John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
*ADAMS
184.7
J. 2.

ROMAN
COMIQUE,

TOME SECOND.

ROMAN

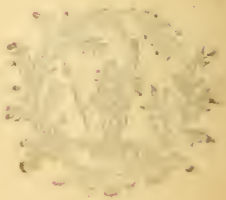
ROMAN COMIQUE, DE SCARRON,

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez { DURAND, rue du Foin S. Jacq.
{ PISSOT, quai de Conty.

M. DCC. LVII.

ADAMS 164.7
v.2



A MADAME
LA SUR-INTENDANTE.

MADAME,

Si vous êtes de l'humeur de Monsieur le Sur-Intendant, qui ne prend pas plaisir à être loué, je vous fais mal ma cour en vous dédiant un Livre. On n'en dédie point sans louer, & sans même vous dédier de Livre, on ne peut parler de vous qu'on ne vous loue. Les personnes, qui comme vous servent d'exemple au Public, doivent souffrir les louanges de tout le monde, parce

qu'on les leur doit. Il leur est même permis de se louer, parce qu'elles ne font rien que de louable ; qu'elles doivent être aussi équitables pour elles-mêmes que pour les autres, & qu'on pardonneroit plutôt de n'être pas quelquefois modeste, que de n'être pas toujours véritable. De mon naturel, sans avoir bien examiné, si je suis juge compétent de la réputation d'autrui, bonne ou mauvaise, j'exerce de tout tems une justice bien sévere sur tout ce qui mérite de l'estime ou du blâme. Je punis une sottise bien averée, c'est-à-dire, je la taille en pieces d'une rude maniere ; mais aussi je récompense magnifiquement le mérite où je le trouve ; je ne me lasse point d'en parler avec beaucoup de chaleur, & je me croi par-là aussi bon ami, quoiqu'inutile, que grand ennemi, quoique peu à craindre. C'est donc tout ce que vous pourriez faire avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, que de m'empêcher de vous donner des louanges autant que je le puis, si ce n'est autant que vous en méritez. Vous êtes belle

Sans être coquette ; vous êtes jeune sans être imprudente ; & vous avez beaucoup d'esprit sans ambition de le faire paroître. Vous êtes vertueuse sans rudesse, pieuse sans ostentation, riche sans orgueil, & de bonne maison sans mauvaise gloire. Vous avez pour mari un des plus illustres hommes du siecle, dont les honneurs & les emplois ne récompensent pas encore assez la vertu ; qui est estimé de tout le monde ; & n'est haï de personne, & qui de tout tems a eu l'ame si grande, qu'il ne s'est servi de son bien qu'à en faire, comme s'il ne s'étoit réservé que l'espérance. Enfin, MADAME, vous êtes parfaitement heureuse, & ce n'est pas la moindre de toutes les louanges qu'on vous peut donner, puisque le bonheur est un bien que le Ciel ne donne pas toujours à ceux à qui, comme à vous, il a donné tous les autres. Après vous avoir dit à vous-même ce que tout le monde en dit, il faut que je m'acquitte d'une obligation particuliere que je vous ai, & que je vous remercie de l'honneur que vous

m'avez fait de me venir voir. Je vous proteſte, MADAME, que je ne l'oublierai jamais; & quoique je reçoive ſouvent de pareilles faveurs de pluſieurs perſonnes de condition de l'un & de l'autre ſexe, que je n'ai jamais reçû de viſite qui m'ait été ſi agréable que la vôtre; auſſi ſuis-je plus que perſonne du monde,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SCARRON.

LE ROMAN COMIQUE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui ne sert que d'introduction aux autres.

LE soleil donnoit à plomb sur nos Antipodes, & ne prêtoit à sa sœur qu'autant de lumiere qu'il lui en falloit pour se conduire dans une nuit fort obscure. Le silence régnoit sur toute la terre ; si ce n'é-

toit dans les lieux où se rencontroient des grillons, des hiboux & des donneurs de sérénade. Enfin, tout dormoit dans la nature, ou du moins tout devoit dormir, à la réserve de quelques Poëtes, qui avoient dans la tête des vers difficiles à tourner; de quelques malheureux amans, de ceux qu'on appelle ames damnées; & de tous les animaux, tant raisonnables que brutes, qui cette nuit-là avoient quelque chose à faire. Il n'est pas nécessaire de vous dire que le Destin étoit de ceux qui ne dormoient pas, non plus que les ravisseurs de Mademoiselle Angélique, qu'il poursuivoit autant que pouvoit galoper un cheval, à qui les nuages déroboient souvent la foible clarté de la Lune. Il aimoit tendrement Mademoiselle de la Caverne, parce qu'elle étoit fort aimable, & qu'il étoit assuré d'en être aimé, & sa fille ne lui étoit pas moins chere; outre que sa Mademoiselle de l'Etoile ayant de nécessité à faire la Comédie, n'eût pû trouver en toutes les caravanes des Comédiens de campagne, deux Comédiennes qui eussent

plus de vertu que ces deux-là. Ce n'eſt pas à dire qu'il n'y en ait de la profeſſion qui n'en manque point : mais dans l'opinion du monde, qui ſe trompe peut-être, elles en ſont moins chargées que de vieille broderie, & de fard. Notre généreux Comédien couroit donc après ces raviſſeurs plus fort, & avec plus d'animoſité, que les Lapithes ne coururent après les Centaures. Il ſuivit d'abord une longue allée ſur laquelle répondoit la porte du jardin par où Angélique avoit été enlevée, & après avoir galopé quelque tems, il enfila au hazard un chemin creux, comme le ſont la plûpart de ceux du Maine. Ce chemin étoit plein d'ornieres & de pierres ; & bien qu'il fit clair de lune, l'obſcurité y étoit ſi grande, que le Deſtin ne pouvoit faire aller ſon cheval plus vite que le pas. Il maudiſſoit intérieurement un ſi méchant chemin, quand il ſe ſentit ſauter en croupe quelque homme ou quelque diable qui lui paſſa les bras à l'entour du col. Le Deſtin eut grand peur ; & ſon cheval en fut ſi fort effrayé, qu'il l'eût jetté par

terre, si le fantôme qui l'avoit investi, & qui le tenoit embrassé, ne l'eût affermi dans la selle. Son cheval s'emporta comme un cheval qui avoit peur, & le Destin le hâta à coups d'éperons, sans sçavoir ce qu'il faisoit, lors mal satisfait de sentir deux bras nuds à l'entour de son col, & contre sa joue un visage froid qui souffloit à reprise à la cadence du galop du cheval. La carriere fut longue, parce que ce chemin n'étoit pas court. Enfin, à l'entrée d'une lande le cheval modera sa course impétueuse, & le Destin sa peur, car on s'accoutume à la longue aux maux les plus insupportables. La Lune luisoit alors assez pour lui faire voir qu'il avoit un grand homme nud en croupe, & un vilain visage auprès du sien. Il ne lui demanda point qui il étoit, (je ne sçai si ce fut par discrétion.) Il fit toujours continuer le galop à son cheval, qui étoit fort essoufflé; & lorsqu'il l'espéroit le moins, le chevaucheur croupier se laissa tomber à terre, & se mit à rire. Le Destin repoussa son cheval de plus belle, & regardant derriere lui, il vit son

fantôme qui couroit à toutes jambes vers le lieu d'où il étoit venu. Il a avoué depuis, que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de là, il trouva un grand chemin qui le conduisit dans le hameau, dont il trouva tous les chiens éveillés : ce qui lui fit croire que ceux qu'il suivoit, pouvoient y avoir passé. Pour s'en éclaircir, il fit ce qu'il put pour éveiller les habitans endormis de trois ou quatre maisons qui étoient sur le chemin. Il n'en put avoir audience, & fut querellé de leurs chiens. Enfin, ayant oui crier des enfans dans la derniere maison qu'il trouva, il en fit ouvrir la porte à force de menaces ; & apprit d'une femme en chemise, qui ne lui parla qu'en tremblant, que les Gendarmes avoient passé par leur village, il n'y avoit pas long-tems, & qu'ils emmenoient avec eux une femme qui pleuroit bien fort, & qu'ils avoient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre qu'il avoit faite de l'homme nud ; & elle lui apprit que c'étoit un payſan de leur village qui étoit devenu fou, & qui

couroit les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avoient passé par son hameau, lui donna courage de passer outre, & lui fit hâter le train de sa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha, & eut peur de son ombre : il suffit que vous sçachiez qu'il s'égara dans un bois, & que tantôt ne voyant goute, & tantôt étant éclairé de la lune, il trouva le jour auprès d'une métairie, où il jugea à propos de faire repaître son cheval, & où nous le laisserons.

CHAPITRE II.

Des Bottes.

CEPENDANT que le Destin couroit à tâtons après ceux qui avoient enlevé Angélique, la Rancune & l'Olive, qui n'avoient pas si à cœur que lui cet enlevement, ne coururent pas si vîte que lui après les raviſſeurs, outre qu'ils étoient à pied. Ils n'allerent donc pas loin, & ayant trouvé dans le prochain bourg une hôtelle-

rie qui n'étoit pas encore fermée, ils y demanderent à coucher. On les mit dans une chambre où étoit déja couché un hôte noble, ou roturier, qui y avoit soupé, & qui ayant à faire diligence pour des affaires qui ne sont pas venues à ma connoissance, faisoit état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des Comédiens ne servit pas au dessein qu'il avoit d'être à cheval de bonne heure ; car il en fut éveillé, & peut-être en pesta-t-il en son ame : mais la présence de deux hommes d'assez bonne mine, fut possible, cause qu'il n'en témoigna rien. La Rancune qui étoit d'une accostante maniere, lui fit d'abord des excuses de ce qu'ils troubloient son repos, & lui demanda ensuite d'où il venoit. Il lui dit qu'il venoit d'Anjou, & qu'il s'en alloit en Normandie pour une affaire pressée. La Rancune, en se deshabillant, & pendant qu'on chauffoit les draps, continuoit ses questions : mais comme elles n'étoient utiles ni à l'un ni à l'autre, & que le pauvre homme qu'on avoit éveillé, n'y trouvoit pas son compte, il le pria de le laisser

dormir. La Rancune lui en fit des excuſes fort cordiales, & en même-tems l'amour propre lui faiſant oublier celui du prochain, il fit deſſein de s'approprier une paire de bottes neuves, qu'un garçon de l'hôtellerie venoit de rapporter dans la chambre après les avoir nettoyées. L'Olive, qui n'avoit autre envie que de bien dormir, ſe jetta dans le lit, & la Rancune demeura auprès du feu, non tant pour voir la fin du fagot qu'on avoit allumé, que pour contenter la noble ambition d'avoir une paire de bottes neuves aux dépens d'autrui. Quand il crut l'homme qu'il alloit voler, bien & dûement endormi, il prit ſes bottes qui étoient au pied de ſon lit; & les ayant chauſſées à crud, ſans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre ainſi botté & éperonné qu'il étoit, auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il ſe tint ſur le bord du lit, de peur que ſes jambes armées ne touchaſſent aux jambes nues de ſon camarade, qui ne ſe fût pas tû d'une ſi nouvelle façon de ſe mettre entre deux draps: & ainſi auroit pû faire avorter ſon

entrepriſe. Le reſte de la nuit ſe paſſa aſſez paiſiblement. La Rancune dormit, ou en fit le ſemblant. Les coqs chanterent; le jour vint, & l'homme qui couchoit dans la chambre de nos Comédiens ſe fit allumer du feu, & s'habilla. Il fut queſtion de ſe botter; une ſervante lui préſenta les vieilles bottes de la Rancune, qu'il rebuta rudement: on lui ſoûtint qu'elles étoient à lui: il ſe mit en colere, & fit une rumeur diabolique. L'hôte monta dans la chambre, & lui jura foi de maitre cabaretier, qu'il n'y avoit point d'autres bottes que les ſiennes, non-ſeulement dans la maiſon, mais auſſi dans le village; le Curé même n'allant jamais à cheval. Là-deſſus il lui voulut parler des bonnes qualités de ſon Curé, & lui conter de quelle façon il avoit eu ſa Cure, & depuis quand il la poſſédoit. Le babil de l'hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune & l'Olive, qui s'étoient éveillés au bruit, prirent connoiſſance de l'affaire, & la Rancune exagera l'énormité du cas, & dit à l'hôte, que cela étoit bien vilain. Je me

ſoucie d'une paire de bottes neuves comme d'une ſavatte, diſoit le pauvre débotté à la Rancune : mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition, à qui j'aimerois moins avoir manqué, qu'à mon propre pere ; & ſi je trouvois les plus méchantes bottes du monde à vendre, j'en donnerois plus qu'on ne m'en demanderoit. La Rancune, qui s'étoit mis le corps hors du lit, hauſſoit les épaules de tems en tems, & ne lui répondoit rien, ſe repaiſſant les yeux de l'hôte & de la ſervante, qui cherchoient inutilement les bottes, & du malheureux qui les avoit perdues, qui cependant maudiſſoit ſa vie, & méditoit peut-être quelque choſe de funeſte, quand la Rancune, par une généroſité ſans exemple, & qui ne lui étoit pas ordinaire, dit tout haut en s'enfonçant dans ſon lit, comme un homme qui meurt d'envie de dormir : morbleu, Monſieur, ne faites plus tant de bruit pour vos bottes, & prenez les miennes ; mais à condition que vous nous laiſſerez dormir, comme vous voulûtes hier que j'en fiſſe autant. Le

malheureux qui ne l'étoit plus, puiſqu'il retrouvoit des bottes, eut peine à croire ce qu'il entendoit : il fit un grand galimatias de mauvais remercimens d'un ton de voix ſi paſſionné, que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne le vînt embraſſer dans ſon lit. Il s'écria donc en colere, & jurant doctement : hé morbleu, Monſieur, que vous êtes fâcheux, & quand vous perdez vos bottes, & quand vous remerciez ceux qui vous en donnent ? Au nom de Dieu, prenez les miennes, encore un coup, & je ne vous demande autre choſe, ſinon que vous me laiſſiez dormir ; ou bien rendez-moi mes bottes, & faites tant de bruit que vous voudrez. Il ouvroit la bouche pour répliquer, quand la Rancune, s'écria : Ah ! mon Dieu, que je dorme, ou que mes bottes me demeurent. Le maître du logis à qui une façon de parler ſi abſolue, avoit donné beaucoup de reſpect pour la Rancune, pouſſa hors de la chambre ſon hôte, qui n'en eût pas demeuré-là, tant il avoit de reſſentiment d'une paire de bottes ſi généreuſement données. Il fallut pourtant

sortir de la chambre, & s'aller botter dans la cuisine ; & alors la Rancune se laissa aller au sommeil plus tranquillement qu'il n'avoit fait la nuit, sa faculté de dormir n'étant plus combattue du desir de voler des bottes, & de la crainte d'être pris sur le fait. Pour l'Olive, qui avoit mieux employé la nuit que lui, il se leva de grand matin ; & s'étant fait tirer du vin, s'amusa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire. La Rancune dormit jusqu'à onze heures. Comme il s'habilloit, Ragotin entra dans la chambre. Il avoit le matin visité les Comédiennes, & Mademoiselle de l'Etoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyoit guere de ses amis, puisqu'il n'étoit pas de ceux qui couroient après sa compagne, il lui promit de ne retourner point dans le Mans, qu'il n'en eût appris des nouvelles : mais n'ayant pû trouver de cheval ni à louer, ni à emprunter, il n'eût pû tenir sa promesse, si son Meûnier ne lui eût prêté son mulet, sur lequel il monta sans bottes, & arriva, comme je vous viens de dire, dans le Bourg où avoient couché les deux Comédiens.

Comédiens. La Rancune avoit l'esprit fort présent ; il ne vit pas plutôt Ragotin en souliers, qu'il crut que le hazard lui fournissoit un beau moyen de cacher son larcin, dont il n'étoit pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord, qu'il le prioit de lui prêter ses souliers, & de vouloir prendre ses bottes qui le blessoient à un pied, à cause qu'elles étoient neuves. Ragotin prit le parti avec grande joie ; car en chevauchant son mulet, un ardillon, qui avoit percé son bas, lui avoit fait regretter de n'être pas botté. Il fut question de dîner ; Ragotin paya pour les Comédiens, & pour son mulet. Depuis son trébuchement, quand la carabine tira entre ses jambes, il fit serment de ne monter jamais sur un animal chevauchable, sans prendre toutes ses suretés. Il prit donc avantage pour monter sur sa bête ; mais avec toute sa précaution, il eut bien de la peine à se placer dans le bât du mulet. Son esprit vif ne lui permettoit pas d'être judicieux, & il avoit inconsidérément relevé les bottes de la Rancune, qui lui venoient jusqu'à la ceinture,

& lui empêchoient de plier son petit jarret, qui n'étoit pas le plus vigoureux de la Province. Enfin donc, Ragotin sur son mulet, & les Comédiens à pied suivirent le premier chemin qu'ils trouvèrent; & chemin faisant, Ragotin découvrit aux Comédiens le dessein qu'il avoit de faire la Comédie avec eux, leur protestant qu'encore qu'il fut assuré d'être bien-tôt le meilleur Comédien de France, il ne prétendoit tirer aucun profit de son métier, qu'il vouloit le faire seulement par curiosité, & pour faire voir qu'il étoit né à tout ce qu'il vouloit entreprendre. La Rancune & l'Olive le fortifierent dans sa noble envie; & à force de le louer & de lui donner courage, le mirent en si belle humeur, qu'il se prit à réciter de dessus son mulet, des vers de Pyrame & Thisbé, du Poëte Théophile. Quelques paysans qui accompagnoient une charrette chargée, & qui faisoient le même chemin, crûrent qu'il prêchoit la parole de Dieu, le voyant déclamer là comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nue, &

se respecterent comme un Prédicateur de grands chemins.

CHAPITRE III.

L'Histoire de la Caverne.

LES deux Comédiens que nous avons laissés dans la maison où Angélique avoit été enlevée, n'avoient pas dormi davantage que le Destin. Mademoiselle de l'Etoile s'étoit mise dans le même lit que la Caverne, pour ne la laisser pas seule avec son désespoir, & pour tâcher de lui persuader de ne s'affliger pas tant qu'elle faisoit. Enfin, jugeant qu'une affliction si juste, ne manquoit pas de raisons pour se défendre, elle ne les combattit plus avec les siennes : mais pour faire diversion, elle se mit à se plaindre de sa mauvaise fortune aussi fort que sa compagne faisoit de la sienne ; & ainsi l'engagea adroitement à lui conter ses avantures, d'autant plus aisément, que la Caverne ne pouvoit souf-

frir alors que quelqu'un se dit plus malheureux qu'elle. Elle s'essuya donc les larmes qui lui mouilloient le visage en grande abondance, & soupirant une bonne fois pour n'avoir pas si-tôt à y retourner, elle commença ainsi son histoire. Je suis née Comédienne, fille d'un Comédien, à qui je n'ai jamais ouï dire qu'il eut des parens d'autre profession que de la sienne. Ma mere étoit fille d'un Marchand de Marseille, qui la donna à mon pere en mariage pour le récompenser d'avoir exposé sa vie pour sauver la sienne, qu'avoit attaquée à son avantage un Officier des Galeres, aussi amoureux de ma mere qu'il en étoit haï. Ce fut une bonne fortune pour mon pere; car on lui donna, sans qu'il la demandât, une femme jeune, belle, & plus riche qu'un Comédien de campagne ne la pouvoit espérer. Son beau-pere fit ce qu'il put pour lui faire quitter sa profession, lui proposant & plus d'honneur, & plus de profit dans celle de Marchand: mais ma mere qui étoit charmée de la Comédie, empêcha mon pere de la quitter. Il n'avoit point

de répugnance à suivre l'avis que lui donnoit le pere de sa femme, sçachant mieux qu'elle, que la vie comique n'est pas si heureuse qu'elle le paroît. Mon pere sortit de Marseille un peu après ses nôces ; emmena ma mere faire sa premiere campagne, qui en avoit plus grande impatience que lui, & en fit en peu de tems une excellente Comédienne. Elle fut grosse dès la premiere année de son mariage, & accoucha de moi derriere le Théatre. J'eus un frere un an après, que j'aimois beaucoup, & qui m'aimoit aussi. Notre Troupe étoit composée de notre famille, & de trois Comédiens, dont l'un étoit marié avec une Comédienne qui jouoit les seconds rôles. Nous passions un jour de fête par un Bourg de Périgord, & ma mere, l'autre Comédienne & moi étions sur la charrette qui portoit notre bagage, & nos hommes nous escortoient à pied, quand notre petite caravane fut attaquée par sept ou huit vilains hommes si yvres, qu'ayant fait dessein de tirer en l'air un coup d'arquebuse pour nous faire peur, j'en fus toute couverte de dra-

gées, & ma mere en fut blessée au bras. Ils saisirent mon pere, & deux de ses camarades, devant qu'ils se pussent mettre en défense, & les battirent cruellement. Mon frere, & le plus jeune de nos Comédiens s'enfuirent, & depuis ce tems-là, je n'ai pas oui parler de mon frere. Les habitans du Bourg se joignirent à ceux qui nous faisoient une si grande violence, & firent retourner notre charrette sur ses pas. Ils marchoient fierement, & à la hâte, comme des gens qui ont fait un grand butin, & le veulent mettre en sûreté, & ils faisoient un un bruit à ne s'entendre pas les uns les autres. Après une heure de chemin, ils nous firent entrer dans un château, où aussi-tôt que nous fûmes entrés, nous ouîmes plusieurs personnes crier avec grande joie, que les Bohémiens étoient pris. Nous reconnûmes par-là qu'on nous prenoit pour ce que nous n'étions pas, & cela nous donna quelque consolation. La jument qui traînoit notre chariot, tomba morte de lassitude, ayant été trop pressée & trop battue. La Comédienne à qui elle étoit,

& qui la louoit à la Troupe, en fit des cris aussi pitoyables, que si elle eût vû mourir son mari : ma mere en même tems s'évanouit de la douleur qu'elle sentoit en son bras, & les cris que je fis pour elle, furent encore plus grands que ceux que la Comédienne avoit faits pour la jument. Le bruit que nous faisions, & que faisoient les brutaux, & les yvrognes qui nous avoient amenés, fit sortir d'une salle basse le Seigneur du Château, suivi de quatre ou cinq casaques ou manteaux rouges, de fort mauvaise mine. Il demanda d'abord où étoient les voleurs des Bohémiens, & nous fit grand peur. Mais ne voyant entre nous que des personnes blondes, il demanda à mon pere qui il étoit ; & n'eût pas plutôt appris que nous étions de malheureux Comédiens, qu'avec une impétuosité qui nous surprit, & jurant de la plus furieuse façon que j'aie jamais oui jurer, il chargea à grands coups d'épée ceux qui nous avoient pris, qui disparurent en un moment, les uns blessés, les autres fort effrayés. Il fit délier mon pere & ses com-

gnons ; commanda qu'on menât les femmes dans une chambre, & qu'on mît nos hardes en lieu sûr. Des servantes se présenterent pour nous servir, & dresserent un lit à ma mere, qui se trouvoit fort mal de la blessure de son bras. Un homme qui avoit la mine d'un Maître-d'hôtel, nous vint faire des excuses de la part de son maître, de ce qui s'étoit passé. Il nous dit que les coquins qui s'étoient si malheureusement mépris, avoient été chassés, la plûpart battus, ou estropiés ; que l'on alloit envoyer querir un Chirurgien dans le prochain Bourg, pour panser le bras de ma mere ; & nous demanda instamment si l'on ne nous avoit rien pris, nous conseillant de faire visiter nos hardes pour sçavoir s'il y manquoit quelque chose. A l'heure du souper on nous apporta à manger dans notre chambre : le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva ; ma mere fut pansée, & se coucha avec une violente fiévre. Le jour suivant, le Seigneur du Château fit venir devant lui les Comédiens. Il s'informa de la santé de ma mere, & dit qu'il

ne

ne vouloit pas la laisser sortir de chez lui, qu'elle ne fût guérie. Il eut la bonté de faire chercher dans les lieux d'alentour mon frere, & le jeune Comédien qui s'étoient sauvés : ils ne se trouverent point, & cela augmenta la fiévre de ma mere. On fit venir d'une petite Ville prochaine un Médecin & un Chirurgien plus expérimenté que celui qui l'avoit pansé la premiere fois ; & enfin, les bons traitemens qu'on nous fit, nous firent bien-tôt oublier la violence qu'on nous avoit faite. Ce Gentilhomme, chez qui nous étions, étoit fort riche, plus craint qu'aimé dans tout le pays, violent dans toutes ses actions, comme un Gouverneur de place frontiere, & qui avoit la réputation d'être vaillant autant qu'on le pouvoit être. Il s'appelloit le Baron de Sigognac : au tems où nous sommes, il seroit pour le moins un Marquis, & en ce tems-là, il étoit un vrai tyran de Périgord. Une Compagnie de Bohémiens qui avoient logé sur ses Terres, avoient volé les chevaux d'un haras, qu'il avoit à une lieue de son Château ; & ses gens qu'il

avoit envoyés après, s'étoient mépris à nos dépens, comme je vous ai déja dit. Ma mere se guérit parfaitement ; & mon pere & ses camarades, pour se montrer reconnoissans autant que de pauvres Comédiens le pouvoient faire, du bon traitement qu'on leur avoit fait, offrirent de jouer la Comédie dans le Château, tant que le Baron de Sigognac l'auroit agréable. Un grand page âgé pour le moins de vingt-quatre ans, & qui devoit être, sans doute, le doyen des pages du Royaume, & une maniere de Gentilhomme suivant, apprirent les rôles de mon frere, & du Comédien qui s'étoit enfui avec lui. Le bruit se répandit dans le pays, qu'une Troupe de Comédiens devoit représenter une Comédie chez le Baron de Sigognac. Force noblesse Périgourdine y fut conviée ; & lorsque le page sçut son rôle, qui lui fut si difficile à apprendre, qu'on fut contraint d'en couper & de le réduire à deux vers, nous représentâmes Roger & Bradamante, du Poëte Garnier. L'Assemblée étoit fort belle ; la salle bien éclairée ; le Théatre fort commode,

& la décoration accommodée au ſujet : nous nous efforçames tous de bien faire, & nous y réuſsimes. Ma mere parut belle comme un ange, armée en Amazone ; & ſortant d'une maladie qui l'avoit un peu pâlie, ſon teint éclata plus que toutes les lumieres dont la ſalle étoit éclairée. Quelque grand ſujet que j'aie d'être fort triſte, je ne puis ſonger à ce jour-là, que je ne rie de la plaiſante façon dont le grand page s'acquitta de ſon rôle. Il ne faut pas que ma mauvaiſe humeur vous cache une choſe ſi plaiſante ; peut-être que vous ne la trouverez pas telle : mais je vous aſſure qu'elle fit bien rire toute la compagnie, & que j'en ai bien ri depuis, ſoit qu'il y eût véritablement dequoi rire, ou que je ſois de celles qui rient de peu de choſe. Il jouoit le rôle du page du vieil Duc Aymon, & n'avoit que deux vers à réciter dans toute la piece : c'eſt alors que ce vieillard s'emporte terriblement contre ſa fille Bradamante, de ce qu'elle ne veut point épouſer le fils de l'Empereur, étant amoureuſe de Roger, le page dit à ſon maître :

Monsieur, rentrons dedans, je crains que vous tombiez ;
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos pieds.

Ce grand sot de page, encore que son rôle fût aisé à retenir, ne laissa pas de le corrompre, & dit de fort mauvaise grace, & tremblant comme un criminel :

Monsieur, rentrons dedans, je crains que vous tombiez ;
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.

Cette mauvaise rime surprit tout le monde. Le Comédien qui faisoit le personnage d'Aymon, s'en éclata de rire, & ne put plus représenter un vieillard en colere. Toute l'assistance n'en rit pas moins ; & pour moi qui avois la tête passée dans l'ouverture de la tapisserie pour voir le monde, & pour me faire voir, je pensai me laisser cheoir à force de rire. Le maître de la maison, qui étoit de ces mélancoliques qui ne rient que rarement, & ne rient pas pour peu de chose, trouva tant dequoi rire dans le défaut de mémoire de son pa-

ge, & dans sa mauvaise maniere de réciter des vers, qu'il pensa crever à force de se contraindre à garder un peu de gravité; mais enfin, il falloit rire aussi fort que les autres; & ses gens nous avouerent qu'ils ne lui en avoient jamais vû tant faire; & comme il s'étoit acquis une grande autorité dans le pays, il n'y eut personne de la compagnie qui ne rît autant ou plus que lui, ou par complaisance, ou de bon courage. J'ai grand'peur, ajoûta alors la Caverne, d'avoir fait ici comme ceux qui disent: je m'en vais vous faire un conte qui vous fera mourir de rire, & qui ne tiennent pas leur parole; car j'avoue que je vous ai fait trop de fête de celui de mon page. Non, lui répondit l'Etoile, je l'ai trouvé tel que vous me l'aviez fait espérer. Il est bien vrai que la chose peut avoir paru plus plaisante à ceux qui la virent, qu'elle ne le sera à ceux à qui on en fera le récit, la mauvaise action du page servant beaucoup à la rendre telle; outre que le tems, le lieu & la pente naturelle que nous avons à nous laisser aller à rire

des autres, peuvent lui avoir donné des avantages qu'elle n'a pû avoir depuis. La Caverne ne fit pas davantage d'excuſes pour ſon conte; & reprenant ſon hiſtoire où elle l'avoit laiſſée : après, continua-t-elle, que les Acteurs & les Auditeurs eurent ri de toutes les forces de leur faculté riſible, le Baron de Sigognac voulut que ſon page reparût ſur le Théatre pour y réparer ſa faute, ou plutôt pour faire rire encore la compagnie : mais le page, le plus grand brutal que j'aie jamais vû, n'en voulut rien faire, quelque commandement que lui fit un des plus rudes maîtres du monde. Il prit la choſe comme il étoit capable de la prendre, c'eſt-à-dire fort mal; & ſon déplaiſir qui ne devoit être que très-leger, s'il eût été raiſonnable, nous cauſa depuis le plus grand malheur qui nous pouvoit arriver. Notre Comédie eut l'applaudiſſement de toute l'aſſemblée. La Farce divertit encore plus que la Comédie, comme il arrive d'ordinaire partout ailleurs hors de Paris. Le Baron de Sigognac, & les autres Gentilshommes ſes voiſins, y

prirent tant de plaisir, qu'ils eurent envie de nous voir jouer encore. Chaque Gentilhomme se cottisa pour les Comédiens, selon qu'il eut l'ame libérale; le Baron se cottisa le premier, pour montrer l'exemple aux autres, & la Comédie fut annoncée pour la premiere fête. Nous jouâmes un mois durant devant cette noblesse Périgourdine, régalés à l'envi des hommes & des femmes; & même la Troupe en profita de quelques habits demi-usés. Le Baron nous faisoit manger à sa table; ses gens nous servoient avec empressement, & nous disoient souvent qu'ils nous étoient obligés de la bonne humeur de leur maître, qu'ils trouvoient tout changé depuis que la Comédie l'avoit humanisé. Le page seul nous regardoit comme ceux qui l'avoient perdu d'honneur, & le vers qu'il avoit corrompu, & que tout le monde de la maison, jusqu'au moindre marmiton, lui récitoit à toute heure, lui étoit, toutes les fois qu'il en étoit persécuté, un cruel coup de poignard, dont enfin il résolut de se venger sur quelqu'un de notre Troupe. Un

jour que le Baron de Sigognac avoit fait une assemblée de ses voisins, & de ses payſans pour délivrer ses bois d'une grande quantité de loups qui s'y étoient adonnés, & dont le pays étoit fort incommodé ; mon pere & ses camarades y porterent chacun une arquebuſe, comme firent auſſi tous les domeſtiques du Baron. Le méchant page en fut auſſi ; & croyant avoir trouvé l'occaſion qu'il cherchoit d'exécuter le mauvais deſſein qu'il avoit contre nous, il ne vit pas plutôt mon pere & ses camarades ſéparés des autres, qui rechargeoient leurs arquebuſes, & s'entrefourniſſoient l'un & l'autre de la poudre & du plomb, qu'il leur tira la ſienne de derriere un arbre, & perça mon malheureux pere de deux balles. Ses compagnons bien empêchés à le ſoutenir, ne ſongerent point d'abord à courir après cet aſſaſſin, qui s'enfuit, & depuis quitta le pays. A deux jours de-là, mon pere mourut de ſa bleſſure. Ma mere en penſa mourir de déplaiſir, en retomba malade, & j'en fus affligée autant qu'une fille de mon âge le pou-

voit être. La maladie de ma mere tirant en longueur, les Comédiens & les Comédiennes de notre Troupe prirent congé du Baron de Sigognac, & allerent quelque part ailleurs chercher à se remettre dans une autre Troupe. Ma mere fut malade plus de deux mois, & enfin elle se guérit après avoir reçu du Baron de Sigognac, des marques de générosité & de bonté, qui ne s'accordoient pas avec la réputation qu'il avoit dans le pays, d'être le plus grand tyran qui se soit jamais fait craindre dans un pays où la plûpart des Gentilshommes se mêlent de l'être. Ses valets, qui l'avoient toujours vû sans humanité, & sans civilité, étoient étonnés de le voir vivre avec nous de la maniere la plus obligeante du monde. On eût pû croire qu'il étoit amoureux de ma mere; mais il ne parloit presque point à elle, & n'entroit jamais dans notre chambre, où il nous faisoit servir à manger depuis la mort de mon pere. Il est bien vrai qu'il envoyoit souvent sçavoir de ses nouvelles. On ne laissa pas d'en médire dans le pays; ce que nous

ſçûmes depuis. Mais ma mere ne pouvant demeurer plus long-tems avec bienſéance dans le Château d'un homme de cette condition-là, avoit déja ſongé à en ſortir, & avoit fait deſſein de ſe retirer à Marſeille chez ſon pere. Elle le fit donc ſçavoir au Baron de Sigognac, le remercia de tous les bienfaits que nous en avions reçus, & le pria d'ajouter à toutes les obligations qu'elle lui avoit déja, celle de lui faire avoir des montures pour elle & pour moi, juſqu'à je ne ſçai quelle Ville, & une charrette pour porter notre petit bagage, qu'elle vouloit tâcher de vendre au premier Marchand qu'elle trouveroit, ſi peu qu'on lui en voulût donner. Le Baron parut fort ſurpris du deſſein de ma mere; & elle ne fut pas peu ſurpriſe de n'avoir pû tirer de lui ni un conſentement ni un refus. Le jour d'après, le Curé d'une des Paroiſſes dont il étoit Seigneur, nous vint voir dans notre chambre. Il étoit accompagné de ſa niece, une bonne & agréable fille, avec qui j'avois fait une grande connoiſſance. Nous laiſſâmes ſon oncle & ma mere

enſemble, & allâmes nous promener dans le jardin du Château. Le Curé fut long-tems en converſation avec ma mere, & ne la quitta qu'à l'heure du ſouper. Je la trouvai fort rêveuſe, je lui demandai deux ou trois fois ce qu'elle avoit, ſans qu'elle me répondit. Je la vis pleurer, & je me mis à pleurer auſſi : enfin, après m'avoir fait fermer la porte de la chambre, elle me dit, pleurant encore plus fort qu'elle n'avoit fait, que ce Curé lui avoit appris que le Baron de Sigognac étoit éperdûment amoureux d'elle ; & lui avoit de plus aſſuré qu'il l'eſtimoit ſi fort, qu'il n'avoit jamais oſé lui dire, ou lui faire dire qu'il l'aimât, qu'en même tems il ne lui offrit de l'épouſer : en achevant de parler, ſes ſoupirs & ſes ſanglots la penſerent ſuffoquer. Je lui demandai encore une fois ce qu'elle avoit : quoi ma fille, me dit elle, ne vous en ai-je pas aſſez dit pour vous faire voir que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ? Je lui dis que ce n'étoit pas un ſi grand malheur à une Comédienne, que de devenir femme de con-

dition. Ah ! pauvre petite, me dit-elle, que tu parles bien comme une jeune fille sans expérience. S'il trompe ce bon Curé, pour me tromper, ajouta-t-elle ; s'il n'a pas dessein de m'épouser, comme il me le veut faire accroire ; quelles violences, ne dois-je pas craindre d'un homme tout-à-fait esclave de ses passions ? & s'il veut véritablement m'épouser, & que j'y consente, quelle misere dans le monde approchera de la mienne, quand sa fantaisie sera passée ? & combien pourra-t-il me haïr, s'il se repent un jour de m'avoir aimée ? Non, non, ma fille, la bonne fortune ne me vient pas chercher comme tu penses ; mais un effroyable malheur, après m'avoir ôté un mari qui m'aimoit, & que j'aimois, m'en veut donner un par force, qui peut-être me haïra, & m'obligera à le haïr. Son affliction, que je trouvois sans raison, augmenta si fort sa violence, qu'elle pensa étouffer, pendant que je lui aidai à se deshabiller. Je la consolois du mieux que je pouvois, & je me servois contre son déplaisir de toutes les raisons dont une fille

de mon âge étoit capable, n'oubliant pas à lui dire que la maniere obligeante & respectueuse dont le moins carressant de tous les hommes avoit toujours vécu avec nous, me sembloit de bon présage, & sur-tout le peu de hardiesse qu'il avoit eu à déclarer sa passion à une femme d'une profession qui n'inspire pas toujours le respect. Ma mere me laissant dire tout ce que je voulus, se mit au lit fort affligée, & s'y affligea toute la nuit, au lieu de dormir. Je voulus résister au sommeil, mais il fallut se rendre, & je dormis autant qu'elle dormit peu : elle se leva de bonne heure ; & quand je m'éveillai, je la trouvai habillée & assez tranquille. J'étois bien en peine de sçavoir quelle résolution elle avoit prise ; car pour vous dire la vérité, je flattois mon imagination de la future grandeur où j'esperois de voir arriver ma mere si le Baron de Sigognac parloit selon ses véritables sentimens, & si ma mere pouvoit réduire les siens à lui accorder ce qu'il vouloit obtenir d'elle. La pensée d'ouir appeller ma mere Madame la Baronne, occu-

poit agréablement mon esprit, & l'ambition s'emparoit peu à peu de ma jeune tête. La Caverne contoit ainsi son histoire, & l'Etoile l'écoutoit attentivement, quand elles ouirent marcher dans leur chambre ; ce qui leur sembla d'autant plus étrange, qu'elles se souvenoient fort bien d'avoir fermé leur porte aux verrouils : cependant elles entendoient toujours marcher : elles demanderent qui étoit-là : on ne leur répondit rien, & un moment après la Caverne vit au pied du lit, qui n'étoit point fermé, la figure d'une personne qu'elle ouit soupirer, & qui s'appuyant sur le pied du lit, lui pressa les pieds. Elle se leva à demi pour voir de plus près ce qui commençoit à lui faire peur ; & résolue à lui parler, elle avança la tête dans la chambre, & ne vit plus rien. La moindre compagnie donne quelquefois de l'assurance : mais quelquefois aussi la peur ne diminue pas pour être partagée. La Caverne s'effraya de n'avoir rien vû, & l'Etoile s'effraya de ce que la Caverne s'effrayoit : elles s'enfoncerent dans leur lit, se cou-

vrirent la tête de leur couverture, & se serrerent l'une contre l'autre, ayant grand peur, & n'osant presque parler. Enfin, la Caverne dit à l'Etoile que sa pauvre fille étoit morte, & que c'étoit son ame qui étoit venue soupirer auprès d'elle. L'Etoile alloit peut-être lui répondre quand elles entendirent encore marcher dans la chambre. L'Etoile s'enfonça encore plus avant dans le lit qu'elle n'avoit fait; & la Caverne devenue plus hardie par la pensée qu'elle avoit que c'étoit l'ame de sa fille, se leva encore sur son lit, comme elle avoit fait; & voyant encore paroître la même figure qui soupiroit encore, & s'appuyoit sur ses pieds, elle avança la main, & en toucha une fort velue, qui lui fit faire un cri effroyable, & la fit tomber sur le lit à la renverse. Dans le même tems, elles ouirent aboyer dans leur chambre, comme quand un chien a peur la nuit de ce qu'il rencontre. La Caverne fut encore assez hardie pour regarder ce que c'étoit, & alors elle vit un grand lévrier qui aboyoit contre elle. Elle le menaça d'une voix for-

te, & il s'enfuit en aboyant vers un coin de la chambre, où il disparut. La courageuse Comédienne sortit hors du lit; & à la clarté de la lune, qui perçoit les fenêtres, elle découvrit au coin de la chambre, où le phantôme lévrier avoit disparu, une petite porte d'un petit escalier dérobé. Il lui fut aisé de juger que c'étoit un lévrier de la maison qui étoit entré par-là dans leur chambre. Il avoit eu envie de se coucher sur leur lit, & ne l'osant faire sans le consentement de ceux qui y étoient couchés, avoit soupiré en chien, & s'étoit appuyé les jambes de devant sur le lit qui étoit haut, sur les siennes, comme sont tous les lits à l'antique, & s'étoit cachée dessous quand la Caverne avança la tête dans la chambre la premiere fois. Elle n'ôta pas d'abord à l'Etoile la croyance qu'elle avoit que c'étoit un esprit, & fut longtems à lui faire comprendre que c'étoit un lévrier. Toute affligée qu'elle étoit, elle railla sa compagne de sa poltronnerie, & remit la fin de son histoire à quelqu'autre tems, que le sommeil ne leur seroit pas si

nécessaire

nécessaire qu'il leur étoit alors. La pointe du jour commençoit à paroître ; elles s'endormirent, & se leverent sur les dix heures, qu'on les vint avertir que le carrosse qui les devoit mener au Mans, étoit prêt de partir quand elles voudroient.

CHAPITRE IV.

Le Destin trouve Léandre.

LE Destin cependant alloit de Village en Village, s'informant de ce qu'il cherchoit, & n'en apprenant aucunes nouvelles. Il battit un grand pays, & ne s'arrêta point que sur les deux ou trois heures, que sa faim & la lassitude de son cheval le firent retourner dans un gros Bourg qu'il venoit de quitter. Il y trouva une assez bonne hôtellerie, parce qu'elle étoit sur le grand chemin ; & n'oublia pas de s'informer si on n'avoit point ouï parler d'une troupe de gens de cheval, qui enlevoient une femme. Il y a un Gentilhomme là-haut qui vous en peut dire des nouvelles, dit

le Chirurgien du Village, qui se trouva là. Je crois, ajouta-t-il, qu'il a eu quelque démêlé avec eux, & en a été maltraité. Je lui viens d'appliquer un cataplâme anodin & résolutif, sur une tumeur livide qu'il a sur les vertebres du col, & je lui ai pansé une grande plaie qu'on lui a faite à l'occiput. Je l'ai voulu saigner, parce qu'il a le corps tout couvert de contusions; mais il n'a pas voulu, il en a pourtant bien besoin. Il faut qu'il ait fait une lourde chûte, & qu'il ait été excédé de coups. Ce Chirurgien de Village prenoit tant de plaisir à débiter les termes de son art, qu'encore que le Destin l'eût quitté, & qu'il ne fût écouté de personne, il continua long-tems le discours qu'il avoit commencé, jusqu'à tant que l'on le vint querir pour saigner une femme qui se mouroit d'une apoplexie. Cependant le Destin monta dans la chambre de celui dont le Chirurgien lui avoit parlé. Il trouva un jeune homme bien vêtu, qui avoit la tête bandée, & qui s'étoit couché sur un lit pour reposer. Le Destin voulut faire des

excuſes de ce qu'il étoit entré dans ſa chambre devant que d'avoir ſçu s'il l'auroit agréable : mais il fut bien ſurpris, quand aux premieres paroles de ſon compliment, l'autre ſe leva de ſon lit & le vint embraſſer, ſe faiſant connoître à lui pour ſon valet Leandre, qui l'avoit quitté depuis quatre ou cinq jours ſans prendre congé de lui, & que la Caverne croyoit être le raviſſeur de ſa fille. Le Deſtin ne ſçavoit de quelle façon il lui devoit parler, le voyant bien vêtu & de bonne mine. Pendant qu'il le conſidéra, Leandre eut le tems de ſe raſſurer ; car il avoit paru d'abord fort interdit : j'ai beaucoup de confuſion, dit-il au Deſtin, de n'avoir pas eu pour vous toute la ſincérité que je devois avoir, vous eſtimant comme je fais : mais vous excuſerez un jeune homme ſans expérience, qui devant que de vous bien connoître, vous croyoit fait comme le ſont d'ordinaire ceux de votre profeſſion, & qui n'oſoit pas vous confier un ſecret d'où dépend tout le bonheur de ſa vie. Le Deſtin lui dit qu'il ne pouvoit ſçavoir que de lui-même, en quoi

il lui avoit manqué de sincérité. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre, si peut-être vous ne les sçavez déja, lui répondit Léandre : mais auparavant il faut que je sçache ce qui vous amene ici. Le Destin lui conta de quelle façon Angélique avoit été enlevée. Il lui dit qu'il couroit après ses ravisseurs, & qu'il avoit appris en entrant dans l'hôtellerie, qu'il les avoit trouvés & lui en pourroit apprendre des nouvelles. Il est vrai que je les ai trouvés, lui répondit Léandre en soupirant, & que j'ai fait contr'eux ce qu'un homme seul pouvoit faire contre plusieurs : mais mon épée s'étant rompue dans le corps du premier que j'ai blessé, je n'ai pû rien faire pour le service de Mademoiselle Angélique, ni mourir en la servant, comme j'étois résolu à l'un ou à l'autre événement. Ils m'ont mis en l'état où vous me voyez. J'ai été étourdi du coup d'estramaçon que j'ai reçû sur la tête. Ils m'ont cru mort, & ont passé outre à grand hâte. Voilà tout ce que je sçai de Mademoiselle Angélique. J'attends ici un valet qui vous en apprendra davantage. Il

les a suivis de loin, après m'avoir aidé à reprendre mon cheval, qu'ils m'ont peut-être laissé à cause qu'il ne valoit pas grand-chose. Le Destin lui demanda pourquoi il l'avoit quitté sans l'en avertir, d'où il venoit, & qui il étoit, ne doutant plus qu'il ne lui eût caché son nom & sa condition. Léandre lui avoua qu'il en étoit quelque chose ; & s'étant recouché à cause que les coups qu'il avoit reçus lui faisoient beaucoup de douleur, le Destin s'assit sur le pied du lit, & Léandre lui dit ce que vous allez lire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Histoire de Léandre.

JE suis un Gentilhomme d'une Maison assez connue dans la Province. J'espere un jour d'avoir pour le moins douze mille livres de rente, pourvû que mon pere meure ; car encore qu'il y ait quatre-vingts ans qu'il fait enrager tous ceux qui dépendent de lui ou qui ont affaire à lui, il se porte si

bien, qu'il y a plus à craindre pour moi qu'il ne meure jamais, qu'à espérer que je lui succede un jour en trois fort belles Terres, qui sont tout son bien. Il me veut faire Conseiller au Parlement de Bretagne contre mon inclination, & c'est pour cela qu'il m'a fait étudier de bonne heure. J'étois écolier à la Fleche, quand votre Troupe y vint représenter. Je vis Mademoiselle Angélique, & j'en devins tellement amoureux, que je ne pûs plus faire autre chose que de l'aimer. Je fis bien davantage, j'eus l'assurance de lui dire que je l'aimois; elle ne s'en offensa point: je lui écrivis; elle reçut ma Lettre, & ne m'en fit pas plus mauvais visage. Depuis ce tems-là une maladie qui fit garder la chambre à Mademoiselle de la Caverne, pendant que vous fûtes à la Fleche, facilita beaucoup les conversations que sa fille & moi eumes ensemble. Elle les auroit sans doute empêchées, trop severe comme elle est, pour être d'une profession qui semble dispenser du scrupule & de la sévérité ceux qui la suivent. Depuis que je devins amoureux de sa fille,

je n'allai plus au Collége, & ne manquai pas un jour d'aller à la Comédie. Les Peres Jésuites me voulurent remettre dans mon devoir; mais je ne voulus plus obéir à de si mal-plaisans maîtres, après avoir choisi la plus charmante maîtresse du monde. Votre valet fut tué à la porte de la Comédie par des écoliers Bretons, qui firent cette année-là beaucoup de désordre à la Fleche, parce qu'ils y étoient en grand nombre & que le vin y fut à bon marché. Cela fut causé en partie que vous quittâtes la Fleche pour aller à Angers. Je ne dis point adieu à Mademoiselle Angélique, sa mere ne la perdant point de vûe. Tout ce que je pûs faire, ce fut de paroître devant elle, en la voyant partir, le désespoir peint sur le visage & les yeux mouillés de larmes. Un regard triste qu'elle me jetta me pensa faire mourir. Je m'enfermai dans ma chambre; je pleurai le reste du jour & toute la nuit; & dès le matin changeant mon habit en celui de mon valet, qui étoit de ma taille, je le laissai à la Fleche pour vendre mon équipage d'écolier, & lui lais-

sai une lettre pour un Fermier de mon pere, qui me donne de l'argent quand je lui en demande, avec ordre de me venir trouver à Angers. J'en pris le chemin après vous & vous attrapai à Duretril, où plusieurs personnes de condition qui y couroient le cerf, vous arrêterent sept ou huit jours. Je vous offris mon service, & vous me prîtes pour votre valet, soit que vous fussiez incommodé de n'en avoir point, ou que ma mine & mon visage, qui peut-être ne vous déplûrent pas, vous obligeassent à me prendre. Mes cheveux que j'avois fait couper fort courts, me rendirent méconnoissable à ceux qui m'avoient vû souvent auprès de Mademoiselle Angélique; outre que le méchant habit de mon valet, que j'avois pris pour me déguiser, me rendoit bien différent de ce que je paroissois avec le mien, qui étoit plus beau que ne l'est d'ordinaire celui d'un écolier. Je fus d'abord reconnu de Mademoiselle Angélique, qui m'avoua depuis qu'elle n'avoit point douté que la passion que j'avois pour elle ne fût très-violente, puisque je quittois tout pour

la

la suivre. Elle fut assez généreuse pour m'en vouloir dissuader, & pour me faire retrouver ma raison qu'elle voyoit bien que j'avois perdue. Elle me fit long-tems éprouver des rigueurs, qui eussent refroidi un moins amoureux que moi. Mais enfin, à force de l'aimer je l'engageai à m'aimer autant que je l'aimois. Comme vous avez l'ame d'une personne de condition qui l'auroit fort belle, vous reconnûtes bien-tôt que je n'avois pas celle d'un valet. Je gagnai vos bonnes graces; je me mis bien dans l'esprit de tous les Messieurs de votre Troupe, & même je ne fus pas haï de la Rancune, qui passe parmi vous pour n'aimer personne & pour haïr tout le monde. Je ne perdrai point le tems à vous redire tout ce que deux jeunes personnes qui s'entr'aiment se sont pû dire toutes les fois qu'elles se sont trouvées ensemble : vous le sçavez assez par vous-même. Je vous dirai seulement que Mademoiselle de la Caverne se doutant de notre intelligence, ou plutôt n'en doutant plus, défendit à sa fille de me parler; que sa fille ne lui obéit pas,

& que l'ayant surprise qui m'écrivoit, elle la traita si cruellement, & en public & en particulier, que je n'eus pas depuis grande peine à la faire résoudre de se laisser enlever. Je ne crains point de vous l'avouer, vous connoissant généreux autant qu'on le peut être, & amoureux pour le moins autant que moi. Le Destin rougit à ces dernieres paroles de Léandre, qui continua son discours & dit au Destin qu'il n'avoit quitté la Compagnie que pour s'aller mettre en état d'exécuter son dessein; qu'un Fermier de son pere lui avoit promis de lui donner de l'argent, & qu'il espéroit encore d'en recevoir à Saint-Malo du fils d'un Marchand de qui l'amitié lui étoit assurée, & qui étoit depuis peu maître de son bien par la mort de ses parens. Il ajouta que par le moyen de son ami il espéroit de passer facilement en Angleterre; & là, de faire sa paix avec son pere, sans exposer à sa colere Mademoiselle Angélique, contre laquelle vraisemblablement aussi-bien que contre la mere il auroit exercé toutes sortes d'actes d'hostilité, avec tout l'avantage

qu'un homme riche & de condition peut avoir sur deux pauvres Comédiennes. Le Destin fit avouer à Léandre qu'à cause de sa jeunesse & de sa condition, son pere n'auroit pas manqué d'accuser de rapt Mademoiselle de la Caverne. Il ne tâcha point de lui faire oublier son amour, sçachant bien que les personnes qui aiment ne sont pas capables de croire d'autres conseils que ceux de leur passion, & sont plus à plaindre qu'à blâmer : mais il désapprouva fort le dessein qu'il avoit eu de se sauver en Angleterre, & lui représenta ce qu'on pourroit s'imaginer de deux jeunes personnes ensemble qui seroient dans un pays étranger ; les fatigues & les hasards d'un voyage par mer ; la difficulté de retrouver de l'argent s'il leur arrivoit d'en manquer ; & enfin, les entreprises que feroient faire sur eux, & la beauté de Mademoiselle Angélique, & la jeunesse de l'un & de l'autre. Léandre ne défendit point une mauvaise cause ; il demanda encore une fois pardon au Destin de s'être si long-tems caché de lui, & le Destin lui promit qu'il se

ſerviroit de tout le pouvoir qu'il croyoit avoir ſur l'eſprit de Mademoiſelle de la Caverne pour la lui rendre favorable. Il lui dit encore que s'il étoit tout-à-fait réſolu à n'avoir jamais d'autre femme que Mademoiſelle Angélique, il ne devoit point quitter la Troupe. Il lui repréſenta que cependant ſon pere pouvoit mourir, ou ſa paſſion ſe rallentir, ou peut-être ſe paſſer. Léandre s'écria là-deſſus, que cela n'arriveroit jamais. Hé bien donc, dit le Deſtin, de peur que cela n'arrive à votre Maîtreſſe, ne la perdez point de vûe. Faites la Comédie avec nous : vous n'êtes pas ſeul qui la ferez & qui pourriez faire quelque choſe de meilleur. Ecrivez à votre pere ; faites lui croire que vous êtes à la guerre, & tâchez d'en tirer de l'argent. Cependant je vivrai avec vous comme avec un frere, & tâcherai par-là de vous faire oublier les mauvais traitemens que vous pouvez avoir reçûs de moi, tandis que je n'ai pas connu ce que vous étiez. Léandre ſe fût jetté à ſes pieds, ſi la douleur que les coups qu'il avoit reçûs

lui faisoient sentir par tout son corps, lui eût permis de le faire. Il le remercia au moins en des termes si obligeans, & lui fit des protestations d'amitié si tendres, qu'il en fut aimé dès ce tems-là autant qu'un honnête homme le peut être d'un autre. Ils parlerent ensuite de chercher Mademoiselle Angélique : mais une grande rumeur qu'ils entendirent interrompit leur conversation, & fit descendre le Destin dans la cuisine de l'hôtellerie, où il se passoit ce que vous allez voir dans le suivant Chapitre.

CHAPITRE VI.

Combat à coups de poing. Mort de l'Hôte, & autres choses mémorables.

DEUX hommes, l'un vêtu de noir comme un Magister de village, & l'autre de gris, qui avoit bien la mine d'un sergent, se tenoient aux cheveux & à la barbe, & s'entre-donnoient de tems en tems des

coups de poing d'une très-cruelle maniere. L'un & l'autre étoient ce que leurs habits & leurs mines vouloient qu'ils fussent. Le vêtu de noir, Magister de village, étoit frere du Curé, & le vêtu de gris, sergent du même village, étoit frere de l'hôte. Cet hôte étoit alors dans une chambre à côté de la cuisine, prêt à rendre l'ame, d'une fiévre chaude qui lui avoit si fort troublé l'esprit, qu'il s'étoit cassé la tête contre une muraille; & sa blessure jointe à sa fiévre l'avoit mis si bas, qu'alors que sa frénesie le quitta il se vit contraint de quitter la vie, qu'il regrettoit peut-être moins que son argent mal acquis. Il avoit porté les armes long tems, & étoit enfin revenu dans son village chargé d'ans & de si peu de probité, qu'on pouvoit dire qu'il en avoit encore moins que d'argent, quoiqu'il fût extrêmement pauvre. Mais comme les femmes se prennent souvent par où elles devroient moins se laisser prendre, ses cheveux de drille plus longs que ceux des autres paysans du village, ses sermens à la soldate, une plume hérissée qu'il mettoit les fêtes

quand il ne pleuvoit point, & une épée rouillée qui lui battoit de vieilles bottes, encore qu'il n'eût point de cheval; tout cela donna dans la vûe d'une vieille veuve qui tenoit hôtellerie. Elle avoit été recherchée par les plus riches Fermiers du Pays, non tant pour sa beauté, que pour le bien qu'elle avoit amassé avec son défunt mari, à vendre bien cher & à faire mauvaise mesure de vin & d'avoine. Elle avoit constamment résisté à tous ses prétendans : mais enfin un vieil soldat avoit triomphé d'une vieille hôtesse. Le visage de cette Nymphe taverniere étoit le plus petit, & son ventre étoit le plus grand du Maine, quoique cette Province abonde en personnes ventrues. Je laisse aux Naturalistes le soin d'en chercher la raison, aussi-bien que de la graisse des chapons du pays. Pour revenir à cette grosse petite femme, qu'il me semble que je vois toutes les fois que j'y songe, elle se maria avec son soldat sans en parler à ses parens; & après avoir achevé de vieillir avec lui, & bien souffert aussi, elle eut le plaisir de le voir mourir la tête

cassée, ce qu'elle attribuoit à un juste jugement de Dieu, parce qu'il avoit souvent joué à casser la sienne. Quand le Destin entra dans la cuisine de l'hôtellerie, cette hôtesse & sa servante aidoient au vieil Curé du bourg à séparer les combattans qui s'étoient cramponés comme deux vaisseaux : mais les menaces du Destin & l'autorité avec laquelle il parla, acheverent ce que les exhortations du bon Pasteur n'avoient pû faire, & les deux mortels ennemis se séparerent crachans la moitié de leurs dents sanglantes, saignans du nez, & le menton & la tête pelés. Le Curé étoit honnête homme & sçavoit bien son monde. Il remercia le Destin fort civilement; & le Destin pour lui faire plaisir fit embrasser en bonne amitié ceux qui un moment auparavant ne s'embrassoient que pour s'étrangler. Pendant l'accommodement l'hôte acheva son obscure destinée, sans en avertir ses amis; tellement qu'on trouva qu'il n'y avoit plus qu'à l'ensevelir, quand on entra dans sa chambre après que la paix fut conclue. Le Curé fit des prieres sur le

mort, & les fit bonnes, car il les fit courtes. Son Vicaire le vint relayer, & cependant la veuve s'avisa de hurler, & le fit avec beaucoup d'ostentation & de vanité. Le frere du mort fit semblant d'être triste, ou le fut véritablement; & les valets & servantes s'en acquitterent presque aussi-bien que lui. Le Curé suivit le Destin dans sa chambre, lui faisant des offres de service : il en fit autant à Léandre, & ils le retinrent à manger avec eux. Le Destin qui n'avoit pas mangé de tout le jour & avoit fait beaucoup d'exercice, mangea très-avidement. Léandre se reput d'amoureuses pensées plus que de viandes, & le Curé parla plus qu'il ne mangea. Il leur fit cent contes plaisans de l'avarice du défunt, & apprit les plaisans différends que cette passion dominante lui avoit fait avoir, tant avec sa femme qu'avec ses voisins. Il leur fit le récit entr'autres d'un voyage qu'il avoit fait à Laval avec sa femme, au retour duquel le cheval qui les portoit tous deux s'étant déferré de deux pieds, & qui pis est les fers s'étant perdus, il laissa sa

femme tenant son cheval par la bride au pied d'un arbre, & retourna jusqu'à Laval cherchant exactement ses fers par-tout où il crut avoir passé; mais il perdit sa peine, tandis que sa femme pensa perdre patience à l'attendre; car il étoit retourné sur ses pas de deux grandes lieues, & elle commençoit d'en être en peine, quand elle le vit revenir les pieds nuds tenant ses bottes & ses chausses dans ses mains. Elle s'étonna fort de cette nouveauté, mais elle n'osa lui en demander la raison, tant à force d'obéir à la guerre il s'étoit rendu capable de bien commander dans sa maison. Elle n'osa pas même repartir quand il la fit déchausser aussi, ni lui en demander le sujet; elle se douta seulement que ce pouvoit être par dévotion. Il fit prendre à sa femme son cheval par la bride, marchant derriere pour le hâter: & ainsi l'homme & la femme sans chaussure, & le cheval déferré de deux pieds, après avoir bien souffert gagnerent la maison bien avant dans la nuit, les uns & les autres fort las, & l'hôte & l'hôtesse ayant les pieds si écorchés, qu'ils furent

près de quinze jours sans pouvoir presque marcher. Jamais il ne se sçut si bon gré de quelqu'autre chose qu'il eût faite ; & quand il y songeoit il disoit en riant à sa femme, que s'ils ne se fussent déchaussés en revenant de Laval, ils en eussent eu pour deux paires de souliers outre deux fers d'un cheval. Le Destin & Léandre ne s'émurent pas beaucoup du conte que le Curé leur donnoit pour bon, soit qu'ils ne le trouvassent pas si plaisant qu'il leur avoit dit, ou qu'ils ne fussent pas alors en humeur de rire. Le Curé, qui étoit grand parleur, n'en voulut pas demeurer-là, & s'adressant au Destin lui dit, que ce qu'il venoit d'entendre ne valoit pas ce qu'il avoit encore à lui dire de la belle maniere dont le défunt s'étoit préparé à la mort. Il y a quatre ou cinq jours, ajouta-t-il, qu'il sçait bien qu'il n'en peut échapper : il ne s'est jamais plus tourmenté de son ménage : il a eu regret à tous les œufs frais qu'il a mangés pendant sa maladie. Il a voulu sçavoir à quoi monteroit son enterrement, & même l'a voulu marchander avec moi le jour que je l'ai con-

fessé. Enfin, pour achever comme il avoit commencé, deux heures devant que de mourir il ordonna devant moi à sa femme de l'ensevelir dans un certain vieil drap de sa connoissance qui avoit plus de cent trous. Sa femme lui représenta qu'il y seroit fort mal enseveli ; il s'opiniâtra à n'en vouloir point d'autre. Sa femme ne pouvoit y consentir ; & parce qu'elle le voyoit en état de ne la pouvoir battre, elle soutint son opinion plus vigoureusement qu'elle n'avoit jamais fait avec lui, sans pourtant sortir du respect qu'une honnête femme doit à un mari fâcheux ou non. Elle lui demanda enfin comment il pourroit paroître dans la Vallée de Josaphat, un méchant drap tout troué sur les épaules, & en quel équipage il pensoit ressusciter ? Le malade s'en mit en colere ; & jurant comme il avoit accoutumé en sa santé : hé morbleu vilaine ! s'écria-t-il, je ne veux point ressusciter. J'eus autant de peine à m'empêcher de rire, qu'à lui faire comprendre qu'il avoit offensé Dieu se mettant en colere, & plus encore par ce qu'il avoit dit à sa femme,

qui étoit en quelque façon une impiété. Il en fit un acte de contrition tel quel, & encore lui fallut-il donner parole qu'il ne seroit point enseveli dans un autre drap que celui qu'il avoit choisi. Mon frere qui s'étoit éclaté de rire quand il avoit renoncé si hautement & si clairement à sa résurrection, ne pouvoit s'empêcher d'en rire encore toutes les fois qu'il y songeoit. Le frere du défunt s'en étoit formalisé, & de paroles en paroles mon frere & lui; tous deux aussi brutaux l'un que l'autre, s'étoient entre-harpés, après s'être donnés mille coups de poing, & se battroient peut-être encore si on ne les avoit séparés. Le Curé acheva ainsi sa relation, adressant sa parole au Destin, parce que Léandre ne lui donnoit pas grande attention. Il prit congé des Comédiens, après leur avoir encore offert son service; & le Destin tâcha de consoler l'affligé. Léandre, lui donnant les meilleures espérances dont il se put aviser. Tout brisé qu'il étoit le pauvre garçon, il regardoit de tems en tems par la fenêtre pour voir si son valet ne venoit point, com-

me s'il eût dû venir plutôt : mais quand on attend quelqu'un avec impatience, les plus sages sont assez sots pour regarder souvent du côté qu'il doit venir, & je finirai par-là mon sixiéme Chapitre.

CHAPITRE VII.

Terreur panique de Ragotin suivie de disgraces. Aventures du Corps mort. Orage de coups de poing, & autres accidens surprenans dignes d'avoir place en cette véritable Histoire.

LEandre regardoit donc par la fenêtre de sa chambre, du côté qu'il attendoit son valet, quand tournant la tête de l'autre côté il vit arriver le petit Ragotin botté jusqu'à la ceinture, monté sur un petit mulet, & ayant à ses étriers comme deux estafiers, la Rancune d'un côté & l'Olive de l'autre. Ils avoient appris de village en village des nouvelles du Destin, & à force de l'avoir suivi l'avoient enfin trouvé. Le

Destin descendit en-bas au-devant d'eux, & les fit monter dans la chambre. Ils ne reconnurent point d'abord le jeune Léandre, qui avoit changé de mine aussi-bien que d'habit. Afin qu'on ne le connût pas pour ce qu'il étoit, le Destin lui commanda d'aller faire apprêter le souper, avec la même autorité dont il avoit coutume de lui parler; & les Comédiens qui le reconnurent par-là ne lui eurent pas plutôt dit qu'il étoit bien brave, que le Destin répondit pour lui, & leur dit, qu'un oncle riche qu'il avoit au bas Maine l'avoit équippé de pied en cap, comme ils le voyoient, & même lui avoit donné de l'argent pour l'obliger à quitter la Comédie, ce qu'il n'avoit pas voulu faire, & ainsi l'avoit laissé sans lui dire adieu. Le Destin & les autres s'entre-demanderent des nouvelles de leur quête, & ne s'en dirent point. Ragotin assura le Destin qu'il avoit laissé les Comédiennes en bonne santé, quoique fort affligées de l'enlevement de Mademoiselle Angélique. La nuit vint, on soupa, & les nouveaux venus bûrent autant que les autres

bûrent peu. Ragotin se mit en bonne humeur, défia tout le monde à boire comme un fanfaron de taverne qu'il étoit, fit le plaisant, & chanta des chansons en dépit de tout le monde : mais n'étant pas secondé, & le beau-frere de l'hôte ayant représenté à la compagnie que ce n'étoit pas bien fait de faire la débauche auprès d'un mort, Ragotin en fit moins de bruit & en but plus de vin. On se coucha, le Destin & Léandre dans la chambre qu'ils avoient déja occupée ; Ragotin, la Rancune, & l'Olive dans une petite chambre qui étoit auprès de la cuisine, & à côté de celle où étoit le corps du défunt qu'on n'avoit pas encore commencé d'ensevelir. L'hôtesse coucha dans une chambre haute, qui étoit voisine de celle où couchoient le Destin & Léandre, & elle s'y mit pour n'avoir pas devant les yeux l'objet funeste d'un mari mort, & pour recevoir les consolations de ses amis, qui la vinrent visiter en grand nombre ; car elle étoit une des plus grosses Dames du Bourg, & y avoit toujours été autant aimée de tout le monde, que

que son mari y avoit toujours été haï. Le silence régnoit dans l'hôtellerie : les chiens y dormoient, puisqu'ils n'aboyoient point ; tous les autres animaux y dormoient aussi, ou le devoient faire : & cette tranquillité-là duroit encore entre deux & trois heures du matin, quand tout à coup Ragotin se mit à crier de toute sa force que la Rancune étoit mort. Tout d'un tems il éveilla l'Olive, alla faire lever le Destin & Léandre, & les fit descendre dans sa chambre pour venir pleurer, ou du-moins voir la Rancune qui venoit de mourir subitement à son côté, à ce qu'il disoit. Le Destin & Léandre le suivirent ; & la premiere chose qu'ils virent en entrant dans la chambre, ce fut la Rancune qui se promenoit dans la chambre en homme qui se porte bien, quoique cela soit assez difficile après une mort subite. Ragotin, qui entroit le premier, ne l'eut pas plûtôt apperçu qu'il se retira en arriere, comme s'il eût été prêt de marcher sur un serpent ou de mettre le pied dans un trou. Il fit un grand cri, devint pâle comme un mort, & heurta si ru-

dement le Destin & Léandre lorsqu'il se jetta hors de la chambre à corps perdu, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne les portât par terre. Cependant que sa peur le fait fuir jusques dans le jardin de l'hôtellerie, où il hasarde de se morfondre, le Destin & Léandre demandent à la Rancune des particularités de sa mort. La Rancune leur dit qu'il n'en sçavoit pas tant que Ragotin, & ajouta qu'il n'étoit pas sage. L'Olive cependant rioit comme un fou; la Rancune demeuroit froid sans parler selon sa coutume, & l'Olive & lui ne se déclaroient pas davantage. Léandre alla après Ragotin, & le trouva caché derriere un arbre, tremblant de peur plus que de froid, quoiqu'il fût en chemise. Il avoit l'imagination si pleine de la Rancune mort, qu'il prit d'abord Léandre pour son fantôme, & pensa s'enfuir quand il s'approcha de lui. Là-dessus le Destin arriva, qui lui parut aussi autre fantôme. Ils n'en pûrent tirer la moindre parole quelque chose qu'ils lui pûssent dire; & enfin ils le prirent sous les bras pour le remener dans sa chambre: mais

dans le tems qu'ils alloient sortir du jardin, la Rancune s'étant présenté pour y entrer, Ragotin se défit de ceux qui le tenoient & s'alla jetter, regardant derriere lui d'un œil égaré, dans une grosse touffe de rosiers, où il s'embarrassa depuis les pieds jusqu'à la tête, & ne s'en put tirer assez vite pour s'empêcher d'être joint par la Rancune, qui l'appella cent fois fou, & lui dit qu'il le falloit enchaîner. Ils le tirerent à trois hors de la touffe de rosiers où il s'étoit fourré. La Rancune lui donna une claque sur la peau nuë, pour lui faire voir qu'il n'étoit pas mort; & enfin le petit homme effrayé fut remené dans sa chambre & remis dans son lit : mais à peine y fut-il, qu'une clameur de voix féminines qu'ils entendirent dans la chambre voisine, leur donna à déviner ce que ce pouvoit être. Ce n'étoit point les plaintes d'une femme affligée, c'étoient des cris effroyables de plusieurs femmes ensemble, comme quand elles ont peur. Le Destin y alla & trouva quatre ou cinq femmes avec l'hôtesse qui cherchoient sous les lits, regardoient dans

la cheminée, & paroiſſoient fort effrayées. Il leur demanda ce qu'elles avoient; & l'hôteſſe, moitié hurlant moitié parlant, lui dit qu'elle ne ſçavoit ce qu'étoit devenu le corps de ſon pauvre mari. En achevant de parler elle ſe mit à hurler, & les autres femmes, comme de concert, lui répondirent en chœur; & toutes enſemble firent un bruit ſi grand & ſi lamentable, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie entra dans la chambre, & ce qu'il y avoit de voiſins & de paſſans entra dans l'hôtellerie. Dans ce tems-là un maître chat s'étoit ſaiſi d'un pigeon qu'une ſervante avoit laiſſé demi lardé ſur la table de la cuiſine, & ſe ſauvant avec ſa proie dans la chambre de Ragotin, s'étoit caché ſous le lit où il avoit couché avec la Rancune. La ſervante le ſuivit un bâton de fagot à la main; & regardant ſous le lit pour voir ce qu'étoit devenu ſon pigeon, elle ſe mit à crier tant qu'elle put qu'elle avoit trouvé ſon maître, & le répéta ſi ſouvent, que l'hôteſſe & les autres femmes vinrent à elle. La ſervante ſauta au cou de ſa maî-

treſſe, lui diſant qu'elle avoit trouvé ſon maître, avec un ſi grand tranſport de joie, que la pauvre veuve eut peur que ſon mari ne fût reſſuſcité; car on remarqua qu'elle devint pâle comme un criminel qu'on juge. Enfin la ſervante les fit regarder ſous le lit, où ils apperçurent le corps mort dont ils étoient tant en peine. La difficulté ne fut pas ſi grande à le tirer de là, quoiqu'il fût bien peſant, qu'à ſçavoir qui l'y avoit mis. On le rapporta dans la chambre, où l'on commença de l'enſevelir. Les Comédiens ſe retirerent dans celle où avoit couché le Deſtin, qui ne pouvoit rien comprendre dans ces biſarres accidens. Pour Léandre, il n'avoit dans la tête que ſa chere Angélique, ce qui le rendoit auſſi réveur que Ragotin étoit fâché de ce que la Rancune n'étoit pas mort, dont les railleries l'avoient ſi fort mortifié, qu'il ne parloit plus contre ſa coutume de parler inceſſamment, & de ſe mêler en toutes ſortes de converſations à propos ou non. La Rancune & l'Olive s'étoient ſi peu étonnés, & de la terreur panique de Ragotin, & de la tranſmigra-

tion d'un corps mort d'une chambre à l'autre sans aucun secours humain, au moins dont on eût connoissance, que le Destin se douta qu'ils avoient grande part dans le prodige. Cependant l'affaire s'éclaircissoit dans la cuisine de l'hôtellerie. Un valet de charruë revenu des champs pour diner, ayant oüi conter à une servante avec grande frayeur que le corps de son maître s'étoit levé de lui-même & avoit marché, lui dit qu'en passant par la cuisine à la pointe du jour, il avoit vû deux hommes en chemise qui le portoient sur leurs épaules dans la chambre où l'on l'avoit trouvé. Le frere du mort oüit ce que disoit le valet, & trouva l'action fort mauvaise. La veuve le sçut aussi-tôt & ses amies aussi; les uns & les autres s'en scandaliserent bien fort, & conclurent tous d'une voix qu'il falloit que ces homme-là fussent des sorciers, qui vouloient faire quelque méchanceté de ce corps mort. Dans le tems que l'on jugeoit si mal de la Rancune, il entra dans la cuisine pour faire porter à déjeûner dans leur chambre. Le frere du défunt lui demanda

pourquoi il avoit porté le corps de son frere dans sa chambre ? La Rancune, bien loin de lui répondre, ne le regarda pas seulement. La veuve lui fit la même question ; il eut la même indifférence pour elle, ce que la bonne dame n'eut pas pour lui. Elle lui sauta aux yeux furieuse comme une lionne à qui on a ravi ses petits (j'ai peur que la comparaison ne soit ici trop magnifique.) Son beau-frere donna un coup de poing à la Rancune, les amis de l'hôtesse ne l'épargnerent pas ; les servantes s'en mêlerent, les valets aussi : mais il n'y avoit pas place en un homme seul pour tant de frappeurs, & ils s'entre-nuisoient les uns aux autres. La Rancune seul contre plusieurs, & par conséquent plusieurs contre lui, ne s'étonna point du nombre de ses ennemis, en faisant de nécessité vertu, commença à jouer des bras de toute la force que Dieu lui avoit donné, laissant le reste au hasard. Jamais combat inégal ne fut plus disputé. Mais aussi la Rancune conservant son jugement dans le péril, se servoit de son adresse aussi-bien que de sa force, ménageoit ses

coups & les faisoit profiter le plus qu'il pouvoit. Il donna tel soufflet, qui ne donnant pas à plomb sur la premiere joüe qu'il rencontroit, & ne faisant que glisser, s'il faut ainsi dire, alloit jusqu'à la seconde, même troisiéme joüe, parce qu'il donnoit la plûpart de ses coups en faisant la demi piroüette, & tel soufflet tira trois sons différens de trois différentes mâchoires. Au bruit des combattans l'Olive descendit dans la cuisine ; & à peine eut-il le tems de discerner son compagnon d'entre tous ceux qui se battoient, qu'il se vit battre & même plus que lui, de qui la vigoureuse résistance commençoit à se faire craindre. Deux ou trois donc des plus mal-traités par la Rancune, se jetterent sur l'Olive, peut-être pous se raquitter. Le bruit en augmenta, & en même-tems l'hôtesse reçut un coup de poing dans son petit œil, qui lui fit voir cent mille chandelles (c'est un nombre certain pour un incertain), & la mit hors de combat. Elle hurla plus fort & plus franchement qu'elle n'avoit fait à la mort de son mari. Ses hurlemens attirerent

les

les voisins dans la maison, & firent descendre dans la cuisine le Destin & Léandre. Quoiqu'ils y vinssent avec un esprit de pacification, on leur fit d'abord la guerre sans la leur déclarer. Les coups de poing ne leur manquerent pas, & ils n'en laisserent point manquer ceux qui leur en donnerent. L'hôtesse, ses amies, & ses servantes, crioient aux voleurs, & n'étoient plus que les spectatrices du combat; les unes les yeux pochés, les autres le nez sanglant, les autres les mâchoires brisées, & toutes décoiffées. Les voisins avoient pris parti pour la voisine contre ceux qu'elle appelloit voleurs. Il faudroit une meilleure plume que la mienne pour bien représenter les beaux coups de poing qui s'y donnerent. Enfin l'animosité & la fureur se rendant maîtresses des uns & des autres, on commençoit à se saisir des broches & des meubles qui peuvent se jetter à la tête, quand le Curé entra dans la cuisine, & tâcha de faire cesser le combat. En vérité, quelque respect que l'on eût pour lui, il eût bien eu de la peine à séparer les com-

battans, si leur lassitude ne s'en fût mêlée. Tous actes d'hostilité cessèrent donc de part & d'autre, & non pas le bruit; car chacun voulant parler le premier, & les femmes plus que les hommes avec leurs voix de fausset, le pauvre bon-homme fut contraint de se boucher les oreilles & de gagner la porte. Cela fit taire les plus tumultueux. Il rentra dans le champ de bataille; & le frere de l'hôte ayant pris la parole par son ordre, lui fit des plaintes du corps mort transporté d'une chambre à l'autre. Il eût exagéré la méchante action plus qu'il ne fit, s'il eût eu moins de sang à cracher qu'il n'en avoit, outre celui qui sortoit de son nez, qu'il ne pouvoit arrêter. La Rancune & l'Olive avouerent ce qu'on leur imputoit, & protesterent qu'ils ne l'avoient pas fait à mauvaise intention, mais seulement pour faire peur à un de leurs camarades, comme ils avoient fait. Le Curé les en blâma fort, & leur fit comprendre la conséquence d'une telle entreprise, qui passoit la raillerie; & comme il étoit homme d'esprit, & avoit grand crédit parmi ses

paroiſſiens, il n'eut pas grand'peine à pacifier le différend; & qui plus y mit, plus y perdit. Mais la Diſcorde aux crins de couleuvre n'avoit pas encore fait dans cette maiſon-là tout ce qu'elle avoit envie d'y faire. On ouit dans la chambre haute des hurlemens non guere différens de ceux que fait un pourceau qu'on égorge; & celui qui les faiſoit n'étoit autre que le petit Ragotin. Le Curé, les Comédiens, & pluſieurs autres coururent à lui, & le trouverent tout le corps, à la réſerve de la tête, enfoncé dans un grand coffre de bois qui ſervoit à ſerrer le linge de l'hôtellerie; & ce qui étoit le plus fâcheux pour le pauvre encoffré, le deſſus du coffre fort peſant & maſſif étoit tombé ſur ſes jambes, & les preſſoit d'une maniere fort douloureuſe à voir. Une puiſſante ſervante qui n'étoit pas loin du coffre quand ils entrerent, & qui leur paroiſſoit fort émue, fut ſoupçonnée d'avoir ſi mal placé Ragotin. Il étoit vrai, & elle en étoit toute fiere; ſi bien que s'occupant à faire un des lits de la chambre, elle ne daigna pas regarder de quelle façon on tiroit Ra-

gotin du coffre, ni même répondre à ceux qui lui demanderent d'où venoit le bruit qu'on avoit entendu. Cependant le demi-homme fut tiré de sa chausse-trape, & ne fut pas plûtôt sur ses pieds qu'il courut à une épée. On l'empêcha de la prendre; mais on ne put l'empêcher de joindre la grande servante, qu'il ne put aussi empêcher qu'elle ne lui donnât un si grand coup sur la tête, que tout le vaste siége de son étroite raison en fut ébranlé. Il en fit trois pas en arriere: mais c'eût été reculer pour mieux sauter, si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses comme il alloit s'élancer comme un serpent contre sa redoutable ennemie. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent; la ceinture de ses chausses s'en rompit, & le silence aussi de l'assistance, qui se mit à rire. Le Curé en oublia sa gravité, & le frere de l'hôte de faire le triste. Le seul Ragotin n'avoit pas envie de rire, & sa colere s'étoit tournée contre l'Olive, qui s'en sentant injurié, le prit tout brandi, comme l'on dit à Paris, le jetta sur le lit que faisoit la servante, & là, d'une force

l'Hercule, il acheva de faire tomber ſes chauſſes, dont la ceinture étoit déja rompue ; & hauſſant & baiſſant les mains dru & menu ſur ſes cuiſſes & ſur les lieux voiſins, en moins de rien les rendit rouges comme de l'écarlate. Le haſardeux Ragotin ſe précipita courageuſement du lit en bas : mais un coup ſi hardi n'eut pas le ſuccès qu'il méritoit ; ſon pied entra dans un pot de chambre que l'on avoit laiſſé dans la ruelle du lit pour ſon grand malheur, & y entra ſi avant, que ne l'en pouvant retirer à l'aide de ſon autre pied, il n'oſa ſortir de la ruelle du lit où il étoit, de peur de divertir davantage la compagnie, & d'attirer ſur ſoi la raillerie, qu'il entendoit moins que perſonne du monde. Chacun s'étonnoit fort de le voir ſi tranquille, après avoir été ſi ému. La Rancune ſe douta que ce n'étoit pas ſans cauſe. Il le fit ſortir de la ruelle du lit, moitié bon gré moitié par force, & lors tout le monde vit où étoit l'encloueure, & perſonne ne put s'empêcher de rire voyant le pied de métal que s'étoit fait le petit homme. Nous le laiſſerons foulant

l'étain d'un pied superbe, pour aller recevoir un train qui entra en même tems dans l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Ce qui arriva du pied de Ragotin.

SI Ragotin eût pû de son chef, & sans l'aide de ses amis, se dépoter le pied, je veux dire le tirer hors du méchant pot de chambre où il étoit si malheureusement entré, sa colere eût pour le moins duré le reste du jour: mais il fut contraint de rabattre quelque chose de son orgueil naturel & de filer doux, priant humblement le Destin & la Rancune de travailler à la liberté de son pied droit ou gauche, je n'ai pas sçu lequel. Il ne s'adressa pas à l'Olive, à cause de ce qui s'étoit passé entr'eux; mais l'Olive vint à son secours sans se faire prier, & ses deux camarades & lui firent ce qu'ils purent pour le soulager. Les efforts que le petit homme avoit faits pour tirer son pied hors du pot, l'avoient enflé,

& ceux que faisoient le Destin & l'Olive l'enfloient encore davantage. La Rancune y avoit d'abord mis la main, mais si maladroitement, ou plûtôt si malicieusement, que Ragotin crut qu'il le vouloit estropier à perpétuité. Il l'avoit prié instamment de ne s'en mêler plus; il pria les autres de la même chose, & se coucha sur un lit en attendant qu'on lui eût fait venir un serrurier pour lui limer le pot de chambre sur le pied. Le reste du jour se passa assez pacifiquement dans l'hôtellerie, & assez tristement entre le Destin & Léandre, l'un fort en peine de son valet qui ne revenoit point lui apprendre des nouvelles de sa maîtresse comme il lui avoit promis; & l'autre ne se pouvant réjouir éloigné de sa chere Mademoiselle de l'Etoile; outre qu'il prenoit part à l'enlevement de Mademoiselle Angélique, & que Léandre lui faisoit pitié, sur le visage duquel il voyoit toutes les marques d'une extrême affliction. La Rancune & l'Olive prirent bien-tôt parti avec quelques habitans du bourg qui jouoient à la boule; & Ragotin après avoir fait tra-

vailler à son pied, dormit le reste du jour; soit qu'il en eût envie ou qu'il fût bien-aise de ne paroître pas en public, après les mauvaises affaires qui lui étoient arrivées. Le corps de l'hôte fut porté à sa derniere demeure; & l'hôtesse, nonobstant les belles pensées de la mort que lui devoit avoir données celle de son mari, ne laissa pas de faire payer en arabe deux Anglois qui alloient de Bretagne à Paris. Le soleil venoit de se coucher, quand le Destin & Léandre, qui ne pouvoient quitter la fenêtre de leur chambre, virent arriver dans l'hôtellerie un carrosse à quatre chevaux, suivi de trois hommes de cheval & de quatre ou cinq laquais. Une servante les vint prier de vouloir céder leur chambre au train qui venoit d'arriver; & ainsi Ragotin fut obligé de se faire voir, quoiqu'il eût envie de garder la chambre, & suivit le Destin & Léandre dans celle où le jour précédent il avoit cru avoir vû mort la Rancune. Le Destin fut reconnu dans la cuisine de l'hôtellerie par un des Messieurs du carrosse, ce même Conseiller du Parlement

de Rennes, avec qui il avoit fait connoissance pendant les nôces qui furent si malheureuses à la pauvre la Caverne. Ce Sénateur Breton demanda au Destin des nouvelles d'Angélique, & lui témoigna d'avoir du déplaisir de ce qu'elle n'étoit point retrouvée. Il se nommoit la Garouffiere, ce qui me fait croire qu'il étoit plûtôt Angevin que Breton; car on ne voit pas plus de noms bas-Bretons commencer par Ker, que l'on en voit d'Angevins terminer en iere, de Normands en ville, de Picards en cour, & des peuples voisins de la Garonne en ac. Pour revenir à Monsieur de la Garouffiere, il avoit de l'esprit, comme je vous ai déja dit, & ne se croyoit point homme de Province en nulle maniere, venant d'ordinaire hors de son semestre manger quelque argent dans les auberges de Paris, & prenant le deuil quand la Cour le prenoit. Ce qui bien vérifié & enregistré, devroit être une Lettre, non pas de noblesse tout-à-fait, mais de bonne bourgeoisie, si j'ose ainsi parler. De plus, il étoit bel esprit, par la raison que tout le

monde presque se pique d'être sensible aux divertissemens de l'esprit, tant ceux qui les connoissent, que les ignorans présomptueux ou brutaux, qui jugent témérairement des vers & de la prose, encore qu'ils croyent qu'il y a eu du deshonneur à bien écrire, & qu'ils reprocheroient, en cas de besoin, à un homme qu'il fait des livres, comme ils lui reprocheroient qu'il fait de la fausse monnoie. Les Comédiens s'en trouvent bien. Ils en sont caressés davantage dans les Villes où ils représentent; car étant les perroquets ou sansonnets des Poëtes, & même quelques-uns d'entr'eux qui sont nés avec de l'esprit, se mêlant quelquefois de faire des Comédies, ou de leur propre fonds, ou de parties empruntées, il y a quelque sorte d'ambition à les connoître ou à les hanter. De nos jours on a rendu en quelque façon justice à leur profession, & on les estime plus que l'on ne faisoit autrefois. Aussi est-il vrai qu'en la Comédie le peuple trouve un divertissement des plus innocens, & qui peut à la fois instruire & plaire. Elle est aujourd'hui

purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avoit de licentieux. Il seroit à souhaiter qu'elle le fût aussi des filoux, des pages & des laquais, & autres ordures du genre humain, que la facilité de prendre des manteaux y attire encore plus que ne faisoient autrefois les mauvaises plaisanteries des Farceurs : mais aujourd'hui la farce est comme abolie ; & j'ose dire qu'il y a des compagnies particulieres où l'on rit de bon cœur des équivoques basses & sales qu'on y débite, desquelles on se scandaliseroit dans les premieres loges de l'hôtel de Bourgogne. Finissons la digression. Monsieur de la Garouffiere fut ravi de trouver le Destin dans l'hôtellerie, & lui fit promettre de souper avec la compagnie du carrosse, qui étoit composée du nouveau marié du Mans, & de la nouvelle mariée qu'il menoit en son pays de Laval, de Madame sa mere, j'entens du marié ; d'un Gentilhomme de la Province ; d'un Avocat du Conseil, & de Monsieur de la Garouffiere, tous parens les uns des autres, & que le Destin avoit vûs à la nôce où Ma-

demoiselle Angélique avoit été enlevée. Ajoutez à tous ceux que je viens de nommer, une servante ou femme-de-chambre, & vous trouverez que le carrosse qui les portoit étoit bien plein : outre que Madame Bouvillon (c'est ainsi que s'appelloit la mere du marié) étoit une des plus grosses femmes de France, quoique des plus courtes ; & l'on m'a assuré qu'elle portoit d'ordinaire sur elle, bon an, mal an, trente quintaux de chair, sans les autres matieres pesantes ou solides qui entrent dans la composition d'un corps humain. Après ce que je viens de vous dire, vous n'aurez pas peine à croire qu'elle étoit très-succulente, comme sont toutes les femmes ragottes. On servit à souper. Le Destin y parut avec sa bonne mine, qui ne le quittoit point, & qui n'étoit point altérée alors par du linge sale, Léandre lui en ayant prêté de blanc. Il parla peu, selon sa coûtume ; & quand il eût parlé autant que les autres, qui parlerent beaucoup, il n'eût peut-être pas tant dit de choses inutiles, qu'ils en dirent. La Garouffiere lui servit de tout cequ'il y avoit

de meilleur sur la table. Madame Bouvillon en fit de même à l'envi de la Garouffiere, avec si peu de discrétion, que tous les plats de la table se trouverent vuides en un moment, & l'assiette du Destin si pleine d'ailes & de cuisses de poulets, que je me suis souvent étonné depuis comment on avoit pû faire par hasard une si haute pyramide de viande, sur si peu de base qu'est le cul d'une assiette. La Garouffiere n'y prenoit pas garde, tant il étoit attentivement occupé à parler de vers au Destin, & à lui donner bonne opinion de son esprit. Madame Bouvillon, qui avoit aussi son dessein, continuoit toujours ses bons offices au Comédien; & ne trouvant plus de poulets à couper, fut réduite à lui servir des tranches de gigot de mouton. Il ne sçavoit où les mettre, & en tenoit une en chacune de ses mains pour leur trouver place quelque part, quand le Gentilhomme, qui ne s'en voulut pas taire au préjudice de son appétit, demanda au Destin en souriant, s'il mangeroit bien tout ce qui étoit sur son assiette: le Destin y jetta les

yeux, & fut bien étonné d'y voir presque au niveau de son menton la pile de poulets dépecés, dont la Garouffiere & la Bouvillon avoient érigé un trophée à son mérite. Il en rougit, & ne put s'empêcher d'en rire ; la Bouvillon en fut défaite ; la Garouffiere en rit bien fort, & donna si bien le branle à toute la compagnie, qu'elle en éclata à quatre ou cinq repriſes. Les valets reprirent où leurs maitres avoient quitté, & rirent à leur tour ; ce que la jeune mariée trouva si plaisant, que s'étouffant de rire en commençant de boire, elle couvrit le visage de sa belle-mere & celui de son mari de la plus grande partie de ce qui étoit dans son verre, & distribua le reste sur la table & sur les habits de ceux qui y étoient assis. On recommença à rire, & la Bouvillon fut la seule qui n'en rit point, mais qui rougit beaucoup, & regarda d'un œil courroucé sa pauvre bru, ce qui rabattit un peu de sa joie. Enfin, on acheva de rire, parce que l'on ne peut pas rire toujours. On s'essuya les yeux ; la Bouvillon & son fils s'essuyerent le vin qui leur dé-

goutoit des yeux & du visage ; & la jeune mariée leur en fit des excuses, ayant encore bien de la peine à s'empêcher de rire. Le Destin mit son assiette au milieu de la table, & chacun y prit ce qui lui appartenoit. On ne put parler d'autre chose tant que le soupé dura, & la raillerie bonne ou mauvaise en fut poussée bien loin, quoique le sérieux dont s'arma mal-à-propos Madame Bouvillon troublât en quelque façon la gayeté de la compagnie. Aussi-tôt qu'on eut desservi, les Dames se retirerent dans leurs chambres ; l'Avocat & le Gentilhomme se firent donner des cartes, & jouerent au Piquet. La Garouffiere & le Destin qui n'étoient pas de ceux qui ne sçavent que faire quand ils ne jouent point, s'entretinrent ensemble fort spirituellement, & firent peut-être une des plus belles conversations qui se soit jamais faite dans une hôtellerie du bas Maine. La Garouffiere parla à dessein, de tout ce qu'il croyoit devoir être le plus caché à un Comédien, de qui l'esprit a ordinairement de plus étroites limites que la mémoire ; & le Destin en dis-

courut comme un homme fort éclairé & qui sçavoit bien son monde. Entr'autres choses il fit avec tout le discernement imaginable la distinction des femmes qui ont beaucoup d'esprit, & qui ne le font paroître que quand elles ont à s'en servir, d'avec celles qui ne s'en servent que pour le faire paroître ; & de celles qui envient aux mauvais plaisans leurs qualités de drolles, & de bons compagnons ; qui rient des allusions & équivoques licentieuses ; qui en font elles-mêmes, & pour tout dire, qui sont des rieuses de quartier, d'avec celles qui font la plus aimable partie du beau monde, & qui sont de la cabale. Il parla aussi des femmes qui sçavent aussi-bien écrire que les hommes qui s'en mêlent ; & quand elles ne donnent point au Public les productions de leur esprit, qui ne le font que par modestie. La Garouffiere, qui étoit fort honnête-homme & qui se connoissoit bien en honnêtes-gens, ne pouvoit comprendre comment un Comédien de campagne pouvoit avoir une si parfaite connoissance de la véritable honnêteté. Et pendant qu'il

qu'il l'admire en soi-même, & que l'Avocat & le Gentilhomme, qui ne jouoient plus parce qu'ils s'étoient querellés sur une carte tournée, bâillent fréquemment de trop grande envie de dormir, on leur vint dresser trois lits dans la chambre où ils avoient soupé, & le Destin se retira dans celle de ses camarades, où il coucha avec Léandre.

CHAPITRE IX.

Autre disgrace de Ragotin.

LA Rancune & Ragotin coucherent ensemble. Pour l'Olive, il passa une partie de la nuit à recoudre son habit, qui s'étoit décousu en plusieurs endroits quand il s'étoit harpé avec le colere Ragotin. Ceux qui ont connu particulierement ce petit Manceau, ont remarqué que toutes les fois qu'il avoit à se gourmer contre quelqu'un, (ce qui lui arrivoit souvent) il avoit toujours décousu ou déchiré les habits de son ennemi, en tout ou en partie. C'étoit son coup sûr; & qui eût eu à faire contre

lui à coups de poing en combat assigné, eût pû défendre son habit, comme on défend le visage en faisant des armes. La Rancune lui demanda en se couchant s'il se trouvoit mal, parce qu'il avoit fort mauvais visage; Ragotin lui dit qu'il ne s'étoit jamais mieux porté. Ils ne furent pas long-tems à s'endormir : & bien en prit à Ragotin de ce que la Rancune respecta la bonne compagnie qui étoit arrivée dans l'hôtellerie, & n'en voulut pas troubler le repos; sans cela le petit homme eût mal passé la nuit. L'Olive cependant travailloit à son habit; & après y avoir fait tout ce qu'il y avoit à faire, il prit les habits de Ragotin, & aussi adroitement qu'auroit fait un Tailleur, il en étressit le pourpoint & les chausses, & les remit en leur place; & ayant passé la plus grande partie de la nuit à coudre & à découdre, se coucha dans le lit où dormoit Ragotin & la Rancune. On se leva de bonne-heure, comme on fait toujours dans les hôtelleries, où le bruit commence avec le jour. La Rancune dit encore à Ragotin qu'il avoit mauvais visage; l'Olive lui dit

la même chose. Il commença de le croire, & trouvant en même-tems son habit trop étroit de plus de quatre doigts, il ne douta plus qu'il n'eût enflé d'autant dans le peu de tems qu'il avoit dormi, & s'effraya fort d'une enflure si subite. La Rancune & l'Olive lui exagéroient toujours son mauvais visage ; & le Destin & Léandre, qu'ils avoient avertis de la tromperie, lui dirent aussi qu'il étoit fort changé. Le pauvre Ragotin en avoit la larme à l'œil ; le Destin ne put s'empêcher d'en sourire, dont il se fâcha bien fort. Il alla dans la cuisine de l'hôtellerie, où tout le monde lui dit ce que lui avoient dit les Comédiens, même les gens du carosse, qui ayant une grande traite à faire, s'étoient levés de bonne-heure. Ils firent déjeûner les Comédiens avec eux, & tout le monde but à la santé de Ragotin malade, qui, au lieu de leur en faire civilité, s'en alla grondant contre eux & fort désolé chez le Chirurgien du bourg, à qui il rendit compte de son enflure. Le Chirurgien discourut de la cause & de l'effet de son mal, qu'il connoissoit

aussi peu que l'Algebre, & lui parla un quart-d'heure durant en termes de son art, qui n'étoient non plus à propos au sujet, que s'il lui eût parlé du Prêtre-Jean. Ragotin s'en impatienta, & lui demanda jurant Dieu admirablement bien pour un petit homme, s'il n'avoit autre chose à lui dire. Le Chirurgien vouloit encore raisonner; Ragotin le voulut battre; & l'eût fait, s'il ne se fût humilié devant ce colere malade, à qui il tira trois palettes de sang, & lui ventousa les épaules, vaille que vaille. La cure venoit d'être achevée, quand Léandre vint dire à Ragotin, que s'il lui vouloit promettre de ne se fâcher point, il lui apprendroit une méchanceté qu'on lui avoit faite. Il promit plus que Léandre ne voulut, & jura sur sa damnation éternelle, de tenir tout ce qu'il promettoit. Léandre dit qu'il vouloit avoir des témoins de son serment, & le remenant dans l'hôtellerie, où en la présence de tout ce qu'il y avoit de maîtres & de valets, il le fit jurer de nouveau, & lui apprit qu'on lui avoit étrenni ses habits. Ragotin d'abord en

rougit de honte ; & puis pâlissant de colere, il alloit enfraindre son horrible serment, quand sept ou huit personnes se mirent à lui faire des remontrances à la fois avec tant de véhémence, que bien qu'il jurât de toute sa force, on n'en entendit rien. Il cessa de parler ; mais les autres ne cesserent pas de lui crier aux oreilles, & lui firent si long-tems, que le pauvre homme en pensa perdre l'oüie : enfin, il s'en tira mieux qu'on ne pensoit, & se mit à chanter de toute sa force les premieres chansons qui lui vinrent à la bouche : ce qui changea le grand bruit de voix confuses, en de grands éclats de risées, qui passerent des maîtres aux valets, & du lieu où se passa l'action, dans tous les endroits de l'hôtellerie, où différens sujets attiroient différentes personnes. Tandis que le bruit de tant de personnes qui rioient ensemble, diminue peu à peu, & se perd dans l'air, de façon à peu-près que fait la voix des échos : le Chronologiste finira le présent Chapitre, sous le bon plaisir du Lecteur bénévole ou malévole, ou tel que le ciel l'aura fait naître.

CHAPITRE X.

Comment Madame Bouvillon ne put résister à une tentation, & eut une bosse au front.

LE carrosse qui avoit à faire une grande journée, fut prêt de bonne heure. Les sept personnes qui l'empliſſoient à bonne mesure, s'y entasserent. Il partit, & à dix pas de l'hôtellerie, l'essieu se rompit par le milieu. Le cocher en maudit sa vie : on le gronda, comme s'il eût été responsable de la durée de son essieu. Il se fallut tirer du carrosse un à un, & reprendre le chemin de l'hôtellerie. Les habitans du carrosse échoué furent fort embarrassés, quand on leur dit, qu'en tout le pays il n'y avoit point de Charron plus près que celui d'un gros Bourg, à trois lieuës de-là. Ils tinrent conseil, & ils ne résolurent rien, voyant bien que leur carrosse ne seroit pas en état de rouler que le jour suivant. La

Bouvillon qui s'étoit conservé une grande autorité sur son fils, parce que tout le bien de la maison venoit d'elle, lui commanda de monter sur un des chevaux qui portoient les valets-de-chambre, & de faire monter sa femme sur l'autre, pour aller rendre visite à un vieil oncle qu'elle avoit Curé du même Bourg où on étoit allé chercher un Charron. Le Seigneur de ce Bourg étoit parent du Conseiller, & connu de l'Avocat & du Gentilhomme. Il leur prit envie de l'aller voir de compagnie. L'hôtesse leur fit trouver des montures en les loüant un peu cher : & ainsi la Bouvillon seule de sa troupe demeura dans l'hôtellerie, se trouvant un peu fatiguée, ou feignant de l'être ; outre que sa taille ronde ne lui permettoit pas même de monter sur un âne, quand on en auroit pû trouver d'assez forts pour la porter. Elle envoya sa servante au Destin, le prier de venir dîner avec elle ; & en attendant le dîner, se recoëffa, frisa & poudra, se mit un tablier & un peignoir à dentelle, & d'un collet de point de Gênes de son fils,

se fit une cornette. Elle tira d'une cassette une des jupes des nôces de sa Bru, & s'en para : enfin, elle se transforma en petite Nymphe replette. Le Destin eût bien voulu dîner en liberté avec ses camarades : mais comment eût-il refusé sa très-humble servante Madame Bouvillon, qui l'envoya querir pour dîner ? Aussi tôt que l'on eut servi, le Destin fut surpris de la voir si gaillardement vêtue. Elle le reçut d'un visage riant, lui prit les mains pour les faire laver, & les lui serra d'une maniere qui vouloit dire quelque chose. Il songeoit moins à dîner, qu'au sujet pourquoi il en avoit été prié : mais la Bouvillon lui reprocha si souvent qu'il ne mangeoit point, qu'il ne s'en put défendre. Il ne sçavoit que lui dire, outre qu'il parloit peu de son naturel. Pour la Bouvillon, elle n'étoit que trop ingénieuse à se trouver matiere de parler. Quand une personne qui parle beaucoup se rencontre tête-à-tête avec une autre qui ne parle guere, & qui ne lui répond pas, elle en parle davantage ; car jugeant d'autrui par soi-même, & voyant qu'on

qu'on n'a point reparti à ce qu'elle a avancé, comme elle auroit fait en pareille occasion, elle croit que ce qu'elle a dit, n'a pas assez plû à son indifférent auditeur; elle veut réparer sa faute par ce qu'elle dira, qui vaut le plus souvent encore moins que ce qu'elle a déja dit, & ne déparle point, tant qu'on a de l'attention pour elle. On s'en peut séparer; mais parce qu'il se trouve de ces infatigables parleurs, qui continuent de parler seuls, quand il s'en sont mis en humeur en compagnie, je croi que le mieux que l'on puisse faire avec eux, c'est de parler autant & plus qu'eux, s'il se peut. Car tout le monde ensemble ne retiendra pas un grand parleur auprès d'un autre qui lui aura rompu le dé, & le voudra faire auditeur par force. J'appuie cette réflexion-là sur plusieurs expériences, & même je ne sçai si je ne suis point de ceux que je blâme. Pour la nompareille Bouvillon, elle étoit la plus grande diseuse de rien qui ait jamais été; & non-seulement elle parloit seule, mais aussi elle se répondoit. La taciturnité du Destin lui

faisant beau jeu, & ayant dessein de lui plaire, elle battit un grand pays. Elle lui conta tout ce qui se passoit dans la Ville de Laval, où elle faisoit sa demeure; lui en fit l'histoire scandaleuse, & ne déchira point de particuliere ou de famille entiere, qu'elle ne tirât du mal qu'elle en disoit, matiere de dire du bien d'elle; protestant à chaque défaut qu'elle remarquoit en son prochain, que pour elle, encore qu'elle eût plusieurs défauts, elle n'avoit pas celui dont elle parloit. Le Destin en fut fort mortifié au commencement, & ne lui répondoit point: mais enfin, il se crut obligé de soûrire de tems en tems, & de dire quelquefois, ou cela est fort plaisant, ou cela est fort étrange; & le plus souvent il dit l'un & l'autre fort mal à propos. On desservit quand le Destin cessa de manger. Madame Bouvillon le fit asseoir auprès d'elle sur le pied d'un lit; & sa servante, qui laissa sortir celles de l'hôtellerie les premieres, en sortant de la chambre, tira la porte après elle. La Bouvillon qui crut peut-être que le Destin y avoit

pris garde, lui dit : voyez un peu cette étourdie, qui a fermé la porte sur nous. Je l'irai ouvrir, s'il vous plaît, lui répondit le Destin. Je ne dis pas cela, répondit la Bouvillon en l'arrêtant : mais vous sçavez bien que deux personnes seules enfermées ensemble, comme ils peuvent faire ce qu'il leur plaira, on en peut aussi croire ce que l'on voudra. Ce n'est pas des personnes qui vous ressemblent que l'on fait des jugemens téméraires, lui répartit le Destin. Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon : mais on ne peut avoir trop de précaution contre la médisance. Il faut qu'elle ait quelque fondement, lui répartit le Destin ; & pour ce qui est de vous & de moi, l'on sçait bien le peu de proportion qu'il y a entre un pauvre Comédien, & une femme de votre condition. Vous plaît-il donc, continua-t-il, que j'aille ouvrir la porte ? Je ne dis pas cela, dit la Bouvillon en l'allant fermer au verrouil ; car, ajoûta-t-elle, peut-être qu'on ne prendra pas garde si elle est fermée ou non ; & fermée pour fermée, il vaut mieux qu'elle ne se puisse

ouvrir que de notre consentement. L'ayant fait comme elle l'avoit dit, elle approcha du Destin son gros visage fort enflâmé ; & ses petits yeux fort étincelans, & lui donna bien à penser de quelle façon il se tireroit à son honneur de la bataille que vrai-semblablement elle lui alloit présenter. La grosse sensuelle ôta son mouchoir de col, & étala aux yeux du Destin, qui n'y prenoit pas grand plaisir, dix livres de tetons pour le moins, c'est-à-dire, la troisiéme partie de son sein, le reste étant distribué à poids égal sous ses deux aisselles. Sa mauvaise intention la faisant rougir (car elles rougissent aussi les dévergondées) sa gorge n'avoit pas moins de rouge que son visage, & l'un & l'autre ensemble auroient été pris de loin pour un tapabor d'écarlatte. Le Destin rougissoit aussi, mais de pudeur ; au lieu que la Bouvillon, qui n'en avoit plus, rougissoit, je vous laisse à penser de quoi. Elle s'écria qu'elle avoit quelque petite bête dans le dos, & se remuant en son harnois, comme quand on y sent quelque démangeaison, elle pria le Destin

d'y fourrer la main. Le pauvre garçon le fit en tremblant ; & cependant la Bouvillon lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'étoit point chatouilleux : il falloit combattre ou se rendre, quand Ragotin se fit oüir de l'autre côté de la porte, frappant des pieds & des mains, comme s'il l'eût voulu rompre, & criant au Destin qu'il ouvrît promptement. Le Destin tira sa main du dos suant de la Bouvillon, pour aller ouvrir à Ragotin, qui faisoit toujours un bruit de diable ; & voulant passer entr'elle & la table assez adroitement pour ne la pas toucher, il rencontra du pied quelque chose qui le fit broncher, & se choqua la tête contre un banc assez rudement pour en être quelque tems étourdi. La Bouvillon cependant ayant repris son mouchoir à la hâte, alla ouvrir à l'impétueux Ragotin, qui en même tems poussant la porte de l'autre côté de toute sa force, la fit donner si rudement contre le visage de la pauvre Dame, qu'elle en eut le nez écaché, & de plus une bosse au front grosse comme le poing : elle

cria qu'elle étoit morte. Le petit étourdi ne lui en fit pas la moindre excuse ; & sautant & répétant, Mademoiselle Angélique est retrouvée, Mademoiselle Angélique est ici, pensa mettre en colere le Destin, qui appelloit tant qu'il pouvoit la servante de la Bouvillon au secours de sa maîtresse, & n'en pouvoit être entendu, à cause du bruit de Ragotin. Certe servante enfin apporta de l'eau & une serviette blanche. Le Destin & elle réparerent le mieux qu'ils purent, le dommage que la porte trop rudement poussée avoit fait à la pauvre Dame. Quelque impatience qu'eût le Destin de sçavoir si Ragotin disoit vrai, il ne suivoit point son impétuosité, & ne quitta point la Bouvillon, que son visage ne fût lavé & essuyé, & la bosse de son front bandée, non sans appeller souvent Ragotin étourdi, & qui pour tout cela ne laissa pas de le tirailler pour le faire venir où il avoit envie de le conduire.

CHAPITRE XI.

Des moins divertissans du présent Volume.

IL est vrai que Mademoiselle Angélique venoit d'arriver, conduite par le valet de Léandre. Ce valet eut assez d'esprit pour ne donner point à connoître que Léandre fût son maître ; & Mademoiselle Angélique fit l'étonnée de le voir si bien vétu, & fit par adresse ce que la Rancune & l'Olive avoient fait tout de bon. Léandre demandoit à Mademoiselle de l'Etoile, & à son valet, qu'il faisoit passer pour un de ses amis, où, & comment il l'avoit trouvée, lorsque Ragotin entra, menant le Destin comme en triomphe, ou plutôt le traînant après soi, parce qu'il n'alloit pas assez vite au gré de son esprit chaud. Le Destin & Angélique s'embrasserent avec de grands témoignages d'amitié, & avec cette tendresse que ressentent les personnes qui s'aiment, qui après une longue absen-

ce, ou quand n'espérant plus de se revoir; elle se trouvent ensemble par une rencontre inopinée. Léandre & elle ne se caressèrent que de leurs yeux, qui se dirent bien des choses, si peu qu'ils se regardèrent, remettant le reste à la premiere entrevûe particuliere. Cependant le valet de Léandre commença sa narration, & dit à son Maitre, comme s'il eût parlé à son ami, qu'après qu'il l'eut quitté pour suivre les Ravisseurs d'Angélique, comme il l'en avoit prié, il ne les avoit perdus de vûe qu'à la couchée; & le lendemain jusqu'à un bois à l'entrée duquel il avoit été étonné d'y trouver Mlle Angélique seule, à pied & fort épleurée. Et il ajoûta, que lui ayant dit qu'il étoit ami de Léandre, & que c'étoit à sa priere qu'il la suivoit; elle s'étoit fort consolée, & l'avoit conjuré de la conduire au Mans, ou de la mener auprès de Léandre, s'il sçavoit où le trouver. C'est, continua-t-il, à Mademoiselle à vous dire pourquoi ceux qui l'enlevoient l'ont ainsi abandonnée; car je ne lui en ai osé parler, la voyant si affligée pendant le

chemin que nous avons fait ensemble, que j'ai eu souvent peur que ses sanglots ne la suffoquassent. Les moins curieux de la compagnie eurent grande impatience d'apprendre de Mademoiselle Angélique une avanture qui leur sembloit si étrange. Car que pouvoit-on se figurer d'un fille enlevée avec tant de violence, & rendue, ou bien abandonnée si facilement, & sans que les Ravisseurs y fussent forcés? Mademoiselle Angélique pria qu'on fit ensorte qu'elle se pût coucher : mais l'hôtellerie se trouvant pleine, le bon Curé lui fit donner une chambre chez sa sœur, qui logeoit dans la maison voisine, & qui étoit veuve d'un des plus riches Fermiers du pays. Angélique n'avoit pas si grand besoin de dormir, que de se reposer, c'est pourquoi le Destin & Léandre l'allerent trouver aussi-tôt qu'ils sçûrent qu'elle étoit dans son lit. Encore qu'elle fût bien aise que le Destin fût confident de son amour, elle ne le pouvoit regarder sans rougir. Le Destin eut pitié de sa confusion; & pour l'occuper à autre chose qu'à se défaire, la pria de leur con-

ter ce que le valet de Léandre ne leur avoit pû dire : ce qu'elle fit en cette sorte. Vous vous pouvez bien figurer quelle fut la surprise de ma mere, & la mienne, lorsque nous promenant dans le Parc de la maison où nous étions, nous en vîmes ouvrir une petite porte qui donnoit dans la campagne, & entrer par-là cinq ou six hommes qui se saisirent de moi, sans presque regarder ma mere, & m'emporterent demi-morte de frayeur jusqu'auprès de leurs chevaux. Ma mere, que vous sçavez être une des plus résolues femmes du monde, se jetta toute furieuse sur le premier qu'elle trouva, & le mit en un si pitoyable état, que ne pouvant se tirer de ses mains, il fut contraint d'appeller ses compagnons à son aide. Celui qui le secourut, & qui fut assez lâche pour battre ma mere, comme je l'en oüis vanter par le chemin, étoit l'auteur de l'entreprise. Il ne s'approcha point de moi tant que la nuit dura, pendant laquelle nous marchâmes comme des gens qui fuient, & que l'on suit. Si nous eussions passé par des lieux

habités, mes cris étoient capables de les faire arrêter : mais ils se détournerent autant qu'ils pûrent de tous les Villages qu'ils trouverent, à la réserve d'un Hameau, dont je réveillai tous les habitans par mes cris. Le jour vint ; mon Ravisseur s'approcha de moi, & ne m'eut pas si-tôt regardée au visage, que faisant un grand cri, il assembla ses compagnons, & tint avec eux un conseil, qui dura, à mon avis, près d'une demi-heure. Mon Ravisseur me paroissoit aussi enragé que j'étois affligée. Il juroit à faire peur à tous ceux qui l'entendoient, & querella presque tous ses camarades. Enfin, leur conseil tumultueux finit, & je ne sçai ce qu'on y avoit résolu. On se remit à marcher, & je commençai à n'être plus traitée si respectueusement que je l'avois été. Ils me querelloient toutes les fois qu'ils m'entendoient plaindre, & faisoient des imprécations contre moi, comme si je leur eusse fait bien du mal. Ils m'avoient enlevée, comme vous avez vû, avec un habit de Théâtre ; & pour le cacher, ils m'avoient couverte d'une de leurs

casaques. Ils trouverent un homme sur le chemin, de qui ils s'informerent de quelque chose. Je fus bien étonnée de voir que c'étoit Léandre, & je croi qu'il fut bien surpris de me reconnoitre : ce qu'il fit aussitôt que mon habit, que je découvris exprès, & qui lui étoit fort connu, lui frappa la vûe en même tems qu'il me vit au visage. Il vous aura dit ce qu'il fit. Pour moi, voyant tant d'épées tirées sur Léandre, je m'évanouis entre les mains de celui qui me tenoit embrassée sur son cheval ; & quand je revins de mon évanouissement, je vis que nous marchions, & ne vis plus Léandre. Mes cris en redoublerent ; & mes Ravisseurs, dont il y en avoit un de blessé, prirent leur chemin à-travers les champs, & s'arrêterent hier dans un Village, où ils coucherent comme des gens de guerre. Ce matin à l'entrée d'un bois, ils ont rencontré un homme qui conduisoit une Demoiselle à cheval. Ils l'ont démasquée, l'ont reconnue, & avec toute la joie que font paroître ceux qui trouvent ce qu'ils cherchent, l'ont

emmenée après avoir donné quelques coups à celui qui la conduiſoit. Cette Demoiſelle faiſoit des cris autant que j'en avois fait, & il me ſembloit que ſa voix ne m'étoit pas inconnue. Nous n'avions pas avancé cinquante pas dans le bois, que celui que je vous ai dit paroître le Maître des autres, s'approcha de l'homme qui me tenoit, & lui dit, parlant de moi : Fais mettre pied à terre à cette crieuſe. Il fut obéï, ils me laiſſerent, ſe déroberent à ma vûe, & je me trouvai ſeule, & à pied. L'effroi que j'eus de me voir ſeule eût été capable de me faire mourir, ſi Monſieur qui m'a conduite ici, & qui nous ſuivoit de loin, comme il vous a dit, ne m'eût trouvée. Vous ſçavez tout le reſte. Mais, continua-t-elle, adreſſant la parole au Deſtin, je croi vous devoir dire que la Demoiſelle qu'ils m'ont ainſi préférée reſſemble à votre ſœur ma compagne, a même ſon de voix, & que je ne ſçai qu'en croire ; car l'homme qui étoit avec elle, reſſemble au valet que vous avez pris depuis que Léandre vous a quitté ; & je ne puis

m'ôter de l'esprit que ce ne soit lui-même. Que me dites-vous-là, dit alors le Destin fort inquiet ? Ce que je pense, lui répondit Angélique. On peut, continua-t-elle, se tromper à la ressemblance des personnes : mais j'ai grand'peur de ne m'être pas trompée. J'en ai grand'peur aussi, repartit le Destin, le visage tout changé ; & je croi avoir un ennemi dans la Province, de qui je dois tout craindre. Mais qui auroit mis à l'entrée de ce bois ma sœur, que Ragotin quitta hier au Mans ? Je vais prier quelqu'un de mes camarades d'y aller en diligence ; & je l'attendrai ici pour déterminer ce que j'aurai à faire, selon les nouvelles qu'il m'apprendra. Comme il achevoit ces paroles, il s'ouit appeller dans la rue : il regarda par la fenêtre, & vit Monsieur de la Garouffiere, qui étoit revenu de sa visite, & qui lui dit qu'il avoit une importante affaire à lui communiquer. Il l'alla trouver, & laissa Léandre & Angélique ensemble, qui eurent ainsi la liberté de se caresser après une fâcheuse absence, & de se faire part des

sentimens qu'ils avoient eus l'un pour l'autre. Je croi qu'il y eût eu bien du plaisir à les entendre ; mais il vaut mieux pour eux que leur entrevûe ait été secrette. Cependant le Destin demandoit à la Garouffiere ce qu'il desiroit de lui. Connoissez-vous un Gentilhomme nommé Verville, & est-il de vos amis, lui dit la Garouffiere ? C'est la personne du monde à qui je suis le plus obligé, & que j'honore le plus, & je croi n'en être pas haï, dit le Destin. Je le croi, repartit la Garouffiere : je l'ai vû aujourd'hui chez le Gentilhomme que j'étois allé voir. En dinant, on a parlé de vous : & Verville depuis n'a pû parler d'autre chose : il m'a fait cent questions sur vous, dont je ne l'ai pû satisfaire ; & sans la parole que je lui ai donnée, que je vous envoyerois le trouver (ce qu'il ne doute point que vous ne faſſiez) il seroit venu ici, quoiqu'il ait des affaires où il est. Le Destin le remercia des bonnes nouvelles qu'il lui apprenoit ; & s'étant informé du lieu où il trouveroit Verville, se résolut d'y aller, espérant d'apprendre de

lui des nouvelles de son ennemi Saldagne, qu'il ne doutoit point être l'auteur de l'enlevement d'Angélique, & qu'il n'eût aussi entre ses mains sa chere l'Etoile, s'il étoit vrai que ce fût elle qu'Angélique pensoit avoir reconnue. Il pria ses camarades de retourner au Mans, réjouir la Caverne des nouvelles de sa fille retrouvée, & leur fit promettre de lui renvoyer un homme exprès, ou que quelqu'un d'eux reviendroit lui-même lui dire en quel état seroit Mademoiselle de l'Etoile. Il s'informa de la Garouffiere, du chemin qu'il devoit prendre, & du nom du Bourg où il devoit trouver Verville. Il fit promettre au Curé que sa sœur auroit soin d'Angélique, jusqu'à tant qu'on la vînt querir du Mans; prit le cheval de Léandre, & arriva devers le soir dans le Bourg qu'il cherchoit. Il ne jugea pas à propos d'aller chercher lui-même Verville, de peur que Saldagne, qu'il croyoit dans le pays, ne se rencontrât avec lui, quand il l'aborderoit. Il descendit donc dans une méchante hôtellerie, d'où il envoya un petit garçon dire

à

à Monsieur de Verville, que le Gentilhomme qu'il avoit souhaité de voir, le demandoit. Verville le vint trouver, se jetta à son col, & le tint long-tems embrassé sans lui pouvoir parler, de trop de tendresse. Laissons les s'entre-caresser comme deux personnes qui s'aiment beaucoup, & qui se rencontrent après avoir crû qu'elles ne se verroient jamais, & passons au Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Qui divertira peut-être aussi peu que le précédent

VERVILLE & le Destin se rendirent compte de tout ce qu'ils ignoroient des affaires de l'un & de l'autre. Verville lui dit des merveilles de la brutalité de son frere Saint-Far, & de la vertu de sa femme à la souffrir. Il exagéra la félicité dont il jouissoit en possédant la sienne, & lui apprit des nouvelles du Baron d'Arques, & de Monsieur de Saint-

Sauveur. Le Destin lui conta toutes ses avantures, sans lui rien cacher : & Verville lui avoua que Saldagne étoit dans le pays toujours un fort mal honnête-homme & fort dangereux, & lui promit, si Mademoiselle de l'Etoile étoit entre ses mains, de faire tout son possible pour le découvrir, & de servir le Destin & de sa personne & de tous ses amis, en tout ce qu'il en auroit affaire pour la délivrer. Il n'a point d'autre retraite dans le pays, lui dit Verville, que chez mon pere, & chez je ne sçai quel Gentilhomme qui ne vaut pas mieux que lui, & qui n'est pas maître en sa maison, étant cadet des cadets. Il faut qu'il nous revienne voir, s'il demeure dans la Province ; mon pere & nous le souffrons à cause de l'alliance : Saint-Far ne l'aime plus, quelque rapport qu'il y ait entr'eux. Je suis donc d'avis que vous veniez demain avec moi : je sçai où je vous mettrai, vous n'y serez vû que de ceux que vous voudrez voir : & cependant je ferai observer Saldagne, & on l'éclairera de si près, qu'il ne fera rien que nous ne

le ſçachions. Le Deſtin trouva beaucoup de raiſon dans le conſeil que lui donnoit ſon ami, & réſolut de le ſuivre. Verville retourna ſouper avec le Seigneur du Bourg, vieil homme ſon parent, & dont il penſoit hériter, & le Deſtin mangea ce qu'il trouva dans ſon hôtellerie, & ſe coucha de bonne-heure, pour ne faire pas attendre Verville, qui faiſoit état de partir de grand matin pour retourner chez ſon pere. Ils partirent à l'heure arrêtée, & durant trois lieues qu'ils firent enſemble, s'entre-apprirent pluſieurs particularités qu'ils n'avoient pas eu le tems de ſe dire. Verville mit le Deſtin chez un valet qu'il avoit marié dans le Bourg, & qui y avoit une petite maiſon fort commode, à cinq cens pas du Château du Baron d'Arques. Il donna ordre qu'il y fût ſecrettement, & lui promit de le revenir trouver bien-tôt. Il n'y avoit pas plus de deux heures que Verville l'avoit quitté, quand il le vint retrouver, & lui dit en l'abordant, qu'il avoit bien des choſes à lui dire. Le Deſtin pâlit, & s'affligea par avance, & Verville par

avance lui fit eſperer un remede au malheur qu'il lui alloit apprendre. En mettant pied à terre, lui dit-il, j'ai trouvé Saldagne que l'on portoit à quatre dans une chambre baſſe : ſon cheval s'eſt abbatu ſous lui à une lieue d'ici, & l'a tout briſé. Il m'a dit qu'il avoit à me parler, & m'a prié de le venir trouver dans ſa chambre, auſſi-tôt qu'un Chirurgien qui étoit préſent auroit vû ſa jambe, qui étoit fort foulée de ſa chûte. Lorſque nous avons été ſeuls : il faut, m'a-t-il dit, que je vous revele toujours mes fautes, encore que vous ſoyez le moins indulgent de mes cenſeurs, & que votre ſageſſe faſſe toujours peur à ma folie. Enſuite de cela, il m'a avoué qu'il avoit enlevé une Comédienne dont il avoit été toute ſa vie amoureux, & qu'il me conteroit des particularités de cet enlevement qui me ſurprendroient. Il m'a dit que ce Gentilhomme que je vous ai dit être de ſes amis, ne lui avoit pû trouver de retraite en toute la Province, & avoit été obligé de le quitter, & d'emmener avec lui des hommes qu'il lui avoit fournis pour

le servir dans son entreprise, à cause qu'un de ses freres, qui se mêloit de faire des convois de faux sel, étoit guetté par les Archers des Gabelles, & avoit besoin de ses amis pour se mettre à couvert. Tellement, m'a-t-il dit, que n'osant paroître dans la moindre Ville, à cause que mon affaire a fait grand bruit, je suis venu ici avec ma proie. J'ai prié ma sœur, votre femme, de la retirer dans son appartement, loin de la vûe du Baron d'Arques, dont je redoute la sévérité; & je vous conjure, puisque je ne la puis garder céans, & que je n'ai que deux valets les plus sots du monde, de me prêter le vôtre pour la conduire avec les miens jusqu'en la terre que j'ai en Bretagne, où je me ferai porter aussi-tôt que je pourrai monter à cheval. Il m'a demandé si je ne lui pourrois point donner quelques hommes outre mon valet; car tout étourdi qu'il est, il voit bien qu'il est bien difficile à trois hommes de mener loin une fille enlevée sans son consentement. Pour moi, je lui ai fait la chose fort aisée, ce qu'il a crû bien-tôt,

comme les foux eſperent facilement. Ses valets ne vous connoiſſent point, le mien eſt fort habile & m'eſt fort fidele. Je lui ferai dire à Saldagne, qu'il aura avec lui un homme de réſolution de ſes amis ; ce ſera vous : votre maîtreſſe en ſera avertie, & cette nuit qu'ils font état de faire grande traite à la clarté de la Lune, elle ſe feindra malade au premier village, il faudra s'arrêter. Mon valet tâchera d'enyvrer les hommes de Saldagne, ce qui eſt fort aiſé : il vous facilitera les moyens de vous ſauver avec la Demoiſelle ; & faiſant accroire aux deux yvrognes que vous êtes déja allé après, il les menera par un chemin contraire au vôtre. Le Deſtin trouva beaucoup de vraiſemblance en ce que lui propoſa Verville, dont le valet qu'il avoit envoyé querir entra à l'heure même dans la chambre. Ils concerterent enſemble ce qu'ils avoient à faire. Verville fut enfermé le reſte du jour avec le Deſtin, ayant peine à le quitter après une ſi longue abſence, qui poſſible devoit être bien tôt ſuivie d'une autre plus longue encore. Il eſt vrai que le Deſtin eſ-

péra de voir Verville à Bourbon, où il devoit aller, & où le Destin lui promit de faire aller sa Troupe. La nuit vint ; le Destin se trouva au lieu assigné avec le valet de Verville ; les deux valets de Saldagne n'y manquerent pas, & Verville lui-même leur mit entre les mains Mademoiselle de l'Etoile. Figurez-vous la joie de deux jeunes amans qui s'aimoient autant qu'on se peut aimer, & la violence qu'ils se firent à ne se parler point. A demi-lieue de-là l'Etoile commença à se plaindre : on l'exhorta d'avoir courage jusqu'à un Bourg distant de deux lieues, où l'on lui fit espérer qu'elle se reposeroit. Elle feignoit que son mal augmentoit toujours ; le valet de Verville & le Destin, en faisant fort les empêchés, pour préparer les valets de Saldagne à ne trouver pas étrange que l'on s'arrêtât si près du lieu d'où ils étoient partis. Enfin on arriva dans le Bourg, & on demanda à loger dans l'hôtellerie, qui heureusement se trouva pleine d'hôtes & de buveurs. Mademoiselle de l'Etoile fit encore mieux la malade à la chandelle, qu'elle ne l'avoit

fait dans l'obscurité ; elle se coucha toute habillée, & pria qu'on la laissât reposer seulement une heure, & dit qu'après cela elle croyoit pouvoir monter à cheval. Les valets de Saldagne, de francs yvrognes, laisserent tout faire au valet de Verville, qui étoit chargé des ordres de leur maître, & s'attacherent bien-tôt à quatre ou cinq paysans yvrognes aussi grands qu'eux. Les uns & les autres se mirent à boire, sans songer à tout le reste du monde. Le valet de Verville de tems en tems buvoit un coup avec eux pour les mettre en train, & sous prétexte d'aller voir comment se portoit la malade, pour partir le plutôt qu'elle le pourroit, il l'alla faire remonter à cheval, & le Destin aussi, qu'il informa du chemin qu'il devoit prendre. Il retourna à ses buveurs, leur dit qu'il avoit trouvé leur demoiselle endormie, & que c'étoit signe qu'elle seroit bien-tôt en état de monter à cheval. Il leur dit aussi que le Destin s'étoit jetté sur un lit, & puis se mit à boire & à porter des santés aux deux valets de Saldagne, qui avoient déja la leur

fort endommagée. Ils bûrent avec excès, s'enyvrerent de même, & ne pûrent jamais se lever de table. On les porta dans une grange ; car ils eussent gâté les lits où on les eût couchés. Le valet de Verville fit l'yvrogne, & ayant dormi jusqu'au jour, réveilla brusquement les valets de Saldagne, leur disant d'un visage fort affligé que leur Demoiselle s'étoit sauvée ; qu'il avoit fait partir après son camarade, & qu'il falloit monter à cheval, & se séparer pour ne la manquer pas. Il fut plus d'une heure à leur faire comprendre ce qu'il leur disoit ; & je crois que leur yvresse dura plus de huit jours. Comme toute l'hôtellerie s'étoit enyvrée cette nuit-là, jusqu'à l'hôtesse & aux servantes, on ne songea seulement pas à s'informer ce qu'étoit devenu le Destin & sa Demoiselle ; & même je crois que l'on ne se souvint non plus d'eux, que si on ne les avoit jamais vûs. Cependant que tant de gens cuvent leur vin, que le valet de Verville fait l'inquieté, & presse les valets de Saldagne de partir, & que ces deux yvrognes ne s'en hâtent pas

davantage, le Destin gagne pays avec sa chere Mademoiselle l'Etoile, ravi de joie de l'avoir retrouvée, & ne doutant point que le valet de Verville n'eût fait prendre à ceux de Saldagne un chemin contraire au sien. La Lune étoit alors fort claire, & ils étoient dans un grand chemin aisé à suivre, & qui les conduisoit en un Village, où nous les allons faire arriver dans le suivant Chapitre.

CHAPITRE XIII.

Méchante action du Sieur de la Rappiniere.

LE Destin avoit grande impatience de sçavoir de sa chere l'Etoile par quelle avanture elle s'étoit trouvée dans le bois où Saldagne l'avoit prise : mais il avoit encore plus grande peur d'être suivi. Il ne songea donc qu'à piquer sa bête, qui n'étoit pas fort bonne, & à presser de la voix & d'une houssine qu'il rompit à un arbre le cheval de l'Etoile, qui étoit une puissan-

te haquenée. Enfin les deux jeunes amans se rassurerent, & s'étant dit quelques douces tendresses ; (car il y avoit lieu d'en dire après ce qui venoit d'arriver ; & pour moi je n'en doute point, quoique je n'en sçache rien de particulier). Après donc s'être bien attendri le cœur l'un & l'autre, l'Etoile fit sçavoir au Destin tous les bons offices qu'elle avoit rendus à la Caverne, & je crains bien, lui dit-elle, que son affliction ne la fasse malade ; car je n'en vis jamais une pareille. Pour moi, mon cher frere, vous pouvez bien penser que j'eus autant besoin de consolation qu'elle, depuis que votre valet m'ayant amené un cheval de votre part, m'apprit que vous aviez trouvé les ravisseurs d'Angélique, & que vous en aviez été fort blessé. Moi blessé, interrompit le Destin ? je ne l'ai point été, ni en danger de l'être, & je ne vous ai point envoyé de cheval ; il y a quelque mystere ici que je ne comprends point. Je me suis aussi tantôt étonné de ce que vous m'avez si souvent demandé comment je me portois, & si je n'étois point incommodé

d'aller si vîte. Vous me réjouissez & m'affligez tout ensemble, lui dit l'Etoile : vos blessures m'avoient donné une terrible inquiétude, & ce que vous me venez de dire me fait croire que votre valet a été gagné par nos ennemis, pour quelque mauvais dessein qu'on a contre nous. Il a plutôt été gagné par quelqu'un qui est trop de nos amis, lui dit le Destin. Je n'ai point d'ennemi que Saldagne : mais ce ne peut être lui qui ait fait agir mon traître de valet, puisque je sçai qu'il l'a battu quand il vous a trouvée. Et comment le sçavez-vous, lui demanda l'Etoile; car je ne me souviens pas de vous en avoir rien dit ? Vous le sçaurez aussi-tôt que vous m'aurez appris de quelle façon on vous a tirée du Mans. Je ne vous en puis apprendre autre chose que ce que je vous viens de dire, reprit l'Etoile. Le jour d'après que nous fûmes revenues au Mans, la Caverne & moi, votre valet m'amena un cheval de votre part, & me dit faisant fort l'affligé, que vous aviez été blessé par les ravisseurs d'Angélique, & que vous me priez de vous aller trouver,

Je montai à cheval dès l'heure même, encore qu'il fût bien tard ; je couchai à cinq lieues du Mans, en un lieu dont je ne sçais pas le nom ; & le lendemain à l'entrée d'un bois, je me trouvai arrêtée par des personnes que je ne connoissois point. Je vis battre votre valet, & j'en fus fort touchée. Je vis jetter fort rudement une femme de dessus un cheval, & je reconnus que c'étoit ma compagne : mais le pitoyable état où je me trouvois & l'inquiétude que j'avois pour vous, m'empêcherent de songer davantage à elle. On me mit en sa place, & on marcha jusqu'au soir, après avoir fait beaucoup de chemin, le plus souvent autravers des champs. Nous arrivâmes bien avant dans la nuit auprès d'un Gentilhomme, où je remarquai qu'on ne nous voulut pas recevoir. Ce fut là que je reconnus Saldagne, & sa vûe acheva de me désesperer. Nous marchâmes encore long-tems, & enfin on me fit entrer comme en cachette dans la maison d'où vous m'avez heureusement tirée. L'Etoile achevoit la relation de ses avantures, quand le jour commença de pa-

roître. Ils se trouvèrent alors dans le grand chemin du Mans, & pressèrent leurs bêtes plus fort qu'ils n'avoient fait encore, pour gagner un Bourg qu'ils voyoient devant eux. Le Destin souhaitoit ardemment d'attraper son valet, pour découvrir de quel ennemi, outre le méchant Saldagne, ils avoient à se garder dans le pays : mais il n'y avoit pas grande apparence qu'après le méchant tour qu'il lui avoit fait, il se remît en lieu où il le pût trouver. Il apprenoit à sa chere l'Etoile tout ce qu'il sçavoit de sa compagne Angélique, quand un homme étendu de son long auprès d'une haye, fit si grand peur à leurs chevaux, que celui du Destin se déroba presque de dessous lui, & celui de Mademoiselle de l'Etoile la jetta par terre. Le Destin effrayé de sa chûte, l'alla relever aussi vîte que lui put permettre son cheval, qui reculoit toujours ronflant, soufflant, & bronchant, comme un cheval effarouché qu'il étoit. La Demoiselle n'étoit pas blessée ; les chevaux se rassurerent, & le Destin alla voir si l'homme gissant étoit mort ou endormi. On peut di-

re qu'il étoit l'un & l'autre, puisqu'il étoit si yvre, qu'encore qu'il ronflât bien fort, (marque assurée qu'il étoit en vie) le Destin eut bien de la peine à l'éveiller. Enfin à force d'être tiraillé il ouvrit les yeux, & se découvrit au Destin pour être son même valet qu'il avoit si grande envie de trouver. Le coquin, tout yvre qu'il étoit, reconnut bien-tôt son maître, & se troubla si fort en le voyant, que le Destin ne douta plus de la trahison qu'il lui avoit faite, dont il ne l'avoit encore que soupçonné. Il lui demanda pourquoi il avoit dit à Mademoiselle de l'Etoile qu'il étoit blessé; pourquoi il l'avoit fait sortir du Mans; où il l'avoit voulu mener; qui lui avoit donné un cheval: mais il n'en put tirer la moindre parole, soit qu'il fût trop yvre, ou qu'il le contrefit plus qu'il ne l'étoit. Le Destin se mit en colere, lui donna quelque coup de plat d'épée; & lui ayant lié les mains du licol de son cheval, se servit de celui du cheval de Mademoiselle de l'Etoile pour mener en lesse le criminel. Il coupa une branche d'arbre, dont il se fit un bâton de taille considérable, pour

s'en servir en tems & lieu, quand son valet refuseroit de marcher de bonne grace. Il aida à sa Demoiselle à monter à cheval; il monta sur le sien, & continua son chemin son prisonnier à son côté en guise de limier. Le Bourg qu'avoit vû le Destin, étoit le même d'où il étoit parti deux jours devant, & où il avoit laissé Monsieur de la Garouffiere & sa compagnie, qui y étoient encore, à cause que Madame Bouvillon avoit été malade d'un furieux *colera morbus*. Quand le Destin y arriva, il n'y trouva plus la Rancune, l'Olive, & Ragotin, qui étoient retournés au Mans. Pour Léandre, il ne quitta point sa chere Angélique. Je ne vous dirai point de quelle façon elle reçut Mademoiselle de l'Etoile. On peut aisément se figurer les caresses que se devoient faire deux filles qui s'aimoient beaucoup, & même après les dangers où elles s'étoient trouvées. Le Destin informa Monsieur de la Garouffiere du succès de son voyage; & après l'avoir quelque tems entretenu en particulier, on fit entrer dans une chambre de l'hôtellerie le valet du

Destin. Là il fut interrogé de nouveau ; & sur ce qu'il voulut encore faire le muet, on fit apporter un fusil pour lui faire serrer les pouces. A l'aspect de la machine, il se mit à genoux, pleura bien fort, demanda pardon à son maître, & lui avoua que la Rappiniere lui avoit fait faire tout ce qu'il avoit fait, & lui avoit promis en récompense de le prendre à son service. On sçut aussi de lui que la Rappiniere étoit en une maison à deux lieues de là, qu'il avoit usurpée sur une pauvre veuve. Le Destin parla encore en particulier à Monsieur de la Garouffiere, qui envoya en même tems un laquais dire à la Rappiniere qu'il le vînt trouver pour une affaire de conséquence. Ce Conseiller de Rennes avoit grand pouvoir sur ce Prevôt du Mans. Il l'avoit empêché d'être roué en Bretagne, & l'avoit toujours protegé dans toutes les affaires criminelles qu'il avoit eues. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un grand scélérat ; mais la femme de la Rappiniere étoit un peu sa parente. Le laquais qu'on avoit envoyé à la Rappiniere, le trouva prêt à

monter à cheval pour aller au Mans. Aussitôt qu'il eut appris que Monsieur de la Garouffiere le demandoit, il partit pour le venir trouver. Cependant la Garouffiere qui prétendoit fort au bel esprit, s'étoit fait apporter un porte-feuille, d'où il tira des vers de toutes les façons, tant bons que mauvais. Il les lut au Destin, & ensuite une Historiette qu'il avoit traduite de l'Espagnol, que vous allez lire dans le suivant Chapitre.

CHAPITRE XIV.

Le Juge de sa propre cause.

CE fut en Afrique entre des rochers voisins de la Mer, & qui ne sont éloignés de la grande Ville de Fez que d'une heure de chemin, que le Prince Mulei, fils du Roi de Maroc, se trouva seul, & la nuit, après s'être égaré à la chasse. Le Ciel étoit sans le moindre nuage ; la Mer étoit calme, & la Lune & les Etoiles la rendoient toute brillante ; enfin, il faisoit

ne de ces belles nuits des Pays chauds, ui ſont plus agréables que les plus beaux ours de nos Régions froides. Le Prince Maure galoppant le long du rivage, ſe di-ertiſſoit à regarder la Lune & les Etoiles, ui paroiſſoient ſur la ſurface de la Mer omme dans un miroir, quand des cris pi-oyables percerent ſes oreilles, & lui don-erent la curioſité d'aller juſqu'au lieu d'où l croyoit qu'ils pouvoient partir. Il y pouſſa on cheval, qui ſera ſi l'on veut un barbe, & trouva entre des rochers une femme qui ſe défendoit autant que ſes forces le pou-voient permettre, contre un homme qui s'efforçoit de lui lier les mains, tandis qu'-une autre femme tâchoit de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune Prin-ce empêcha ceux qui faiſoient cette vio-lence de la continuer, & donna quelque relâche à celle qu'ils traitoient ſi mal. Mu-lei lui demanda ce qu'elle avoit à crier, & aux autres ce qu'ils lui vouloient faire : mais au lieu de lui répondre, cet homme alla à lui le cimetere à la main, & lui en porta un coup, qui l'eût dangereuſement

blessé, s'il ne l'eût évité par la vîtesse de son cheval. Méchant, lui cria Mulei, oses-tu t'attaquer au Prince de Fez ? Je t'ai bien reconnu pour tel, lui répondit le Maure : mais c'est à cause que tu es mon Prince & que tu me peus punir, qu'il faut que j'aye ta vie ou que je perde la mienne. En achevant ces paroles, il se lança contre Mulei avec tant de furie, que le Prince tout vaillant qu'il étoit, fut réduit à songer moins à attaquer qu'à se défendre d'un si dangereux ennemi. Les deux femmes cependant étoient aux mains ; & celle qui un moment auparavant se croyoit perdue, empêchoit l'autre de s'enfuir, comme si elle n'eût point douté que son défenseur n'emportât la victoire. Le desespoir augmente le courage, & en donne même quelquefois à ceux qui en ont le moins. Quoique la valeur du Prince fût incomparablement plus grande que celle de son ennemi, & fût soutenue d'une vigueur & d'une adresse qui n'étoient pas communes, la punition que méritoit le crime du Maure lui fit tout hasarder, & lui donna tant de courage & de force, que la

ictoire demeura longtems douteuse entre
e Prince & lui. Mais le Ciel qui protege
l'ordinaire ceux qu'il éleve au-dessus des
utres, fit heureusement passer les gens du
rince assez près de-là pour ouir le bruit
les combattans & les cris des deux fem-
nes. Ils y coururent, & reconnurent leur
Maître dans le tems qu'ayant choqué celui
qu'ils virent les armes à la main contre lui,
l l'avoit porté par terre, où il ne le voulut
pas tuer, le réservant à une punition exem-
plaire. Il défendit à ses gens de lui faire
autre chose, que de l'attacher à la queuë
d'un cheval; de façon qu'il ne pût rien en-
reprendre contre soi-même ni contre les
autres. Deux Cavaliers portèrent les deux
femmes en croupe, & en cet équipage-là
Mulei & sa troupe arriverent à Fez à l'heu-
re que le jour commençoit à paroître. Ce
jeune Prince commandoit dans Fez aussi ab-
solument que s'il en eût déja été Roi. Il fit
venir devant lui le Maure, qui s'appelloit
Amet, & qui étoit fils d'un des plus riches
habitans de Fez. Les deux femmes ne fu-
rent connues de personne, à cause que les

Maures, (les plus jaloux de tous les hommes) ont un extrême soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes & leurs esclaves. La femme que le Prince avoit secourue, le surprit & toute sa Cour aussi, par sa beauté plus grande que quelqu'autre qui fût en Afrique, & par un air majestueux, que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirerent un méchant habit d'esclave. L'autre femme étoit vêtue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité, & pouvoit passer pour belle, quoiqu'elle le fût moins que l'autre : mais quand elle auroit pû entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faisoit paoître sur son visage, diminuoit autant ce qu'elle y avoit de beau, que celui de la premiere recevoit d'avantage d'un beau rouge qu'une honnête pudeur y faisoit éclater. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, & tint toujours les yeux attachés contre terre. Mulei lui commanda de confesser, lui-même son crime, s'il ne vouloit mourir dans les tourmens. Je sçai bien ceux qu'on me

prépare, & que j'ai mérités, répondit il fierement; & s'il y avoit quelqu'avantage pour moi à ne rien avouer, il n'y a point de tourmens qui me le fissent faire; mais je ne puis éviter la mort, puisque je te l'ai voulu donner; & je veux bien que tu sçaches que la rage que j'ai de ne t'avoir pas tué, me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moi. Ces Espagnoles, ajouta-t-il, ont été mes esclaves: l'une a sçu prendre un bon parti, & s'accommoder à la fortune, se mariant à mon frere Zayde; l'autre n'a jamais voulu changer de Religion, ni me sçavoir bon gré de l'amour que j'avois pour elle. Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on lui pût faire. Mulei le fit jetter dans un cachot, chargé de fers; la Renegate, femme de Zayde, fut mise en une prison séparée, & la belle esclave fut conduite chez un Maure nommé Zeluma, homme de condition, Espagnol d'origine, & qui avoit abandonné l'Espagne, pour n'avoir pû se résoudre à se faire Chrétien. Il étoit de l'illustre Mai-

son de Zegris, autrefois si renommée dans Grenade, & sa femme Zoraïde, qui étoit de la même maison, avoit la réputation d'être la plus belle femme de Fez, & aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave Chrétienne, & le fut aussi de son esprit dès les premieres conversations qu'elle eut avec elle. Si cette belle Chrétienne eût été capable de consolation, elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde : mais comme si elle eût évité tout ce qui pouvoit soulager sa douleur, elle ne se plaisoit qu'à être seule pour pouvoir s'affliger davantage: & quand elle étoit avec Zoraïde, elle se faisoit une extrême violence pour retenir devant elle ses soupirs & ses larmes. Le Prince Mulei avoit une extrême envie d'apprendre ses avantures. Il l'avoit fait connoître à Zulema ; & comme il ne lui cachoit rien, il lui avoit aussi avoué qu'il se sentoit porté à aimer la belle Chrétienne, & qu'il le lui auroit déja fait sçavoir, si la grande affliction qu'elle faisoit paroître ne lui eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Espagne,

qui

qui tout éloigné qu'il eût été, l'eût pû empêcher d'être heureux, même en un pays où il étoit absolu. Zulema donna donc ordre à sa femme d'apprendre de la Chrétienne les particularités de sa vie, & par quel accident elle étoit devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avoit autant d'envie que le Prince, & n'eut pas grande peine à y faire résoudre l'esclave Espagnole, qui crut ne devoir rien refuser à une personne qui lui donnoit tant de marques d'amitié & de tendresse. Elle dit à Zoraïde, qu'elle contenteroit sa curiosité quand elle voudroit; mais que n'ayant que des malheurs à lui apprendre, elle craignoit de lui en faire un récit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le fera pas, lui répondit Zoraïde, par l'attention que j'aurai à l'écouter; & par la part que j'y prendrai, vous connoîtrez que vous ne pouvez en confier le secret à personne qui vous aime plus que moi. Elle l'embrassa en achevant ces paroles, la conjurant de ne différer pas plus longtems à lui donner la satisfaction qu'elle lui demandoit. Elles étoient seules,

& la belle esclave, après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisoit répandre, elle en commença le récit comme vous l'allez lire. Je m'appelle Sophie ; je suis Espagnole, née à Valence, & élevée avec tout le soin que des personnes riches & de qualité, comme étoient mon pere & ma mere, devoient avoir d'une fille qui étoit le premier fruit de leur mariage, & qui dès son bas âge paroissoit digne de leur plus tendre affection. J'eus un frere plus jeune que moi d'une année : il étoit aimable autant qu'on le pouvoit être : il m'aima autant que je l'aimai, & notre amitié mutuelle alla jusqu'au point, que lorsque nous n'étions pas ensemble, on remarquoit sur nos visages une tristesse & une inquiétude, que les plus agréables divertissemens des personnes de notre âge ne pouvoient dissiper. On n'osa donc plus nous séparer : nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfans de bonne maison de l'un & de l'autre sexe : & ainsi il arriva qu'au grand étonnement de tout le monde, je n'étois pas moins adroite que

lui dans tous les exercices violens d'un Cavalier, & qu'il réussissoit également bien dans tout ce que les filles de condition sçavent le mieux faire. Une éducation si extraordinaire fit souhaiter à un Gentilhomme des amis de mon pere, que ses enfans fussent élevés avec nous. Il en fit la proposition à mes parens, qui y consentirent, & le voisinage des maisons facilita le dessein des uns & des autres. Ce Gentilhomme égaloit mon pere en biens, & ne lui cédoit pas en noblesse. Il n'avoit aussi qu'un fils & qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frere & de moi; & l'on ne doutoit point dans Valence que les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Dom Carlos & Lucie (c'étoit le nom du frere & de la sœur) étoient également aimables: mon frere aimoit Lucie, & en étoit aimé; Dom Carlos m'aimoit, & je l'aimois aussi. Nos parens le sçavoient bien; & loin d'y trouver à redire, ils n'eussent pas differé de nous marier ensemble, si nous eussions été moins jeunes que nous étions. Mais l'état heureux de nos amours

innocentes fut troublé par la mort de mon aimable frere : une fiévre violente l'emporta en huit jours ; & ce fut là le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée, qu'on ne put jamais l'empêcher de se rendre Religieuse. J'en fus malade à la mort, & Dom Carlos le fut assez pour faire craindre à son pere de se voir sans enfans, tant la perte de mon frere qu'il aimoit, le péril où j'étois, & la résolution de sa sœur lui furent sensibles. Enfin la jeunesse nous guérit, & le tems modera notre affliction. Le pere de Dom Carlos mourut à quelque tems de là, & laissa son fils fort riche & sans dettes. Sa richesse lui fournit de quoi satisfaire son humeur magnifique : les galanteries qu'il inventa pour me plaire flatterent ma vanité, rendirent son amour publique, & augmenterent la mienne. Dom Carlos étoit souvent aux pieds de mes parens, pour les conjurer de ne différer pas davantage de le rendre heureux, en lui donnant leur fille. Il continuoit cependant ses dépenses & ses galanteries : mon pere eut peur que son bien n'en diminuât à la

fin, & c'eſt ce qui le fit réſoudre à me marier avec lui. Il fit donc eſpérer à Dom Carlos qu'il ſeroit bien-tôt ſon gendre ; & Dom Carlos m'en fit paroître une joie ſi extraordinaire, qu'elle m'eût pû perſuader qu'il m'aimoit plus que ſa vie, quand je n'en aurois pas été auſſi aſſurée que je l'étois. Il me donna le bal, & toute la Ville en fut priée. Pour ſon malheur, & pour le mien, il s'y trouva un Comte Napolitain, que des affaires d'importance avoient amené en Eſpagne. Il me trouva aſſez belle pour devenir amoureux de moi, & pour me demander en mariage à mon pere, après avoir été informé du rang qu'il tenoit dans le Royaume de Valence. Mon pere ſe laiſſa éblouir au bien & à la qualité de cet étranger : il lui promit tout ce qu'il lui demanda ; & dès le jour même il déclara à Dom Carlos qu'il n'avoit rien plus à prétendre en ſa fille ; me défendit de recevoir ſes viſites, & me commanda en même tems de conſiderer le Comte Italien, comme un homme qui me devoit épouſer au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Madrid. Je

dissimulai mon déplaisir devant mon pere : mais quand je fus seule, Dom Carlos se présenta à mon souvenir comme le plus aimable homme du monde. Je fis réflexion sur tout ce que le Comte Italien avoit de desagréable : je conçus une furieuse aversion pour lui, & je sentis que j'aimois Dom Carlos plus que je n'eusse jamais crû l'aimer, & qu'il m'étoit également impossible de vivre sans lui, & d'être heureuse avec son rival. J'eus recours à mes larmes, mais c'étoit un foible remede pour un mal comme le mien. Dom Carlos entra là-dessus dans ma chambre, sans m'en demander la permission, comme il avoit accoutumé. Il me trouva fondant en pleurs, & il ne put retenir les siens, quelque dessein qu'il eût fait de me cacher ce qu'il avoit dans l'ame, jusqu'à tant qu'il eût reconnu les véritables sentimens de la mienne. Il se jetta à mes pieds ; & me prenant les mains, qu'il mouilla de ses larmes : Sophie, me dit-il, je vous perds donc, & un étranger, qui à peine vous est connu, sera plus heureux que moi, parce qu'il aura été plus riche !

Il vous poſſédera, Sophie! & vous y conſentez? vous que j'ai tant aimée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aimiez, & qui m'étiez promiſe par un pere: mais, hélas, un pere injuſte, un pere intéreſſé, & qui m'a manqué de parole! Si vous étiez, continua-t-il, un bien qui ſe pût mettre à prix, c'eſt ma ſeule fidélité qui vous pouvoit acquérir; & c'eſt par elle que vous ſeriez encore à moi, plutôt qu'à perſonne du monde, ſi vous vous ſouveniez de celle que vous m'avez promiſe. Mais, s'écria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu aſſez de courage pour élever ſes déſirs juſqu'à vous, n'en ait pas aſſez pour ſe venger de celui que vous lui préferez? & trouverez-vous étrange qu'un malheureux qui a tout perdu, entreprenne toutes choſes? Ah! ſi vous voulez que je périſſe ſeul, il vivra ce rival bien-heureux, puiſqu'il a pû vous plaire, & que vous le protégez; mais Dom Carlos, qui vous eſt odieux, & que vous avez abandonné à ſon déſeſpoir, mourra d'une mort aſſez cruelle pour aſſouvir la haine que

vous avez pour lui. Dom Carlos, lui répondis-je, vous joignez-vous à un pere injuste, & à un homme que je ne puis aimer, pour me persécuter ? & m'imputez-vous comme un crime particulier, un malheur qui nous est commun ? Plaignez-moi au lieu de m'accuser, & songez aux moyens de me conserver pour vous, plutôt que de me faire des reproches. Je pourrois vous en faire de plus justes, & vous faire avouer que vous ne m'avez jamais assez aimée, puisque vous ne m'avez jamais assez connue. Mais nous n'avons point de tems à perdre en paroles inutiles. Je vous suivrai partout où vous me menerez; je vous permets de tout entreprendre, & vous promets de tout oser pour ne me séparer jamais de vous. Dom Carlos fut si consolé de mes paroles, que sa joie le transporta aussi fort qu'avoit fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyoit qu'on lui faisoit; & m'ayant fait comprendre qu'à moins que de me laisser enlever, il m'étoit impossible de n'obéir pas à mon pere;

pere ; je consentis à tout ce qu'il me proposa, & je lui promis que la nuit du jour suivant, je me tiendrois prête à le suivre par tout où il voudroit me mener. Tout est facile à un Amant. Dom Carlos, en un jour, donna ordre à ses affaires, fit provision d'argent, & d'une barque de Barcelonne, qui devoit se mettre à la voile à telle heure qu'il voudroit. Cependant j'avois pris sur moi toutes mes pierreries, & tout ce que je pûs assembler d'argent ; & pour une jeune personne, j'avois sçu si bien dissimuler le dessein que j'avois, que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée, & je pûs sortir la nuit par la porte d'un jardin, où je trouvai Claudio, un page qui étoit cher à Carlos, parce qu'il chantoit aussi-bien qu'il avoit la voix belle, & faisoit paroître dans sa maniere de parler & dans toutes ses actions, plus d'esprit, de bon sens & de politesse, que l'âge & la condition d'un page n'en doivent ordinairement avoir. Il me dit que son Maître l'avoit envoyé au-devant de moi pour me conduire où l'attendoit une

barque, & qu'il n'avoit pû me venir prendre lui-même, pour des raisons que je sçaurois de lui. Un esclave de Dom Carlos, qui m'étoit fort connu, nous vint joindre. Nous sortîmes de la Ville sans peine, par le bon ordre qu'on y avoit donné, & nous ne marchâmes pas longtems sans voir un vaisseau à la rade, & une chaloupe qui nous attendoit au bord de la mer. On me dit que mon cher Dom Carlos viendroit bien-tôt, & que je n'avois cependant qu'à passer dans le vaisseau. L'esclave me porta dans la chaloupe; & plusieurs hommes que j'avois vûs sur le rivage, & que j'avois pris pour des matelots, firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me sembla comme s'en défendre, & faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnoit déja l'absence de Dom Carlos. Je le demandai à l'esclave, qui me dit fierement, qu'il n'y avoit plus de Carlos pour moi. Dans le même tems j'ouis Claudio criant les hauts cris, & qui disoit en pleurant à l'esclave; Traître Amet! est-ce là ce que tu

m'avois promis, de m'ôter une rivale, & de me laisser avec mon Amant ? Imprudente Claudia ! lui répondit l'esclave, est-on obligé de tenir sa parole à un traître ? & ai-je dû espérer qu'une personne qui manque de fidélité à son Maître, m'en gardât assez, pour n'avertir pas les gardes de la côte de courir après moi, & de m'ôter Sophie, que j'aime plus que moi-même ? Ces paroles dites à une femme que je croyois un homme, & dans lesquelles je ne pouvois rien comprendre, me causerent un si furieux déplaisir, que je tombai comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avoit point quittée. Ma pamoison fut longue ; & lorsque j'en fus revenue, je me trouvai dans une chambre du vaisseau, qui étoit déja bien avant en mer. Figurez-vous quel dût être mon désespoir, me voyant sans Dom Carlos, & avec des ennemis de ma Loi ; car je reconnus que j'étois au pouvoir des Maures ; que l'esclave Amet avoit toute sorte d'autorité sur eux, & que son frere Zaïde étoit le maître du vaisseau. Cet in-

solent ne me vit pas plutôt en état d'entendre ce qu'il me diroit, qu'il me déclara en peu de paroles, qu'il y avoit longtems qu'il étoit amoureux de moi, & que sa passion l'avoit forcé à m'enlever, & à me mener à Fez, où il ne tiendroit qu'à moi que je ne fusse aussi heureuse que j'aurois été en Espagne, comme il ne tiendroit pas à lui que je n'eusse point à y regretter Dom Carlos. Je me jettai sur lui, nonobstant la foiblesse que m'avoit laissée ma pamoison ; & avec une adresse vigoureuse, à quoi il ne s'attendoit pas, & que j'avois acquise par mon éducation (comme je vous ai déja dit) je lui tirai le cimetere du fourreau, & je m'allois venger de sa perfidie, si son frere Zaïde ne m'eût saisi le bras assez à tems pour lui sauver la vie. On me désarma facilement ; car ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma résolution avoit fait peur, fit sortir tout le monde de la chambre où l'on m'avoit mise, & me laissa dans un désespoir tel que vous

vous le devez figurer, après le cruel changement qui venoit d'arriver en ma fortune. Je passai la nuit à m'affliger, & le jour qui le suivit ne donna pas le moindre relâche à mon affliction. Le tems, qui adoucit souvent de pareils déplaisirs, ne fit aucun effet sur les miens; & au second jour de notre navigation, j'étois encore plus affligée, que je ne la fus la sinistre nuit que je perdis avec ma liberté, l'espérance de revoir Dom Carlos, & d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avoit trouvée si terrible toutes les fois qu'il avoit osé paroître devant moi, qu'il ne s'y présentoit plus. On m'apportoit de tems en tems à manger, que je refusois avec une opiniâtreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement. Cependant le vaisseau avoit passé le Détroit, & n'étoit pas loin de la côte de Fez, quand Claudio entra dans ma chambre. Aussi-tôt que je le vis: méchant! qui m'as trahie, lui dis-je, que t'avois-je fait pour me rendre la plus malheureuse personne du monde, & pour m'ôter Dom Carlos?

Vous en étiez trop aimée, me répondit-il ; & puisque je l'aimois aussi-bien que vous, je n'ai pas fait un grand crime d'avoir voulu éloigner de lui une rivale : mais si je vous ai trahie, Amet m'a trahie aussi ; & j'en serois peut-être aussi affligée que vous, si je ne trouvois quelque consolation à n'être pas seule misérable. Explique-moi ces énigmes, lui dis-je, & m'apprens qui tu es, afin que je sçache si j'ai en toi un ennemi ou une ennemie. Sophie, me dit-il alors, je suis d'un même sexe que vous ; & comme vous, j'ai été amoureuse de Dom Carlos : mais si nous avons brûlé d'un même feu, ce n'a pas été avec un même succès. Dom Carlos vous a toujours aimée, & a toujours crû que vous l'aimiez ; & il ne m'a jamais aimée, & n'a même jamais dû croire que je dûsse l'aimer, ne m'ayant jamais connue pour ce que j'étois. Je suis de Valence comme vous, & je ne suis point née avec si peu de noblesse & de bien, que Dom Carlos m'ayant épousée n'eût pû être à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui se

mésallient. Mais l'amour qu'il avoit pour vous l'occupoit tout entier, & il n'avoit des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miens ne fissent ce qu'ils pouvoient pour exempter ma bouche de la confession honteuse de ma foiblesse. J'allois partout où je le croyois trouver ; je me plaçois où il me pouvoit voir, & je faisois pour lui toutes les diligences qu'il eût dû faire pour moi, s'il m'eût aimée comme je l'aimois. Je disposois de mon bien, & de moi-même, étant demeurée sans parens dès mon bas-âge ; & l'on me proposoit souvent des partis sortables. Mais l'espérance que j'avois toujours euë d'engager enfin Dom Carlos à m'aimer, m'avoit empêchée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour, comme auroit fait toute autre personne, qui eût eu, comme moi, assez de qualités aimables pour n'être pas mépriſée ; je m'excitois à l'amour de Dom Carlos, par la difficulté que je trouvois à m'en faire aimer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir négligé la moindre chose qui

pût servir à mon dessein, je me fis couper les cheveux, & m'étant déguisée en homme, je me fis présenter à Dom Carlos par un domestique qui avoit vieilli dans ma maison, & qui se disoit mon pere, pauvre Gentilhomme des montagnes de Tolede. Mon visage & ma mine, qui ne déplûrent pas à votre amant, le disposerent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, encore qu'il m'eût vû tant de fois; & il fut bien-tôt aussi persuadé de mon esprit, que satisfait de la beauté de ma voix, de ma méthode de chanter, & de mon adresse à jouer de tous les instrumens de Musique, dont les personnes de condition peuvent se divertir sans honte. Il crut avoir trouvé en moi des qualités qui ne se trouvent pas d'ordinaire en des Pages; & je lui donnai tant de preuves de fidélité & de discrétion, qu'il me traita bien plus en confident, qu'en domestique. Vous sçavez mieux que personne du monde, si je m'en fais accroire dans ce que je vous viens de dire à mon avantage. Vous-même m'avez cent fois louée

à Dom Carlos en ma présence, & m'avez rendu de bons offices auprès de lui : mais j'enrageois de les devoir à une rivale ; & dans le tems qu'ils me rendoient plus agréable à Dom Carlos, ils vous rendoient plus haïssable à la malheureuse Claudia (car c'est ainsi que l'on m'appelle). Votre mariage cependant s'avançoit, & mes espérances reculoient : il fut conclu, & elles se perdirent. Le Comte Italien qui devint en ce tems-là amoureux de vous, & dont la qualité & le bien donnerent autant dans les yeux de votre pere, que sa mauvaise mine & ses défauts vous donnerent d'aversion pour lui, me fit du moins avoir le plaisir de vous voir troublée dans les vôtres ; & mon ame alors se flata de ces espérances folles que les changemens font toujours avoir aux malheureux. Enfin, votre pere préféra l'étranger que vous n'aimiez pas, à Dom Carlos que vous aimiez. Je vis celui qui me rendoit malheureuse, malheureux à son tour, & une rivale que je haïssois, encore plus malheureuse que moi, puisque je ne perdois rien en un

homme qui n'avoit jamais été à moi ; que vous perdiez Dom Carlos, qui étoit tout à vous ; & que cette perte, quelque grande qu'elle fût, vous étoit peut-être encore un moindre malheur, que d'avoir pour votre tyran éternel un homme que vous ne pouviez aimer. Mais ma prospérité, ou pour mieux dire, mon espérance ne fut pas longue. J'appris de Dom Carlos que vous vous étiez résolue à le suivre, & je fus même employée à donner les ordres nécessaires au dessein qu'il avoit de vous emmener à Barcelonne ; & de-là, de passer en France, ou en Italie. Toute la force que j'avois euë jusqu'alors à souffrir ma mauvaise fortune, m'abandonna après un coup si rude, & me surprit d'autant plus, que je n'avois jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jusqu'à en être malade, & malade jusqu'à en garder le lit. Un jour que je me plaignois à moi-même de ma triste destinée, & que la croyance de n'être ouie de personne me faisoit parler aussi haut que si j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paroître

devant moi le Maure Amet, qui m'avoit écoutée, & qui après que le trouble où il m'avoit mise fut passé, me dit ces paroles : Je te connois, Claudia, & dès le tems que tu n'avois point encore déguisé ton sexe pour servir de Page à Dom Carlos : & si je ne t'ai jamais fait sçavoir que je te connusse, c'est que j'avois un dessein aussi bien que toi. Je te viens d'ouir prendre des résolutions désespérées : tu veux te découvrir à ton Maître pour une jeune fille qui meurt d'amour pour lui, & qui n'espere plus d'en être aimée ; & puis tu te veux tuer à ses yeux, pour mériter au moins des regrets de celui de qui tu n'as pû gagner l'amour. Pauvre fille ! que vas-tu faire en te tuant, que d'assurer davantage à Sophie la possession de Dom Carlos ? J'ai bien un meilleur conseil à te donner, si tu es capable de le prendre. Ote ton amant à ta rivale ; le moyen en est aisé, si tu me veux croire ; & quoiqu'il demande beaucoup de résolution, il ne t'est pas besoin d'en avoir davantage, que celle que tu as euë à t'habiller en homme,

& hazarder ton honneur, pour contenter ton amour. Ecoute-moi donc avec attention, continua le Maure, je te vais revéler un secret que je n'ai jamais découvert à personne ; & si le dessein que je te vais proposer ne te plaît pas, il dépendra de toi de ne le pas suivre. Je suis de Fez, homme de qualité en mon pays ; mon malheur me fit esclave de Dom Carlos, & la beauté de Sophie me fit le sien. Je t'ai dit en peu de paroles bien des choses. Tu crois ton mal sans remede, parce que ton amant enleve sa maîtresse, & s'en va avec elle à Barcelonne. C'est ton bonheur & le mien, si tu te sçais servir de l'occasion. J'ai traité de ma rançon, & l'ai payée. Une galiote d'Afrique m'attend à la rade, assez près du lieu où Dom Carlos en fait tenir une toute prête pour l'exécution de son dessein. Il l'a différé d'un jour : prévenons-le avec autant de diligence que d'adresse. Va dire à Sophie de la part de ton maître, qu'elle se tienne prête à partir cette nuit à l'heure que tu la viendras querir : amene-là dans mon vaisseau, je l'em-

menerai en Afrique, & tu demeureras à Valence seule à posséder ton amant, qui peut-être t'auroit aimée aussi-tôt que Sophie, s'il avoit sçû que tu l'aimasses. A ces dernieres paroles de Claudia, je fus si pressée de ma juste douleur, qu'en faisant un grand soupir, je m'évanouis encore, sans donner le moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia, qui se repentoit peut-être alors de m'avoir rendue malheureuse, sans cesser de l'être, attirerent Amet & son frere dans la chambre du Vaisseau où j'étois. On me fit tous les remedes qu'on me put faire : je revins à moi, & j'ouis Claudia qui reprochoit encore au Maure la trahison qu'il nous avoit faite. Chien infidele ! lui disoit-elle, pourquoi m'as-tu conseillé de réduire cette belle fille au déplorable état où tu la vois, si tu ne me voulois pas laisser auprès de mon amant ? Et pourquoi m'as-tu fait faire à un homme qui me fut si cher, une trahison qui me nuit autant qu'à lui ? Comment oses-tu dire que tu es de noble naissance dans ton pays, si tu es le plus traître & le plus lâ-

che de tous les hommes ? Tais-toi folle ! lui répondit Amet, ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ai déja dit que qui a pû trahir un maître comme toi, méritoit bien d'être trahie ; & que t'emmenant avec moi, j'assurois ma vie, & peut-être celle de Sophie, puisqu'elle pourroit mourir de douleur, quand elle sçauroit que tu serois demeurée avec Dom Carlos. Le bruit que firent en même tems les Matelots qui étoient prêts d'entrer dans le Port de la Ville de Salé, & l'artillerie du Vaisseau, à laquelle répondoit celle du Port, interrompirent les reproches que se faisoient Amet & Claudia, & me délivrerent pour un tems de la vûe de ces deux personnes odieuses. On se débarqua ; on nous couvrit le visage d'un voile à Claudia & à moi, & nous fûmes logées avec le perfide Amet, chez un Maure de ses parens. Dès le jour suivant, on nous fit monter dans un charriot couvert, & prendre le chemin de Fez, où si Amet y fut reçu de son pere avec beaucoup de joie, j'y entrai la plus affligée & la plus desesp-

pérée personne du monde. Pour Claudia, elle eut bien-tôt pris parti, renonçant au Christianisme, & épousant Zaïde, le frere de l'infidele Amet. Cette méchante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de Religion, & d'épouser Amet, comme elle avoit fait Zaïde; & elle devint la plus cruelle de mes tyrans, lorsqu'après avoir en vain essayé de me gagner par toutes sortes de promesses, de bons traitemens & de caresses, Amet & tous les siens exercerent sur moi toute la barbarie dont ils étoient capables. J'avois tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis, & j'étois plus forte à souffrir mes peines que je ne le souhaitois, quand je commençai à croire que Claudia se repentoit d'être méchante. En public, elle me persécutoit apparemment avec plus d'animosité que les autres; & en particulier elle me rendoit quelquefois de bons offices, qui me la faisoient considérer comme une personne qui eût pû être vertueuse, si elle eût été élevée à la vertu. Un jour que toutes les au-

tres femmes de la maiſon étoient allées aux bains publics, comme c'eſt la coutume de vous autres Mahométans, elle me vint trouver où j'étois, ayant le viſage compoſé à la triſteſſe, & me parla en ces termes : Belle Sophie, quelque ſujet que j'aye eu autrefois de vous haïr, ma haine a ceſſé en perdant l'eſpoir de poſſéder jamais celui qui ne m'aimoit pas aſſez, à cauſe qu'il vous aimoit trop. Je me reproche ſans ceſſe de vous avoir rendue malheureuſe, & d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de ces remords ſeroit capable de me faire entreprendre les choſes du monde les plus difficiles à mon ſexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Eſpagne, & de toute terre Chrétienne avec des Infideles, entre leſquels je ſçai bien qu'il eſt impoſſible que je trouve mon ſalut, ni pendant ma vie, ni après ma mort. Vous pouvez juger de mon véritable repentir par le ſecret que je vous confie, qui vous rend maîtreſſe de ma vie, & qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ai été forcée de vous faire.

faire. J'ai gagné cinquante eſclaves Chrétiens, la plûpart Eſpagnols, & tous gens capables d'une grande entrepriſe. Avec l'argent que je leur ai ſecretement donné, ils ſe ſont aſſurés d'une barque capable de nous porter en Eſpagne, ſi Dieu favoriſe un ſi bon deſſein. Il ne tiendra qu'à vous de ſuivre ma fortune, de vous ſauver, ſi je me ſauve, ou périſſant avec moi, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis, & de finir une vie auſſi malheureuſe qu'eſt la vôtre. Déterminez-vous donc, Sophie; & tandis que nous ne pouvons être ſoupçonnées d'aucun deſſein, délibérons ſans perdre de tems, ſur la plus importante action de votre vie & de la mienne. Je me jettai aux pieds de Claudia, & jugeant d'elle par moi-même, je ne doutai point de la ſincérité de ſes paroles. Je la remerciai de toutes les forces de mon expreſſion, & de toutes celles de mon ame; je reſſentis la grace que je croyois qu'elle me vouloit faire. Nous prîmes jour pour notre fuite vers un lieu du rivage de la mer, où elle me dit que des rochers tenoient notre petit

vaisseau à couvert. Ce jour que je croyois bienheureux, arriva. Nous sortîmes heureusement, & de la maison & de la ville. J'admirois la bonté du ciel dans la facilité que nous trouvions à faire réussir notre dessein, & j'en bénissois Dieu sans cesse : mais la fin de mes maux n'étoit pas si proche que je pensois. Claudia n'agissoit que par l'ordre du perfide Amet ; & encore plus perfide que lui, elle ne me conduisoit en un lieu écarté, & la nuit, que pour m'abandonner à la violence du Maure, qui n'eût rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son pere, quoique Mahométan, moralement homme de bien. Je suivois innocemment celle qui me menoit perdre, & je ne pensois pas pouvoir jamais être assez reconnoissante envers elle de la liberté que j'espérois bien-tôt avoir par son moyen. Je ne me lassois point de l'en remercier, ni de marcher bien vîte dans des chemins rudes, environnés de rochers, où elle me disoit que ses gens l'attendoient, quand j'ouis du bruit derriere moi ; & tournant la tête, j'apperçûs Amet

le cimetere à la main : infâmes eſclaves, s'écria-t-il, c'eſt donc ainſi que l'on ſe dérobe à ſon maître ? Je n'eus pas le tems de lui répondre : Claudia me ſaiſit les bras par derriere ; & Amet laiſſant tomber ſon cimetere ſe joignit à la renegate, & tous deux enſemble firent ce qu'ils pûrent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'étoient pourvûs pour cet effet. Ayant plus de vigueur & d'adreſſe que les femmes n'en ont d'ordinaire, je réſiſtai long-tems aux efforts de ces deux méchantes perſonnes, mais à la longue je me ſentis affoiblir ; & me défiant de mes forces, je n'avois preſque plus recours qu'à mes cris, qui pouvoient attirer quelque paſſant en ce lieu ſolitaire ; ou plutôt je n'eſpérois plus rien, quand le Prince Mulei ſurvint lorſque je l'eſpérois le moins. Vous avez ſçu de quelle façon il me ſauva l'honneur, & je puis dire la vie, puiſque je ſerois aſſurément morte de douleur, ſi le déteſtable Amet eût contenté ſa brutalité. Sophie acheva ainſi le récit de ſes avantures ; & l'aimable Zoraïde l'exhorta d'eſpérer de la généro-

sité du Prince les moyens de retourner en Espagne ; & dès le jour même elle apprit à son mari tout ce qu'elle avoit appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Encore que tout ce qu'on lui conta de la fortune de la belle Chrétienne ne flattât point la passion qu'il avoit pour elle, il fut pourtant bien-aise, vertueux comme il étoit, d'en avoir eu connoissance, & d'apprendre qu'elle étoit engagée d'affection en son pays, afin de n'avoir point à tenter une action blâmable par l'espérance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie, & fut porté par la sienne à tâcher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'étoit. Il lui fit dire par Zoraïde, qu'il la renvoyeroit en Espagne quand elle le voudroit : & depuis qu'il en eut pris la résolution, il s'empêcha de la voir, se défiant de sa propre vertu & de la beauté de cette aimable personne. Elle n'étoit pas peu empêchée à prendre ses sûretés pour son retour. Le trajet étoit long jusqu'en Espagne, dont les Marchands ne trafiquoient point à Fez. Et quand elle eût pû trouver un Vaisseau

Chrétien, belle & jeune comme elle étoit, elle pouvoit trouver entre les hommes de sa Loi, ce qu'elle avoit eu peur de trouver entre des Maures. La probité ne se rencontre guere sur un vaisseau ; la bonne foi n'y est guere mieux gardée qu'à la guerre ; & en quelque lieu que la beauté & l'innocence se trouvent les plus foibles, l'audace des méchans se sert de son avantage, & se porte facilement à tout entreprendre. Zoraïde conseilla à Sophie de s'habiller en homme, puisque sa taille avantageuse plus que des autres femmes, facilitoit ce déguisement. Elle lui disoit que c'étoit l'avis de Mulei, qui ne trouvoit personne dans Fez à qui il la pût sûrement confier ; & elle lui dit aussi, qu'il avoit eu la bonté de pourvoir à la bienséance de son sexe, lui donnant une compagne de sa croyance, & travestie comme elle ; & qu'elle seroit ainsi garantie de l'inquiétude qu'elle pourroit avoir, de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats & des matelots. Ce Prince Maure avoit acheté d'un Corsaire une prise qu'il avoit fait sur mer ; c'étoit

d'un vaisseau du Gouverneur d'Oran, qui portoit la famille entiere d'un Gentilhomme Espagnol, que par animosité ce Gouverneur envoyoit prisonnier en Espagne. Mulei avoit sçu que ce Chrétien étoit un des plus grands chasseurs du monde, & comme la chasse étoit la plus forte passion de ce jeune Prince, il avoit voulu l'avoir pour esclave, & afin de le mieux conserver, ne l'avoit point voulu séparer de sa femme, de son fils & de sa fille. En deux ans qu'il vécut dans Fez au service de Mulei, il apprit à ce Prince à tirer parfaitement de l'arquebuse sur toute sorte de gibier qui court sur la terre ou qui s'éleve dans l'air, & plusieurs chasses inconnues aux Maures. Il avoit par-là si bien mérité les bonnes graces du Prince, & s'étoit rendu si nécessaire à son divertissement, qu'il n'avoit jamais voulu consentir à sa rançon, & par toutes sortes de bienfaits avoit tâché de lui faire oublier l'Espagne: mais le regret de n'être pas en sa Patrie, & de n'avoir plus d'espérance d'y retourner, lui avoit causé une mélancolie, qui

init bien-tôt par sa mort, & sa femme n'avoit pas vécu long-tems après son mari. Mulei se sentoit du remords de n'avoir pas remis en liberté, quand ils la lui avoient demandée, des personnes qui l'avoient méritée par leurs services; & il voulut, autant qu'il le pouvoit, réparer envers leurs enfans le tort qu'il croyoit leur avoir fait. La fille s'appelloit Dorothée, étoit de l'âge de Sophie, belle, & avoit de l'esprit. Son frere n'avoit pas plus de quinze ans, & s'appelloit Sanche. Mulei les choisit l'un & l'autre pour tenir compagnie à Sophie, & se servit de cette occasion-là pour les envoyer ensemble en Espagne. On tint l'affaire secrete. On fit faire des habits d'hommes à l'Espagnole pour les deux Demoiselles, & pour le petit Sanche. Mulei fit paroître sa magnificence dans la quantité de pierreries qu'il donna à Sophie. Il fit aussi à Dorothée de beaux présens, qui joints à tous ceux que son pere avoit déja reçûs de la libéralité du Prince, la rendirent riche pour le reste de sa vie. Charles-Quint en ce tems-là faisoit la guerre en

Afrique, & avoit assiégé la Ville de Tunis. Il avoit envoyé un Ambassadeur à Mulei, pour traiter de la rançon de quelques Espagnols de qualité, qui avoient fait naufrage à la côte de Maroc. Ce fut à cet Ambassadeur que Mulei recommanda Sophie sous le nom de Dom Fernand, Gentilhomme de qualité, qui ne vouloit pas être connu par son nom véritable : & Dorothée & son frere passoient pour être de son train, l'un en qualité de Gentilhomme, & l'autre de Page. Sophie & Zoraïde ne se purent quitter sans regret; & il y eut bien des larmes versées de part & d'autre. Zoraïde donna à la belle Chrétienne un rang de perles si riche, qu'elle ne l'eût point reçu, si cette aimable Maure, & son mari Zulema, qui n'aimoit pas moins Sophie que faisoit sa femme, ne lui eussent fait connoître qu'elle ne pouvoit davantage les desobliger, qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de lui faire sçavoir de tems en tems de ses nouvelles par la voie de Tanger, d'Oran, ou des autres Places que l'Empereur possédoit en

Afrique,

Afrique. L'Ambaſſadeur Chrétien s'embarqua à Salé, emmenant avec lui Sophie, qu'il faut déſormais appeller Dom Fernand. Il joignit l'armée de l'Empereur, qui étoit encore devant Tunis. Notre Eſpagnole déguiſée lui fut préſentée comme un Gentilhomme d'Andalouſie, qui avoit été longtems eſclave du Prince de Fez. Elle n'avoit pas aſſez de ſujet d'aimer ſa vie, pour craindre de la haſarder à la guerre; & voulant paſſer pour un cavalier, elle n'eût pû, avec honneur, n'aller pas ſouvent au combat, comme faiſoient tant de vaillans hommes dont l'armée de l'Empereur étoit pleine. Elle ſe mit donc entre les Volontaires, ne perdit pas une occaſion de ſe ſignaler, & le fit avec tant d'éclat, que l'Empereur ouit parler du faux Dom Fernand. Elle fut aſſez heureuſe pour ſe trouver auprès de lui, lorſque dans l'ardeur d'un combat, dont les Chrétiens eurent tout le déſavantage, il donna dans une embuſcade de Maures, fut abandonné des ſiens, & environné des Infideles: & il y a apparence qu'il eût été tué, ſon cheval l'ayant déja

été sous lui, si notre Amazone ne l'eût remonté sur le sien ; & secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire, n'eût donné aux Chrétiens le tems de se reconnoître, & de venir dégager ce vaillant Empereur. Une si belle action ne fut pas sans récompense. L'Empereur donna à l'inconnu Dom Fernand une Commanderie de Saint Jacques de grand revenu, & le Regiment de Cavalerie d'un Seigneur Espagnol, qui avoit été tué au dernier combat. Il lui fit donner aussi tout l'équipage d'un homme de qualité ; & depuis ce tems-là il n'y eut personne dans l'armée qui fût plus estimé & plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme lui étoient si naturelles, son visage étoit si beau, & la faisoit paroître si jeune ; sa vaillance étoit si admirable en une si grande jeunesse ; & son esprit étoit si charmant, qu'il n'y avoit pas une personne de qualité ou de commandement dans les troupes de l'Empereur qui ne recherchât son amitié. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde parlant pour elle, & plus encore ses belles actions, elle fut en peu de tems en faveur auprès de son

maître. Dans ce tems-là de nouvelles troupes arriverent d'Espagne sur les vaisseaux qui apportoient de l'argent & des munitions pour l'armée. L'Empereur les voulut voir sous les armes, accompagné de ses principaux Chefs, desquels étoit notre guerrier. Entre ces soldats nouveaux venus, elle crut avoir vû Dom Carlos; & elle ne s'étoit pas trompée. Elle en fut inquiete le reste du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes; & on ne le trouva pas, parce qu'il avoit changé de nom. Elle n'en dormit point de toute la nuit, se leva aussi-tôt que le Soleil, & alla chercher elle-même ce cher amant qui lui avoit tant fait verser de larmes. Elle le trouva, & n'en fut point reconnue, ayant changé de taille, parce qu'elle avoit crû; & de visage, parce que le Soleil d'Afrique avoit changé la couleur du sien. Elle feignit de le prendre pour un autre de sa connoissance, & lui demanda des nouvelles de Séville, & d'une personne qu'elle lui nomma du premier nom qui lui vint dans l'esprit. Dom Carlos lui dit qu'elle se mé-

prenoit, qu'il n'avoit jamais été à Séville ; & qu'il étoit de Valence. Vous ressemblez extrêmement à une personne qui m'étoit fort chere, lui dit Sophie ; & à cause de cette ressemblance je veux bien être de vos amis, si vous n'avez point de répugnance à devenir des miens. La même raison, lui répondit Dom Carlos, qui vous oblige à m'offrir votre amitié, vous auroit déja acquis la mienne, si elle étoit du prix de la vôtre. Vous ressemblez à une personne que j'ai long-tems aimée ; vous avez son visage & sa voix ; mais vous n'êtes pas de son sexe ; & assurément, ajouta-t-il, en faisant un grand soupir, vous n'êtes pas de son humeur. Sophie ne put s'empêcher de rougir à ces dernieres paroles de Dom Carlos, à quoi il ne prit pas garde, à cause peut-être que ses yeux qui commençoient à se mouiller de larmes, ne pûrent voir les changemens du visage de Sophie. Elle en fut émûe ; & ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria Dom Carlos de la venir voir en sa tente, où elle l'alloit attendre, & le quitta après lui avoir appris son quar-

tier, & qu'on l'appelloit dans l'armée le Meſtre-de-Camp Dom Fernand. A ce nom-là, Dom Carlos eut peur de ne lui avoir pas fait aſſez d'honneur. Il avoit déja ſçû à quel point il étoit eſtimé de l'Empereur, & que tout inconnu qu'il étoit, il partageoit la faveur de ſon Maitre avec les premiers de la Cour. Il n'eut pas grande peine à trouver ſon quartier & ſa tente, qui n'étoient ignorés de perſonne; & il en fut reçu autant bien qu'un ſimple Cavalier le pouvoit être d'un des principaux Officiers du Camp. Il reconnut encore le viſage de Sophie dans celui de Dom Fernand, en fut encore plus étonné qu'il ne l'avoit été; & il le fut encore davantage du ſon de ſa voix, qui lui entroit dans l'ame, & y renouvelloit le ſouvenir de la perſonne du monde qu'il avoit le plus aimée. Sophie inconnue à ſon amant, le fit manger avec elle; & après le repas, ayant fait retirer ſes domeſtiques & donné ordre de n'être viſitée de perſonne, ſe fit redire encore une fois par ce Cavalier qu'il étoit de Valence, & enſuite ſe fit conter ce qu'elle ſçavoit

aussi bien que lui de leurs aventures communes, jusqu'au jour qu'il avoit fait dessein de l'enlever. Croiriez-vous, lui dit Dom Carlos, qu'une fille de condition qui avoit tant reçu de preuves de mon amour, & qui m'en avoit tant donné de la sienne, fût sans fidélité & sans honneur, eût l'adresse de me cacher de si grands défauts, & fût si aveuglée dans son choix, qu'elle me préfera un jeune Page que j'avois, qui l'enleva un jour devant celui que j'avois choisi pour l'enlever ? Mais en êtes-vous bien assuré, lui dit Sophie ? Le hasard est maître de toutes choses, & prend souvent plaisir à confondre nos raisonnemens par des succès les moins attendus. Votre maîtresse peut avoir été forcée à se séparer de vous, & est peut-être plus malheureuse que coupable. Plût à Dieu, lui répondit Dom Carlos, que j'eusse pû douter de sa faute ! toutes les pertes & les malheurs qu'elle m'a causés, ne m'auroient pas été difficiles à souffrir ; & même je ne me croirois pas malheureux, si je pouvois croire qu'elle me fût encore fidele : mais elle ne l'est

qu'au perfide Claudio, & n'a jamais feint d'aimer le malheureux Dom Carlos que pour le perdre. Il paroît par ce que vous dites, lui repartit Sophie, que vous ne l'avez guere aimée, de l'accuſer ainſi ſans l'entendre, & de la publier encore plus méchante que légere. Et peut-on l'être davantage, s'écria Dom Carlos, que l'a été cette imprudente fille, lorſque pour ne faire pas ſoupçonner mon Page de ſon enlevement, elle laiſſa dans ſa chambre, la nuit même qu'elle diſparut de chez ſon pere, une Lettre qui eſt de la derniere malice, & qui m'a rendu trop miſérable pour n'être pas demeurée dans mon ſouvenir ? Je vous la veux faire entendre, & vous faire juger par-là de quelle diſſimulation cette jeune fille étoit capable.

LETTRE.

VOUS n'avez pas dû me défendre d'aimer Dom Carlos, après me l'avoir ordonné. Un mérite auſſi grand que le ſien ne me pouvoit donner que beaucoup d'amour : & quand l'eſprit d'une jeune perſonne en eſt prévenu, l'intérêt

n'y peut trouver de place. Je m'enfuis donc avec celui que vous avez trouvé bon que j'aimasse dès ma jeunesse, & sans qui il me seroit autant impossible de vivre, que de ne mourir pas mille fois le jour avec un étranger que je ne pourrois aimer, quand il seroit encore plus riche qu'il n'est pas. Notre faute (si c'en est une) mérite votre pardon. Si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus vîte que nous n'avons fui l'injuste violence que vous nous vouliez faire.

SOPHIE.

Vous vous pouvez figurer, poursuivit Dom Carlos, l'extrême douleur que sentirent les parens de Sophie quand ils eurent lû cette Lettre. Ils espérerent que je serois encore avec leur fille caché dans Valence, ou que je n'en serois pas loin. Ils tinrent leur perte secrette à tout le monde, hormis au Vice-roi qui étoit leur parent : & à peine le jour commençoit-il de paroître, que la Justice entra dans ma chambre & me trouva endormi. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avois sujet de l'être ; & quand

après qu'on m'eut demandé où étoit Sophie, je demandai aussi où elle étoit, mes Parties s'en irriterent, & me firent conduire en prison avec une extrême violence. Je fus interrogé, & je ne pûs rien dire pour ma défense contre la Lettre de Sophie. Il paroissoit par-là que je l'avois voulu enlever ; mais il paroissoit encore plus que mon Page avoit disparu en même tems qu'elle. Les parens de Sophie la faisoient chercher, & mes amis de leur côté faisoient toutes sortes de diligences pour découvrir où ce Page l'avoit emmenée. C'étoit le seul moyen de faire voir mon innocence : mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces amans fugitifs ; & mes ennemis m'accuserent alors de la mort de l'un & de l'autre. Enfin l'injustice appuyée de la force, l'emporta sur l'innocence opprimée. Je fus averti que je serois bien-tôt jugé, & que je le serois à mort. Je n'espérai pas que le Ciel fît un miracle en ma faveur, & je voulus donc hasarder ma délivrance par un coup de desespoir. Je me joignis à des bandoliers prisonniers comme moi, & tous

gens de résolution. Nous forçâmes les portes de notre prison ; & favorisés de nos amis, nous eumes plutôt gagné les montagnes les plus proches de Valence, que le Viceroi n'en pût être averti. Nous fûmes long-tems maîtres de la campagne. L'infidélité de Sophie, la persécution de ses parens, tout ce que je croyois que le Viceroi avoit fait d'injustice contre moi, & enfin la perte de mon bien, me mirent dans un tel desespoir, que je hasardai ma vie dans toutes les rencontres où mes camarades & moi trouvâmes de la résistance ; & je m'acquis par-là une telle réputation parmi eux, qu'ils voulurent que je fusse leur chef. Je le fus avec tant de succès, que notre troupe devint redoutable aux Royaumes d'Aragon & de Valence, & que nous eumes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais ici une confidence bien délicate, ajouta Dom Carlos : mais l'honneur que vous me faites, & mon inclination, me donnent tellement à vous, que je veux bien vous faire maître de ma vie, vous en revelant des

secrets si dangereux. Enfin, poursuivit-il, je me laissai d'être méchant : je me dérobai de mes camarades, qui ne s'y attendoient pas ; & je pris le chemin de Barcelonne, où je fus reçu simple Cavalier dans les recrues qui s'embarquoient pour l'Afrique, & qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ai pas sujet d'aimer la vie ; & après m'être mal servi de la mienne, je ne la puis mieux employer que contre les ennemis de ma Loi & pour votre service, puisque la bonté que vous avez pour moi, m'a causé la seule joie dont mon ame ait été capable, depuis que la plus ingrate fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. Sophie inconnue prit le parti de Sophie injustement accusée, & n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugemens de sa maîtresse, avant que d'être mieux informé de sa faute. Elle dit au malheureux Cavalier, qu'elle prenoit grande part dans ses infortunes ; qu'elle voudroit de bon cœur les adoucir ; & pour lui en donner des marques plus effectives que des

paroles, qu'elle le prioit de vouloir être à elle, & que lorſque l'occaſion s'en préſenteroit, elle employeroit auprès de l'Empereur ſon crédit & celui de tous ſes amis pour le délivrer de la perſécution des parens de Sophie & du Vicetoi de Valence. Dom Carlos ne ſe rendit jamais à tout ce que le faux Dom Fernand lui put dire pour la juſtification de Sophie, mais il ſe rendit à la fin aux offres qu'il lui fit de ſa table & de ſa maiſon : dès le jour même cette fidele amante parla au Meſtre-de-Camp de Dom Carlos, & lui fit trouver bon que ce cavalier, qu'elle lui dit être ſon parent, prît parti avec lui, je veux dire avec elle. Voilà notre amant infortuné au ſervice de ſa maîtreſſe, qu'il croyoit morte ou infidele. Il ſe voit dès le commencement de ſa ſervitude, tout-à-fait bien avec celui qu'il croit ſon maître, & eſt en peine lui-même de ſçavoir comment il a pû faire en ſi peu de tems pour s'en faire tant aimer. Il eſt à la fois ſon Intendant, ſon Secretaire, ſon Gentilhomme, & ſon confident. Les autres domeſtiques n'ont guere moins de

eſpect pour lui que pour Dom Fernand, & il ſeroit ſans doute heureux, ſe connoiſſant aimé d'un maître qui lui paroît tout aimable, & qu'un ſecret inſtinct le force d'aimer, ſi Sophie perdue, ſi Sophie infidele, ne lui revenoit ſans ceſſe à la penſée, & ne lui cauſoit une triſteſſe que les careſſes d'un ſi cher maître, & ſa fortune rendue meilleure, ne pouvoient vaincre. Quelque tendreſſe que Sophie eût pour lui, elle étoit bien-aiſe de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fût la cauſe de ſon affliction. Elle lui parloit ſi ſouvent de Sophie, & juſtifioit quelquefois avec tant d'emportement, & même de colere & d'aigreur, celle que Dom Carlos n'accuſoit pas moins que d'avoir manqué à ſa fidélité & à ſon honneur, qu'enfin il vint à croire que ce Dom Fernand, qui le mettoit toujours ſur le même ſujet, avoit peut-être été autrefois amoureux de Sophie, & peut-être l'étoit encore. La guerre d'Afrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'hiſtoire. L'Empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flan-

dres, & en divers lieux. Notre guerriere, ſous le nom de Dom Fernand, augmenta ſa réputation de vaillant & expérimenté Capitaine par pluſieurs actions de valeur & de conduite, quoique la derniere de ces qualités-là ne ſe rencontre que rarement en une perſonne auſſi jeune que le ſexe de cette vaillante fille la faiſoit paroître. L'Empereur fut obligé d'aller en Flandres, & de demander au Roi de France paſſage par ſes Etats. Le grand Roi qui régnoit alors, voulut ſurpaſſer en généroſité & en franchiſe un mortel ennemi qui l'avoit toujours ſurmonté en bonne fortune, & n'en avoit pas toujours bien uſé. Charles-Quint fut reçu dans Paris comme s'il eût été Roi de France. Le beau Dom Fernand fut du petit nombre des perſonnes de qualité qui l'accompagnerent; & ſi ſon maître eût fait un plus long ſéjour dans la Cour du monde la plus galante, cette belle Eſpagnole priſe pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de Dames Françoiſes, & de la jalouſie aux plus accomplis de nos courtiſans. Cependant le

Viceroi de Valence mourut en Espagne. Dom Fernand espéra assez de son mérite & de l'affection que lui portoit son maître, pour lui oser demander une si importante charge, & il l'obtint sans qu'elle lui fût enviée. Il fit sçavoir le plutôt qu'il put le bon succès de sa prétention à Dom Carlos, & lui fit espérer qu'aussi-tôt qu'il auroit pris possession de sa Viceroyauté de Valence, il feroit sa paix avec les parens de Sophie, obtiendroit sa grace de l'Empereur pour avoir été chef de bandoliers, & même essayeroit de le remettre dans la possession de son bien, sans cesser de lui en faire dans toutes les occasions qui s'en présenteroient. Dom Carlos eût pû recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses, si le malheur de son amour lui eût permis d'être consolable. L'Empereur arriva en Espagne, & alla droit à Madrid, & Dom Fernand alla prendre possession de son Gouvernement. Dès le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence, les parens de Sophie présenterent requête contre Dom Carlos, qui faisoit auprès du Viceroi la

charge d'Intendant de sa maison & de Secrétaire de ses commandemens. Le Viceroi promit de leur rendre justice, & à Dom Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre lui ; l'on fit ouir des témoins une seconde fois : & enfin les parens de Sophie, animés par le regret qu'ils avoient de la perte de leur fille, & par un desir de vengeance qu'ils croyoient légitime, presserent si fort l'affaire, qu'en cinq ou six jours elle fut en état d'être jugée. Ils demanderent au Viceroi que l'accusé entrât en prison : Il leur donna sa parole qu'il ne sortiroit pas de son Hôtel, & leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal qui tenoit en suspens toute la ville de Valence, Dom Carlos demanda une audience particuliere au Viceroi, qui la lui accorda. Il se jetta à ses pieds, & lui dit ces paroles : C'est demain, Monseigneur, que vous devez faire connoître à tout le monde que je suis innocent. Quoique les témoins que j'ai fait ouir me déchargent entierement du crime dont on m'accuse, je viens encore jurer à

Votre

Votre Alteſſe, comme ſi j'étois devant Dieu, que non-ſeulement je n'ai pas enlevé Sophie; mais que le jour devant celui qu'elle fut enlevée, je ne la vis point, je n'eus point de ſes nouvelles, & n'en ai pas eu depuis. Il eſt bien vrai que je la devois enlever; mais un malheur, qui juſqu'ici m'eſt inconnu, la fit diſparoître, ou pour ma perte ou pour la ſienne. C'eſt aſſez, Dom Carlos, lui dit le Viceroi, va dormir en repos: Je ſuis ton maître & ton ami, & mieux informé de ton innocence que tu ne penſes: & quand j'en pourrois douter, je ſerois obligé à n'être pas exact à m'en éclaircir, puiſque tu es dans ma maiſon, & de ma maiſon, & que tu n'es venu ici avec moi, que ſous la promeſſe que je t'ai faite de te protéger. Dom Carlos remercia un ſi obligeant maître de tout ce qu'il eut d'éloquence. Il s'alla coucher: & l'impatience qu'il eut de ſe voir bien-tôt abſous, ne lui permit pas de dormir. Il ſe leva auſſi-tôt que le jour parut, & propre & paré plus qu'à l'ordinaire, ſe trouva au lever de ſon maître; mais, je me trompe,

il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé ; car depuis que Sophie avoit déguisé son sexe, la seule Dorothée déguisée comme elle, & la confidente de son déguisement, couchoit dans sa chambre & lui rendoit tous les services, qui rendus par un autre, lui eussent pû donner connoissance de ce qu'elle vouloit tenir si caché. Dom Carlos entra donc dans la chambre du Viceroi, quand Dorothée l'eut ouverte à tout le monde, & le Viceroi ne le vit pas plutôt, qu'il lui reprocha qu'il s'étoit levé bien matin pour un homme accusé qui se vouloit faire croire innocent ; & lui dit, qu'une personne qui ne dormoit point, devoit sentir sa conscience chargée. Dom Carlos lui répondit un peu troublé, que la crainte d'être convaincu, ne l'avoit pas tant empêché de dormir, que l'espérance de se voir bien-tôt à couvert des poursuites de ses ennemis, par la bonne justice que lui rendoit son Alteſſe. Mais vous êtes bien paré & bien galant, lui dit encore le Viceroi, & je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit délibérer

ſur votre vie. Je ne ſçai plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuſe. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur, & plus d'indifférence que moi; on ne m'accuſe pourtant pas, comme vous, d'en avoir été aimée, & de l'avoir tuée, & poſſible le jeune Claudio auſſi, ſur qui vous voulez faire tomber l'accuſation de ſon enlevement. Vous me dites que vous l'avez aimée, continua le Viceroi, & vous vivez après l'avoir perdue, & vous n'oubliez rien pour vous voir abſous, & en repos, vous qui devriez haïr la vie, & tout ce qui vous la pourroit faire aimer. Ah! inconſtant Dom Carlos, il faut bien qu'un autre amour vous ait fait oublier celui que vous deviez conſerver à Sophie perdue, ſi vous l'aviez véritablement aimée, quand elle étoit toute à vous, & oſoit tout faire pour vous. Dom Carlos demi mort à ces paroles du Viceroi, voulut y répondre, mais il ne lui permit pas: Taiſez-vous, lui dit-il, d'un viſage ſévere, & réſervez votre éloquence pour vos Ju-

ges ; car pour moi je n'en ſerai pas ſurpris, & je n'irai pas pour un de mes domeſtiques donner à l'Empereur mauvaiſe opinion de mon équité : & cependant, ajouta le Viceroi, ſe tournant vers le Capitaine de ſes Gardes, que l'on s'aſſure de lui ; qui a rompu ſa priſon, peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne chercher point ſon impunité dans ſa fuite. On ôta auſſi-tôt l'épée à Dom Carlos, qui fit grand pitié à tous ceux qui le virent environné de Gardes, pâle & défait, & qui avoit bien de la peine à retenir ſes larmes. Cependant que le pauvre Gentilhomme ſe repent de ne s'être pas aſſez défié de l'eſprit changeant des grands Seigneurs, les Juges qui le devoient juger entrerent dans la chambre, & prirent leurs places, après que le Viceroi eut pris la ſienne. Le Comte Italien, qui étoit encore à Valence, & le pere & la mere de Sophie parurent, & produiſirent leurs témoins contre l'accuſé, qui étoit ſi déſeſpéré de ſon procès, qu'il n'avoit pas quaſi le courage de répondre. On lui fit reconnoître les lettres qu'il avoit

autrefois écrites à Sophie ; on lui confronta les voisins, & les domestiques de la maison de Sophie ; & enfin on produisit contre lui la lettre qu'elle avoit laissée dans sa chambre le jour qu'on prétendoit qu'il l'avoit enlevée. L'Accusé fit ouir ses domestiques, qui témoignerent d'avoir vû coucher leur maître : mais il pouvoit s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il juroit bien qu'il n'avoit pas enlevé Sophie, & représentoit aux Juges qu'il ne l'auroit pas enlevée pour se séparer d'elle : mais on ne l'accusoit pas moins que de l'avoir tuée, & le Page aussi, le confident de son amour. Il ne restoit plus qu'à le juger ; & il alloit être condamné tout d'une voix, quand le Viceroi le fit approcher, & lui dit : Malheureux Dom Carlos ! tu peus bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ai données, que si je t'eusse soupçonné d'être coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurois pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te condamner pas, si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une in-

juſtice ; & tu peus juger du déplaiſir que j'ai de ton malheur, par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourroit rechercher d'accord tes Parties, ſi elles étoient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, ſi Sophie ne paroît elle-même pour te juſtifier, tu n'as qu'à te préparer à bien mourir. Carlos déſeſpéré de ſon ſalut, ſe jetta aux pieds du Viceroi, & lui dit : Vous vous ſouvenez bien, Monſeigneur, qu'en Afrique, & dès le tems que j'eus l'honneur d'entrer au ſervice de votre Alteſſe, & toutes les fois qu'elle m'a engagé au récit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ai toujours contées d'une même maniere ; & elle doit croire qu'en ce pays-là, & partout ailleurs, je n'aurois pas avoué à un Maître qui me faiſoit l'honneur de m'aimer, ce qu'ici j'aurois dû nier devant un Juge. J'ai toujours dit la vérité à Votre Alteſſe, comme à mon Dieu ; & je lui dis encore que j'aimai, que j'adorai Sophie. Dis que tu l'abhores, ingrat, l'interrompit le Viceroi, ſurprenant tout le monde. Je

l'adore, reprit D. Carlos, fort étonné de ce que le Viceroi venoit de dire. Je lui ai promis de l'épouser, continua-t-il, & je suis convenu avec elle de l'emmener à Barcelonne : mais si je l'ai enlevée, si je sçai où elle se cache, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter ; mais je mourrai innocent, si ce n'est mériter la mort que d'avoir aimé plus que ma vie, une fille inconstante & perfide. Mais, s'écria le Viceroi, le visage furieux, que sont devenus cette fille, & ton Page ? Ont-ils monté au ciel ? sont-ils cachés sous la terre ? Le Page étoit galant, lui répondit Dom Carlos, elle étoit belle ; il étoit homme, elle étoit femme. Ah ! traître, lui dit le Viceroi, que tu découvres bien ici tes lâches soupçons, & le peu d'estime que tu as euë pour la malheureuse Sophie ! maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes, & s'en fait mépriser par sa trop facile croyance ! ni Sophie n'étoit point une femme de vertu commune, méchant ; ni ton Page Claudio un homme. Sophie étoit une

fille constante, & ton Page une fille perdue, amoureuse de toi, & qui t'a volé Sophie, qu'elle trahissoit comme une rivale. Je suis Sophie, injuste amant, amant ingrat, je suis Sophie, qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui ne méritoit pas d'être aimé, & qui m'a crue capable de la derniere infamie. Sophie n'en put pas dire davantage : son pere, qui la reconnut, la prit entre ses bras : sa mere se pâma d'un côté, & Dom Carlos de l'autre. Sophie se débarassa des bras de son pere, pour courir aux deux personnes évanouies, qui reprirent leurs esprits tandis qu'elle douta à qui des deux elle couroit. Sa mere lui mouilla le visage de larmes ; elle mouilla de larmes le visage de sa mere. Elle embrassa avec toute la tendresse imaginable son cher Dom Carlos, qui pensa s'en évanouir encore. Il tint pourtant bon pour ce coup, & n'osant pas encore baiser Sophie de toute sa force, se récompensa sur ses mains, qu'il baisa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvoit à peine suffire à toutes les embrassades, &

& tous les complimens qu'on lui fit. Le Comte Italien, en faisant le sien comme les autres, lui voulut parler des prétentions qu'il avoit sur elle, comme lui ayant été promise par son pere & par sa mere : Dom Carlos qui l'ouit, en quitta une des mains de Sophie, qu'il baisoit alors avidement, & portant la sienne à son épée, qu'on venoit de lui rendre, se mit en une posture qui fit peur à tout le monde ; & jurant à faire abîmer la ville de Valence, fit bien connoître que toutes les puissances humaines ne lui ôteroient pas Sophie, si elle-même ne lui défendoit de songer davantage à elle. Mais elle déclara qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que son cher Dom Carlos, & conjura son pere & sa mere de le trouver bon, ou de se résoudre à la voir enfermer dans un Couvent pour toute sa vie. Ses parens lui laissèrent la liberté de choisir tel mari qu'elle voudroit ; & le Comte Italien, dès le même jour, prit la poste pour l'Italie, ou pour tout autre pays où il voulut aller. Sophie conta toutes ses avantures, qui fu-

rent admirées de tout le monde. Un courier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à l'Empereur, qui conserva à Dom Carlos, après qu'il auroit épousé Sophie, la Viceroyauté de Valence, & tous les bienfaits que cette vaillante fille avoit mérités sous le nom de Dom Fernand; & donna à ce bienheureux amant une Principauté dont ses descendans jouissent encore. La ville de Valence fit la dépense des nôces avec toute sorte de magnificence; & Dorothée, qui reprit ses habits de femme en même tems que Sophie, fut mariée en même tems qu'elle, avec un Cavalier proche parent de Dom Carlos.

CHAPITRE XV.

Effronterie du sieur de la Rappiniere.

LE Conseiller de Rennes achevoit de lire sa nouvelle, quand la Rappiniere arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avoit dit qu'é-

toit Monsieur de la Garouffiere : mais son visage épanoui se changea visiblement, quand il vit le Destin dans un coin de la chambre, & son valet qui étoit aussi défait & effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiere ferma la porte de la chambre par-dedans, & ensuite demanda au brave la Rappiniere, s'il ne devinoit pas bien pourquoi il l'avoit envoyé querir. N'est-ce pas à cause d'une Comédienne dont j'ai voulu avoir ma part, répondit en riant le scélérat ? Comment votre part, lui dit la Garouffiere, prenant un visage sérieux ? Sont-ce là les disgraces d'un Juge comme vous êtes, & avez-vous jamais fait pendre de si méchant homme que vous ? La Rappiniere continua de tourner la chose en raillerie, & de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon : mais le Sénateur le prit toujours d'un ton si sévere, qu'enfin il avoua son mauvais dessein, & en fit de mauvaises excuses au Destin, qui avoit besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui l'avoit voulu offenser si cruelle-

ment, après lui être obligé de la vie, comme l'on a pû voir au commencement de ces avantures comiques. Mais il avoit encore à démêler avec cet inique Prevôt, une autre affaire qui lui étoit de grande importance, & qu'il avoit communiquée à Monsieur de la Garouffiere, qui lui avoit promis de lui faire rendre raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aie prise à bien étudier la Rappiniere, je n'ai jamais pû découvrir s'il étoit moins méchant envers Dieu, qu'envers les hommes, & moins injuste envers son prochain, que vicieux en sa personne. Je sçai seulement avec certitude, que jamais homme n'a eu tant de vices ensemble, & en plus éminent degré. Il avoua qu'il avoit eu envie d'enlever Mademoiselle de l'Etoile, aussi hardiment que s'il s'étoit vanté d'une bonne action; & il dit effrontément au Conseiller & au Comédien, que jamais il n'avoit moins douté du succès d'une pareille entreprise; car, continua-t-il, se tournant vers le Destin, j'avois gagné votre valet; votre sœur avoit donné dans le pan-

neau ; & pensant vous venir trouver où je lui avois fait dire que vous étiez blessé, elle n'étoit pas à deux lieuës de la maison où je l'attendois, quand je ne sçai qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'amenoit, & qui m'a perdu un bon cheval, après s'être bien fait battre. Le Destin pâlissoit de colere, & quelquefois aussi rougissoit de honte de voir de quel front ce scélérat lui osoit parler à lui-même de l'offense qu'il lui avoit voulu faire, comme s'il lui eût conté une chose indifférente. La Garoussiere s'en scandalisoit aussi, & n'avoit pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. Je ne sçai pas, lui dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action pour laquelle Monsieur le Destin vous auroit donné cent coups, si je ne l'en eusse empêché : mais je vous avertis qu'il le pourra bien faire encore, si vous ne lui restituez une boîte de diamans que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le tems que vous y tiriez la laine. Doguin votre complice alors, & de-

puis votre valet, lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore; & moi, je vous déclare que si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi, que je vous ai été utile protecteur. La Rappiniere fut foudroyé de ce discours, à quoi il ne s'attendoit pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avoit faite, lui manqua au besoin. Il avoua en bégayant, comme un homme qui se trouble, qu'il avoit cette boîte au Mans, & promit de la rendre, avec des sermens exécrables qu'on ne lui demandoit point, tant on faisoit peu de cas de tous ceux qu'il eût pû faire. Ce fut peut-être là une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie, & encore n'étoit-elle pas nette: car il est bien vrai qu'il rendit la boîte, comme il avoit promis; mais il n'étoit pas vrai qu'elle fût au Mans, puisqu'il l'avoit sur lui à l'heure même, à dessein d'en faire un présent à Mademoiselle de l'Etoile, en cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à Monsieur de

la Garouffiere, dont il voulut par-là regagner les bonnes graces, lui mettant entre les mains cette boîte de portrait, pour en disposer comme il lui plairoit : elle étoit composée de cinq diamans d'un prix considérable. Le pere de Mademoiselle de l'Etoile y étoit peint en émail ; & le visage de cette belle fille avoit tant de rapport à ce portrait, que cela seul pouvoit suffire pour la faire reconnoître à son pere. Le Destin ne sçavoit comment remercier assez Monsieur de la Garouffiere quand il lui donna la boîte de diamans. Il se voyoit exempté par-là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappiniere, qui ne sçavoit rien moins que de restituer, & qui eût pû se prévaloir contre un pauvre Comédien, de sa Charge de Prevôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand cette boîte fut ôtée au Destin, il en avoit eu un déplaisir très-grand, qui s'augmenta encore par celui qu'en eut la mere de l'Etoile, qui gardoit chérement ce bijoux, comme un gage de l'amitié de son mari. On peut

donc aiſément ſe figurer qu'il eut une extrême joie de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à l'Etoile, qu'il trouva chez la ſœur du Curé du Bourg, en la compagnie d'Angélique & de Léandre. Ils délibérerent enſemble de leur retour au Mans, qui fut réſolu pour le lendemain. Monſieur de la Garouſſiere leur offrit un carroſſe, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les Comédiens & les Comédiennes ſouperent avec Monſieur de la Garouſſiere, & ſa compagnie. On ſe coucha de bonne heure dans l'hôtellerie; & dès la pointe du jour le Deſtin & Léandre, chacun ſa maitreſſe en croupe, prirent le chemin du Mans, où Ragotin, la Rancune & l'Olive étoient déja retournés. Monſieur de la Garouſſiere fit cent offres de ſervice au Deſtin. Pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'étoit, pour ne point recevoir l'adieu du Comédien dont elle n'étoit pas ſatisfaite.

CHAPITRE XVI.

Disgraces de Ragotin.

LES deux Comédiens qui retournerent au Mans avec Ragotin, furent détournés du droit chemin par le petit homme, qui les voulut traiter dans une petite maison de campagne, qui étoit proportionnée à sa petitesse. Quoiqu'un fidele & exact Historien soit obligé à particulariser les accidens importans de son Histoire, & les lieux où ils se sont passés, je ne vous dirai pas fort juste en quel endroit de l'hémisphere étoit la maisonnette où Ragotin mena ses Confreres futurs; que j'appelle ainsi, parce qu'il n'étoit pas encore reçu dans l'ordre vagabond des Comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement que la maison étoit en-deçà du Gange, & n'étoit pas loin de Sillé-le-Guillaume. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de Bohémiens, qui, au grand déplaisir de son Fermier, s'y étoient arrêtés sous

prétexte que la femme du Capitaine avoit été preſſée d'accoucher, ou plutôt par la facilité que ces voleurs eſpérerent de trouver à manger impunément des volailles d'une métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin ſe fâcha en petit homme fort colere, menaça les Bohémiens du Prevôt du Mans, dont il ſe dit allié, à cauſe qu'il avoit épouſé une Portail; & là-deſſus, il fit un long diſcours pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portails étoient parens des Ragotins, ſans que ſon long diſcours apportât aucun tempérament à ſa colere immodérée, & l'empêchât de jurer ſcandaleuſement. Il les menaça auſſi du Lieutenant de Prevôt la Rappiniere, au nom duquel tout genou fléchiſſoit : mais le Capitaine Boheme le fit enrager à force de lui parler civilement, & fut aſſez effronté pour le louer de ſa bonne mine, qui ſentoit ſon homme de qualité, & qui ne le faiſoit pas peu repentir d'être entré par ignorance dans ſon château (c'eſt ainſi que le ſcélérat appella ſa maiſonnette, qui n'étoit fermée que de

haies). Il ajoûta encore, que la Dame en mal d'enfant ſeroit bien-tôt délivrée du ſien, & que la petite troupe délogeroit, après avoir payé à ſon Fermier ce qu'il leur avoit fourni pour eux & pour leurs bêtes. Ragotin ſe mouroit de dépit de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui rioit au nez, & lui faiſoit mille révérences : mais ce flegme du Bohémien alloit enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune & le frere du Capitaine ſe reconnurent pour avoir été autrefois grands camarades ; & cette reconnoiſſance fit grand bien à Ragotin, qui s'alloit ſans doute engager en une mauvaiſe affaire, pour l'avoir priſe d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'appaiſer, ce qu'il avoit grand envie de faire, & ce qu'il eût fait de lui-même, ſi ſon orgueil naturel eût pû y conſentir. Dans ce même tems la Dame Bohémienne accoucha d'un garçon. La joie en fut grande dans la petite troupe ; & le Capitaine pria à ſouper les Comédiens & Ragotin, qui avoit déjà fait tuer des poulets pour en faire une

fricaſſée. On ſe mit à table. Les Bohémiens avoient des perdrix & des liévres, qu'ils avoient pris à la chaſſe, & deux poulets d'Inde, & autant de cochons de lait, qu'ils avoient volés. Ils avoient auſſi un jambon & des langues de bœuf, & on entama un pâté de liévre, dont la croûte même fut mangée par quatre ou cinq Bohémillons qui ſervirent à table. Ajoutez à cela la fricaſſée de ſix poulets de Ragotin, & vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaiſe chere. Les convives, outre les Comédiens, étoient au nombre de neuf, tous bons danſeurs, & encore meilleurs larrons. On commença des ſantés par celle du Roi, & de Meſſieurs les Princes, & on but en général celles de tous les bons Seigneurs qui recevoient dans leurs Villages les petites troupes. Le Capitaine pria les Comédiens de boire à la mémoire du défunt Charles Dodo, oncle de la Dame accouchée, & qui fut pendu pendant le ſiége de la Rochelle, par la trahiſon du Capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce Capitaine faux-frere, & contre

tous les Prevôts ; & on fit une grande diſſipation du vin de Ragotin, & dont la vertu fut telle, que la débauche fut ſans noiſe, & que chacun des conviés, ſans même en excepter le miſantrope la Rancune, fit des proteſtations d'amitié à ſon voiſin, le baiſa de tendreſſe, & lui mouilla le viſage de larmes. Ragotin fit tout-à fait bien les honneurs de ſa maiſon, & but comme une éponge. Après avoir bû toute la nuit, ils devoient vrai-ſemblablement ſe coucher quand le Soleil ſe leva ; mais ce même vin qui les avoit rendus ſi tranquilles bûveurs, leur inſpira à tous en même tems un eſprit de ſéparation, ſi j'oſe ainſi dire. La Caravane fit ſes paquets, non ſans y comprendre quelques guenilles du Fermier de Ragotin ; & le joli Seigneur monta ſur ſon mulet, & auſſi ſérieux qu'il avoit été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, ſans ſe mettre en peine ſi la Rancune & l'Olive le ſuivoient, & n'ayant de l'attention qu'à ſucer une pipe à tabac qui étoit vuide, il y avoit plus d'une heure. Il n'eut pas fait demi-lieue

toujours ſuçant ſa pipe vuide, qui ne lui rendoit aucune fumée, que celles du vin lui étourdirent tout-à-coup la tête. Il tomba de ſon mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il étoit parti; & pour Ragotin, après quelques ſoulevemens de ſon eſtomac trop chargé, qui fit enſuite parfaitement ſon devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avoit pas long-tems qu'il dormoit, ronflant comme une pédale d'orgue, quand un homme nud (comme on peint notre premier pere) mais effroyablement barbu, ſale & craſſeux, s'approcha de lui, & ſe mit à le déshabiller. Cet homme ſauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves que dans une hôtellerie la Rancune s'étoit appropriées par la ſuppoſition des ſiennes, de la maniere que je vous l'ai conté en quelque endroit de cette véritable hiſtoire; & tous ces efforts, qui euſſent éveillé Ragotin, s'il n'eût pas été mort yvre (comme on dit), & qui l'euſſent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent autre effet

que de le traîner à écorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur, ce vilain homme s'en saisit ; & comme s'il eût voulu écorcher Ragotin, il lui fendit sur la peau sa chemise, ses bottes, & tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps ; & ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'yvrogne dépouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proie. Nous laisserons courir avec son butin cet homme qui étoit le même fou qui avoit autrefois fait si peur au Destin quand il commença la quête de Mademoiselle Angélique, & ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas, & qui a grand besoin d'être réveillé. Son corps nud exposé au Soleil, fut bientôt couvert & picqué de mouches & de moucherons de différentes especes, dont pourtant il ne fut point éveillé : mais il le fut quelque tems après par une troupe de payſans qui conduisoient une charrette. Le corps nud de Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la vûe, qu'ils s'écrierent, le voilà ; & s'approchant de lui, faisant le

moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiller, ils s'assurerent de ses pieds & de ses mains, qu'ils lierent avec de grosses cordes ; & l'ayant ainsi garotté, le porterent dans leur charrette, qu'ils firent aussi-tôt partir avec autant de hâte qu'en a un galand qui enleve une maîtresse contre son gré & celui de ses parens. Ragotin étoit si yvre, que toutes les violences qu'on lui fit ne le purent éveiller, non plus que les rudes cahos de la charrette, que ces payſans faisoient aller fort vite, & avec tant de précipitation qu'elle versa en un mauvais pas plein d'eau & de boue ; & Ragotin par conséquent versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avoit quelques pierres, ou quelque chose d'aussi dur, & le rude branle de sa chûte l'éveillerent ; & l'état surprenant où il se trouva, l'étonna furieusement. Il se voyoit lié pieds & mains, & tombé dans la boue ; il se sentoit la tête toute étourdie de son yvresse & de sa chûte, & ne sçavoit que juger de trois ou quatre payſans qui le relevoient

voient, & d'autant d'autres qui relevoient une charrette. Il étoit si effrayé de son avanture, que même il ne parla pas en un si beau sujet de parler, lui qui étoit grand parleur de son naturel ; & un moment après il n'eût pû parler à personne, quand il l'eût voulu ; car les paysans ayant tenu ensemble un conseil secret, délierent le pauvre petit homme des pieds seulement ; & au lieu de lui en dire la raison, ou de lui en faire quelque civilité, observant entr'eux un grand silence, tournerent la charrette du côté qu'elle étoit venue, & s'en retournerent avec autant de précipitation qu'ils en avoient eu à venir là. Le Lecteur discret est possible en peine de sçavoir ce que les paysans vouloient à Ragotin, & pourquoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner, & ne se peut sçavoir à moins que d'être revélée. Et pour moi, quelque peine que j'y aie prise, & après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai sçûe depuis peu de tems que par hasard, & lorsque je l'espérois le moins, de la façon que je vous le vais dire. Un Prê-

tre du bas Maine, un peu fou mélancolique, qu'un procès avoit fait venir à Paris, en attendant que son procès fût en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avoit sur l'Apocalypse. Il étoit si fécond en chimeres, & si amoureux des dernieres productions de son esprit, qu'il en haïssoit les vieilles, & ainsi pensa faire enrager un Imprimeur, à qui il faisoit vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par-là de changer souvent; & enfin, il s'étoit adressé à celui qui a imprimé le présent Livre, chez qui il lut une fois quelques feuillets qui parloient de cette même avanture que je vous raconte. Ce bon Prêtre en avoit plus de connoissance que moi, ayant sçû des mêmes payſans qui enleverent Ragotin de la façon que je vous ai dit, le motif de leur entrepriſe que je n'avois pû sçavoir. Il connut donc d'abord où l'hiſtoire étoit défectueuſe; & en ayant donné connoissance à mon Imprimeur, qui en fut fort étonné (car il avoit crû, comme beaucoup d'autres, que mon Roman étoit un Livre fait à plaiſir), il

ne se fit pas beaucoup prier par l'Imprimeur pour me venir voir. Lors j'appris du véritable Manceau, que les payſans qui lierent Ragotin endormi étoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs, que le Deſtin avoit rencontré de nuit, & qui avoit dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait deſſein d'enfermer leur parent, avoient ſouvent eſſayé de le faire, & avoient ſouvent été bien battus par le fou, qui étoit un fort & puiſſant homme. Quelques perſonnes du Village, qui avoient vû de loin réduire au Soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi; & n'en ayant oſé approcher, de peur d'être battus, ils en avoient averti ces payſans, qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vûes, prirent Ragotin ſans le reconnoître; & l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchoient, le laiſſerent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les mémoires que j'eus de ce Prêtre me donnerent beaucoup de joie; & j'avoue qu'il me rendit un grand ſervice;

mais je ne lui en rendis pas un petit en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son Livre plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut-être d'avoir conté ici une particularité fort inutile ; quelqu'autre m'en louera de beaucoup de sincérité. Retournons à Ragotin, le corps crotté & meurtri, la bouche seche, la tête pesante, & les mains liées derriere le dos. Il se leva le mieux qu'il put ; & ayant porté sa vûe de part & d'autre, le plus loin qu'elle se put étendre, sans voir ni maisons, ni hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva tendant tous les ressorts de son esprit pour connoître quelque chose en son avanture. Ayant les mains liées comme il avoit, il recevoit une furieuse incommodité de quelques moucherons opiniâtres, qui s'attachoient par malheur aux parties de son corps où ses mains garottées ne pouvoient aller, & l'obligeoient quelquefois à se coucher par terre pour s'en délivrer en les écrasant, ou en leur faisant quitter prise. Enfin, il atrapa un chemin creux revêtu de haies, & plein

d'eau, & ce chemin alloit au gué d'une petite riviere. Il s'en réjouit, faisant état de se laver le corps qu'il avoit plein de boue ; mais en approchant du gué, il vit un carrosse versé d'où le coucher & un paysan tiroient, par les exhortations d'un vénérable homme d'Eglise, cinq ou six Religieuses fort mouillées. C'étoit la vieille Abbesse d'Estival, qui revenoit du Mans, où une affaire importante l'avoit fait aller, & qui par la faute de son cocher avoit fait naufrage. L'Abbesse & les Religieuses tirées du carrosse, apperçurent de loin la figure nue de Ragotin qui venoit droit à elles, dont elles furent fort scandalisées, & encore plus qu'elles le Pere Giflot, Directeur discret de l'Abbaye. Il fit tourner vîtement le dos aux bonnes Meres, de peur d'irrégularité, & cria de toute sa force à Ragotin, qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant, & commença d'enfiler une longue planche qui étoit là pour la commodité des gens de pied ; & le Pere Giflot vint au-devant de lui, suivi du cocher & du paysan, & dou-

ta d'abord s'il le devoit exorciser, tant il trouvoit sa figure diabolique. Enfin, il lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, pourquoi il étoit nud, pourquoi il avoit les mains liées, & lui fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'éloquence, & ajoutant à ses paroles le ton de la voix, & l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement, qu'en avez-vous affaire ? Et voulant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le Révérend P. Giflot, qu'il le fit cheoir dans l'eau. Le bon Prêtre entraîna avec lui le cocher, le cocher, le payſan ; & Ragotin trouva leur maniere de tomber dans l'eau si divertissante, qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les Religieuses, qui le voile baissé, lui tournerent le dos en haie, toutes le visage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifférence pour les visages des Religieuses, & passoit outre, pensant en être quitte, ce que ne pensoit pas le Pere Giflot. Il suivit Ragotin secondé du payſan, & du cocher, qui le plus en colere des trois, & déja de mauvaise hu-

neur, à cause que Madame l'Abbesse l'avoit grondé, se détacha du gros, joignit Ragotin, & à grands coups de fouet se vengea sur la peau d'autrui, de l'eau qui avoit mouillé la sienne. Ragotin n'entendit pas une seconde décharge; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette, & le cocher qui n'étoit pas satisfait d'un seul coup de fouet, le hâta d'aller de plusieurs autres, qui nous tirerent le sang de la peau du fugitif. Le Pere Giflot, quoiqu'essoufflé d'avoir couru, ne se lassoit pas de crier, fouettez, fouettez, de toute sa force, & le cocher de toute la sienne redoubloit ses coups sur Ragotin, & commençoit à s'y plaire, quand un moulin se présenta au pauvre homme comme un azile. Il y courut, ayant toujours son bourreau à ses trousses, & trouvant la porte d'une basse-cour ouverte y entra, & y fut reçu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jetta des cris douloureux, & gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renversa six ruches de mouches à miel, qui y étoient posées à l'entrée, &

ce fut-là le comble de ſes infortunes. Ces petits éléphans ailés, pourvûs de proboſcides, & armés d'aiguillons, s'acharnerent ſur ce petit corps nud, qui n'avoit point de mains pour ſe défendre, & le bleſſerent d'une horrible maniere. Il en cria ſi haut que le chien qui le mordoit s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien, & le Pere Giflot, à qui la colere avoit fait oublier pour un tems la charité, ſe repentoit d'avoir été trop vindicatif, & alla lui-même hâter le Meûnier & ſes gens, qui à ſon gré venoient trop lentement au ſecours d'un homme qu'on aſſaſſinoit dans le jardin. Le Meûnier retira Ragotin d'entre les glaives pointus & vénimeux de ces ennemis violens; & quoiqu'il fût enragé de la chûte de ſes ruches, il ne laiſſa pas d'avoir pitié du miſérable. Il lui demanda où diable il ſe venoit fourrer nud, & les mains liées, entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre, il ne l'eût pû dans l'extrême douleur qu'il ſentoit par tout ſon corps. Un petit ours

nouveau

nouveau-né, qui n'a point encore été léché de sa mere, est plus formé en sa figure ourſine, que ne le fut Ragotin en sa figure humaine, après que les piquûres des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la tête. La femme du Meûnier pitoyable comme une femme, lui fit dresſer un lit, & le fit coucher. Le Pere Giflot, le cocher & le payſan retournerent à l'Abbeſſe d'Eſtival & à ſes Religieuſes, qui ſe rembarquerent dans leur carroſſe, & eſcortées du Révérend Pere Giflot monté ſur une jument, continuerent leur chemin. Il ſe trouva que le moulin étoit à l'Elû du Rignon, ou à ſon gendre Bogotiere (je n'ai pas bien ſçû lequel). Ce du Rignon étoit parent de Ragotin, qui s'étant fait connoître au Meûnier & à ſa femme, en fut ſervi avec beaucoup de ſoin, & panſé heureuſement juſqu'à ſon entiere convaleſcence, par le Chirurgien d'un Bourg voiſin. Auſſi tôt qu'il put marcher, il retourna au Mans, où la joie de ſçavoir que la Rancune & l'Olive avoient trouvé ſon mulet, & l'avoient ramené avec eux, lui

fit oublier la chûte de la charrete, & les coups de fouet du cocher, les morsures du chien, & les piquûres des mouches.

CHAPITRE XVII.

Ce qui se passa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere.

LE Destin & l'Etoile, Léandre & Angélique, deux couples de beaux & parfaits amans, arriverent dans la capitale du Maine sans faire de mauvaise rencontre. Le Destin remit Angélique dans les bonnes graces de sa mere, à qui il sçut si bien faire valoir le mérite, la condition, & l'amour de Léandre, que la bonne Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon & sa fille avoient l'un pour l'autre, avant qu'elle s'y fût opposée. La pauvre troupe n'avoit pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans: mais un homme de condition qui aimoit fort la Comédie, suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de son

bien dans le Maine, avoit pris une maison dans le Mans, & y attiroit souvent des personnes de condition de ses amis, tant courtisans que provinciaux, & même quelques beaux esprits de Paris, entre lesquels il se trouvoit des Poëtes du premier ordre; & enfin, il étoit une maniere de Mécenas moderne. Il aimoit passionnément la Comédie, & tous ceux qui s'en mêloient; & c'est ce qui attiroit tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de Comédiens du Royaume. Ce Seigneur que je vous dis arriva au Mans dans le tems que nos pauvres Comédiens en vouloient sortir, mal satisfaits de l'auditoire Manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui: & pour les y obliger, leur donna cent pistoles & leur en promit autant quand ils s'en iroient. Il étoit bien aisé de donner le divertissement de la Comédie à plusieurs personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe, qui arriverent au Mans dans le même tems, & qui devoient y faire séjour à sa priere. Ce Seigneur, que j'appellerai le Marquis d'Orsé, étoit

grand chasseur, & avoit fait venir au Mans son équipage de chasse, qui étoit des plus beaux qu'il fût en France. Les landes & les forêts du Maine font un des plus agréables pays de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf soit pour le liévre : & en ce tems-là la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs, que le bruit de cette grande fête y attira, la plûpart avec leurs femmes, qui furent ravies de voir des Dames de la Cour, pour en pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux, que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vû en un tel lieu & en tel tems des gens de la Cour, dont ils prononcent toujours le nom tout sec ; comme par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure. Créqui a tant gagné. Coaquin court le cerf en Touraine : & si on leur laisse quelquefois entamer un discours de politique ou de guerre, ils ne déparlent pas (si j'ose ainsi dire) tant qu'ils ayent épuisé la matiere autant qu'ils en sont capables. Finissons la

disgression. Le Mans donc se trouva plein de Noblesse, grosse & menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes ; & la plûpart des gros bourgeois qui logerent des personnes de qualité, ou des nobles campagnards de leurs amis, salirent en peu de tems tous leurs draps fins & leur linge damassé. Les Comédiens ouvrirent leur Théâtre, en humeur de bien faire, comme des Comédiens payés par avance. Le bourgeois du Mans se réchauffa pour la Comédie. Les Dames de la ville & de la province étoient ravies d'y voir tous les jours des Dames de la Cour, de qui elles apprirent à se bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faisoient, au grand profit de leurs tailleurs, à qui elles donnerent à réformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnoit tous les soirs, où de très-méchans danseurs danserent de très-mauvaises courantes, & où plusieurs jeunes gens de la ville danserent en bas de drap de Hollande ou d'Useau, & en souliers cirés. Nos Comédiens furent souvent appellés pour jouer en visite. L'Etoile &

Angélique donnerent de l'amour aux Cavaliers, & de l'envie aux Dames. Inezilla qui danſa la ſarabande à la priere des Comédiens, ſe fit admirer ; Roquebrune en penſa mourir de replétion d'amour, tant le ſien augmenta tout-à-coup ; Ragotin avoua à la Rancune, que s'il différoit plus longtems à le mettre bien dans l'eſprit de l'Etoile, la France alloit être ſans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes eſpérances ; & pour lui témoigner l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de lui, le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnoye. Ragotin pâlit à cette priere incivile, ſe repentit de ce qu'il lui venoit de dire, & renonça quaſi à ſon amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la ſomme en toutes ſortes d'eſpeces, qu'il tira de différens bourſons, & la donna fort triſtement à la Rancune, qui lui promit que dès le jour d'après il entendroit parler de lui. Ce jour-là on joua le Dom Japhet, ouvrage de Théâtre auſſi enjoué, que celui qui l'a fait a ſujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux, la piece fut bien

représentée, & tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la Comédie ; & pour la punition de ses péchés, il se plaça derriere un Gentilhomme provincial, homme à large échine, & couvert d'une grosse casaque qui grossissoit beaucoup sa figure. Il étoit d'une taille si haute au-dessus des plus grandes, qu'encore qu'il fût assis, Ragotin qui n'étoit séparé de lui que d'un rang de siéges, crut qu'il étoit debout, & lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir sa tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce Gentilhomme, qui se nommoit la Baguenodiere, ignora longtems que Ragotin parlât à lui. Enfin, Ragotin l'appella Monsieur à la plume verte ; & comme véritablement il en avoit une bien touffue, bien sale, & peu fine, il tourna la tête, & vit le petit impatient, qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodiere en fut si peu ému, qu'il se tourna vers le Théâtre comme si de rien n'eût été. Ragotin lui cria encore qu'il s'as-

sît ; il tourna encore la tête devers lui, le regarda, & se retourna vers le Théâtre. Ragotin recria ; Baguenodiere tourna la tête pour la troisiéme fois, pour la troisiéme fois regarda son homme, & pour la troisiéme fois se tourna vers le Théâtre. Tant que dura la Comédie, Ragotin lui cria de même force qu'il s'asît ; & la Baguenodiere le regarda toujours d'un même flegme, capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pû comparer la Baguenodiere à un grand dogue, & Ragotin à un roquet qui abboye après lui, sans que le dogue en fasse autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin, tout le monde prit garde à ce qui se passoit entre le plus grand homme & le plus petit de la compagnie ; & tout le monde commença d'en rire, dans le tems que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que la Baguenodiere fit autre chose que de le regarder froidement. Ce Baguenodiere étoit le plus grand homme, & le plus grand brutal du monde : il demanda avec sa froideur accoutumée à deux Gentilshommes qui

étoient auprès de lui, de quoi ils rioient ; ils lui dirent ingénuement, que c'étoit de lui & de Ragotin, & pensoient bien par-là le congratuler plutôt que de lui déplaire. Ils lui déplûrent pourtant, & un *Vous êtes de bons sots*, que la Baguenodiere d'un visage refrogné leur lâcha assez mal-à-propos, leur apprit qu'il prenoit mal la chose, & les obligea à lui répartir, chacun pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodiere ne put d'abord que les pousser des coudes à droit & à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque ; & devant qu'il les eût libres, les Gentilshommes, qui étoient freres, & fort actifs de leur naturel, lui pûrent donner demi-douzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hasard si bien compassés, que ceux qui les ouirent, sans les voir donner, crûrent que quelqu'un avoit frappé six fois des mains l'une contre l'autre à égaux intervalles. Enfin, la Baguenodiere tira ses mains de dessous sa lourde casaque : mais pressé comme il étoit des deux freres qui le gourmoient comme des lions, ses longs bras

n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il se voulut reculer, & il tomba à la renverse sur un homme qui étoit derriere lui, & le renversa lui & son siége sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un autre, qui fut aussi renversé sur un autre ; & ainsi de même jusqu'où finissoient les siéges, dont une file entiere fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombans, des Dames foulées, de celles qui avoient peur, des enfans qui crioient, des gens qui parloient, de ceux qui rioient, de ceux qui se plaignoient, & de ceux qui se battoient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidens : & ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut pas une épée tirée, quoique le principal démêlé fût entre des personnes qui en portoient, & qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'est que la Baguenodiere se gourma, & fut gourmé, sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente : & de plus on remarqua que toute l'après-

dînée il n'avoit pas ouvert la bouche, que pour dire les quatre malheureux mots qui lui attirerent cette grêle de ſoufflétades ; & ne l'ouvrit pas juſqu'au ſoir, tant ce grand homme avoit de flegme, & une taciturnité proportionnée à ſa taille. Ce hideux cahos de tant de perſonnes & de ſiéges mêlés les uns dans les autres, fut longtems à ſe débrouiller : Tandis que l'on y travailloit, & que les plus charitables ſe mettoient entre la Baguenodiere & ſes deux ennemis, on entendoit des hurlemens effroyables, qui ſortoient comme de deſſous terre. Qui pouvoit-ce être que Ragotin ? En vérité, quand la fortune a commencé de perſécuter un miſérable, elle le perſécute toujours. Le ſiége du pauvre petit étoit juſtement poſé ſur l'ais qui couvre l'égoût du tripot. Cet égoût eſt toujours au milieu immédiatement ſous la corde. Il ſert à recevoir l'eau de la pluie, & l'ais qui le couvre ſe leve comme un deſſus de boîte. Comme les ans viennent à bout de toutes choſes, l'ais de ce tripot où ſe faiſoit la Comédie étoit fort pourri,

& s'étoit rompu sous Ragotin, quand un homme honnêtement pesant l'accabla de son corps & de son siége. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin étoit tout entier ; cette jambe étoit bottée, & l'éperon en piquoit Ragotin à la gorge, ce qui lui faisoit faire ces furieux hurlemens qu'on ne pouvoit deviner. Quelqu'un donna la main à cet homme ; & dans le tems que sa jambe engagée dans le trou changea de place, Ragotin lui mordit le pied si serré, que cet homme crut être mordu d'un serpent, & fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secouroit, qui de peur en lâcha prise. Enfin il se reconnut, redonna la main à son homme qui ne crioit plus, parce que Ragotin ne le mordoit plus ; & tous deux ensemble déterrerent le petit, qui ne vit pas plutôt la lumiere du jour, que menaçant tout le monde de la tête & des yeux, & principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il se fourra dans la presse de ceux qui sortoient, méditant quelque chose de bien glorieux pour lui, & bien funeste pour la Baguenodiere. Je n'ai pas

ſçû de quelle façon la Baguenodiere fut accommodé avec les deux freres ; tant y a qu'il le fut, du-moins n'ai-je pas oui dire qu'ils ſe ſoient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiere repréſentation que firent nos Comédiens devant l'illuſtre compagnie qui ſe trouvoit lors dans la ville du Mans.

CHAPITRE XVIII.

Qui n'a pas beſoin de titre.

ON repréſenta le jour ſuivant le Nicodeme de l'inimitable Monſieur de Corneille. Cette Comédie eſt admirable à mon jugement, & celle de cet excellent Poëte de Théâtre, en laquelle il a plus mis du ſien, & a plus fait paroître la fécondité & la grandeur de ſon génie, donnant à tous les acteurs des caracteres fiers, tous différens les uns des autres. La repréſentation n'en fut point troublée, & ce fut peut-être à cauſe que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne ſe paſſoit guere de jour

qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi sa mauvaise gloire & son esprit violent & présomptueux contribuoient autant que sa mauvaise fortune, qui jusqu'alors ne lui avoit point fait de quartier. Le petit homme avoit passé l'après-dînée dans la chambre du mari d'Inezilla, l'Opérateur Ferdinando-Ferdinandi, Normand, se disant Vénitien (comme je vous ai déja dit), Médecin Spagirique de profession; & pour dire franchement ce qu'il étoit, grand charlatan, & encore plus grand fourbe. La Rancune pour se donner quelque relâche des importunités que lui faisoit sans cesse Ragotin, à qui il avoit promis de le faire aimer de Mademoiselle de l'Etoile, lui avoit fait accroire que l'Opérateur étoit un grand Magicien, qui pouvoit faire courir en chemise après un homme la femme du monde la plus sage : mais qu'il ne faisoit de semblables merveilles que pour ses amis particuliers, dont il connoissoit la discrétion, à cause qu'il s'étoit mal trouvé d'avoir fait agir son art pour des plus grands Seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ra-

gotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes graces, ce qu'il lui assura ne lui devoir pas être difficile, l'Opérateur étant homme d'esprit, qui devenoit aisément amoureux de ceux qui en avoient; & qui, quand une fois il aimoit quelqu'un, n'avoit plus rien de reservé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou à respecter un homme glorieux, on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de même d'un homme patient, il n'est pas aisé à gouverner; & l'expérience apprend qu'une personne humble, & qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusée, vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend, que celle qui s'offense d'un refus. La Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut, & Ragotin dès l'heure même alla persuader à l'Opérateur qu'il étoit un grand Magicien. Je ne vous redirai point ce qu'il lui dit; il suffit que l'Opérateur, qui avoit été averti par la Rancune, joua bien son personnage, & nia qu'il fût Magicien d'une maniere à faire croire qu'il l'étoit; Ragotin passa l'après-dînée auprès de lui, qui avoit un ma-

tras sur le feu pour quelque opération chimique ; & pour ce jour-là n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant il entra dans la chambre de l'Opérateur, qui étoit encore dans le lit : Inezilla le trouva fort mauvais ; car elle n'étoit plus d'âge à sortir de son lit fraîche comme une rose, & elle avoit besoin tous les matins d'être long-tems enfermée en particulier, devant que d'être en état de paroître en public. Elle se coula donc dans un petit cabinet, suivie de sa servante Morisque, qui lui porta toutes ses munitions d'amour. Cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la Magie ; & le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait, mais sans lui vouloir rien promettre. Ragotin lui voulut donner des marques de sa largesse : il fit fort bien apprêter le dîner, & y convia les Comédiens & les Comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas, vous sçaurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup, & qu'on y mangea de grande force. Après dîné Inezilla fut priée par le Destin

Deſtin & les Comédiennes, de leur dire quelque hiſtoriette Eſpagnole, de celles qu'elle compoſoit ou traduiſoit tous les jours à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avoit juré par Apollon & les neuf Sœurs, qu'il lui apprendroit dans ſix mois toutes les graces & les fineſſes de notre langue. Inezilla ne ſe fit point prier : & tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinandi, elle lut d'un ton de voix charmant la Nouvelle que vous allez lire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XIX.

Les deux Freres rivaux.

DOROTHÉE & Féliciane de Montſalve, étoient les deux plus aimables filles de Séville ; & quand elles ne l'euſſent pas été, leur bien & leur condition les euſſent fait rechercher de tous les Cavaliers qui avoient envie de ſe bien marier. Dom Manuel leur pere ne s'étoit point encore déclaré en faveur de perſonne, & Doro-

thée la fille, qui comme aînée devoit être mariée devant sa sœur, avoit comme elle si bien ménagé ses regards & ses actions, que le plus présomptueux de ses prétendans avoit encore à douter si les promesses amoureuses en étoient bien ou mal reçûes. Cependant ces belles filles n'alloient point à la Messe, sans un cortege d'amans bien parés. Elles ne prenoient point d'eau-benite, que plusieurs mains belles ou laides ne leur en offrissent à la fois. Leurs beaux yeux ne se pouvoient lever de dessus leurs livres de prieres, qu'ils ne se trouvassent le centre de je ne sçai combien de regards immodérés; & elles ne faisoient pas un pas dans l'Eglise, qu'elles n'eussent des révérences à rendre : mais si leur mérite leur causoit tant de fatigue dans les lieux publics & dans les Eglises, il leur attiroit souvent devant les fenêtres de la maison de leur pere des divertissemens qui leur rendoient supportable la sévere clôture à quoi les obligeoient leur sexe & la coutume de la Nation. Il ne se passoit guere de nuit qu'elles ne fussent régalées de quelque musi-

que ; & l'on couroit fort ſouvent la bague devant leurs fenêtres, qui donnoient ſur une place publique. Un jour entr'autres, un étranger s'y fit admirer par ſon adreſſe ſur tous les Cavaliers de la Ville, & fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles ſœurs. Pluſieurs Cavaliers de Séville qui l'avoient connu en Flandres, où il avoit commandé un Régiment de Cavalerie, le convierent de courir la bague avec eux; ce qu'il fit habillé à la ſoldate. A quelques jours de-là, on fit dans Seville la cérémonie de ſacrer un Evêque. L'étranger, qui ſe faiſoit appeller Dom Sanche de Sylva, ſe trouva dans l'Egliſe où ſe faiſoit la cérémonie, avec les plus galans de Seville, & les belles ſœurs de Montſalve s'y trouverent auſſi, entre pluſieurs Dames déguiſées comme elles à la mode de Seville, avec une mante de groſſe étoffe, & un petit chapeau couvert de plume ſur la tête. Dom Sanche ſe trouva par haſard entre les deux belles ſœurs, & une Dame qu'il accoſta ; mais qui le pria civilement de ne parler point à elle, & de

laiſſer libre la place qu'il occupoit à une perſonne qu'elle attendoit. Dom Sanche lui obéit ; & approchant de Dorothée de Montſalve, qui étoit plus près de lui que ſa ſœur, & qui avoit vû ce qui s'étoit paſſé entre cette Dame & lui : J'avois eſpéré, lui dit-il, qu'étant étranger, la Dame à qui j'ai voulu parler, ne me refuſeroit pas ſa converſation ; mais elle m'a puni d'avoir crû trop témérairement que la mienne n'étoit pas à mépriſer. Je vous ſupplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un étranger qu'elle vient de mal-traiter, & pour la gloire des Dames de Seville, de lui donner ſujet de ſe louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter auſſi mal qu'a fait cette Dame, lui répondit Dorothée, puiſque vous n'avez recours à moi qu'à ſon refus ; mais afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des Dames de mon pays, je veux bien ne parler qu'avec vous tant que durera la cérémonie ; & par-là vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à perſonne. C'eſt de quoi je ſuis étonné,

faite comme vous êtes, lui dit Dom Sanche ; & il faut que vous soyez bien à craindre, ou que les galans de cette ville soient bien timides, ou plutôt que celui dont j'occupe le poste soit absent. Et pensez-vous, lui dit Dorothée, que je sçache si peu comment il faut aimer, qu'en l'absence d'un galant je ne m'empêchasse pas bien d'aller en une assemblée, où je le trouverois à redire ? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connoissez pas. Vous connoîtriez bien, repliqua Dom Sanche, que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez, si vous me permettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvemens ne sont pas toujours bons à suivre, lui dit Dorothée ; & de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez. Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous, lui repartit Dom Sanche. Ce n'est pas un dessein de peu de jours, lui répondit Dorothée : vous ne songez peut-être pas que vous ne faites que passer par Seville, &

peut-être ne sçavez-vous pas aussi que je ne trouverois pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant. Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, & je vous promets que je serai dans Seville toute ma vie. Ce que vous me dites-là est bien galant, repartit Dorothée ; & je m'étonne fort qu'un homme qui sçait dire de pareilles choses, n'ait point encore ici choisi de Dame à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine ? C'est plutôt qu'il se défie de ses forces, lui dit Dom Sanche. Répondez-moi précisément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, & m'apprenez confidemment celle de nos Dames qui auroit le pouvoir de vous arrêter dans Seville. Je vous ai déja dit que vous m'y arrêteriez, si vous vouliez, lui répondit Dom Sanche. Vous ne m'avez jamais vûe, lui dit Dorothée ; déclarez-vous donc sur quelque autre. Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit Dom Sanche, que si Dorothée de Montsalve avoit autant d'esprit que vous, je croirois

un homme heureux dont elle eſtimeroit le mérite & ſouffriroit les ſoins. Il ſe trouve dans Seville pluſieurs Dames qui l'égalent, & même qui la ſurpaſſent, lui dit Dorothée : Mais, ajoûta-t-elle, n'avez-vous point oui dire qu'entre ſes galans il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres ? Comme je me ſuis vû fort éloigné de la mériter, lui dit Dom Sanche, je ne me ſuis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. Pourquoi ne la mériteriez-vous pas auſſi-tôt qu'un autre, lui demanda Dorothée ? Le caprice des Dames eſt quelquefois étrange, & ſouvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès, que pluſieurs années de ſervices des galans qui ſont tous les jours devant leurs yeux. Vous vous défaites de moi adroitement, dit Dom Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous ; & je vois bien par-là, que vous ne conſidereriez guere les ſervices d'un nouveau galant, au préjudice de celui avec qui il y a long-tems que vous êtes engagée. Ne vous mettez

pas cela dans l'esprit, lui répondit Dorothée; & croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie, pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naissante, & même ne m'ayant jamais vûe. S'il ne manque que cela à la déclaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit Dom Sanche, ne vous cachez pas davantage à un étranger, qui est déja charmé de votre esprit. Le vôtre ne le seroit pas de mon visage, lui répondit Dorothée. Ah! vous ne pouvez être que fort belle, repliqua Dom Sanche, puisque vous avouez si franchement que vous ne l'êtes pas; & je ne doute plus à cette heure, que vous ne vous vouliez défaire de moi, parce que je vous ennuye, ou que toutes les places de votre cœur ne soient déja prises: Il n'est donc pas juste, ajoûta t-il, que la bonté que vous avez eue à me souffrir se lasse davantage, & je ne veux pas vous laisser croire que je n'aye eu dessein que de passer mon tems, lorsque je vous offrois tout celui de ma vie. Pour vous témoigner, lui dit Dorothée,

rothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je ſerai bien-aiſe de ne m'en ſéparer point, que je ne ſçache qui vous êtes. Je ne puis faillir en vous obéiſſant. Sçachez donc, aimable inconnue, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui eſt celui de ma mere ; que mon pere eſt Gouverneur de Quitto dans le Pérou ; que je ſuis dans Séville par ſon ordre ; & que j'ai paſſé toute ma vie en Flandres, où j'ai mérité des plus beaux emplois de l'armée, & une Commanderie de Saint Jacques. Voila en peu de paroles ce que je ſuis, continua-t-il ; & il ne tiendra déſormais qu'à vous, que je vous puiſſe faire ſçavoir en un lieu moins public ce que je veux être toute ma vie. Ce ſera le plutôt que je pourrai, lui dit Dorothée ; & cependant ſans vous mettre en peine de me connoître davantage, ſi vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connoître jamais ; contentez-vous de ſçavoir que je ſuis de qualité, & que mon viſage ne fait pas peur. Dom Sanche la quitta, lui faiſant une profonde

révérence, & alla joindre un grand nombre de galants à louer, qui s'entretenoient enſemble. Quelques Dames triſtes, de celles qui ſont toujours en peine de la conduite des autres, & fort en repos de la leur ; qui ſe font d'elles-mêmes arbitres du mal & du bien, quoiqu'on puiſſe faire des gageures ſur leur vertu, comme ſur tout ce qui n'eſt pas bien avéré ; & qui croyent qu'avec un peu de rudeſſe brutale & de grimace dévote, elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouement de leur jeuneſſe ait été plus ſcandaleux, que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple ; ces Dames donc, le plus ſouvent de connoiſſance très-courte, diront ici que Mademoiſelle Dorothée eſt pour le moins une étourdie, non-ſeulement d'avoir ſi bruſquement fait de ſi grandes avances à un homme qu'elle ne connoiſſoit que de vûe, mais auſſi d'avoir ſouffert qu'on lui parlât d'amour ; & que ſi une fille, ſur qui elles auroient du pouvoir, en avoit fait autant, elle ne ſeroit pas un quart-d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes

ſçachent que chaque pays a ſes coûtumes particulieres, & que ſi en France les femmes, & même les filles, qui vont par-tout ſur leur bonne foi, s'offenſent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour; qu'en Eſpagne, où elles ſont reſſerrées comme des Religieuſes, on ne les offenſe point de leur dire qu'on les aime, quand celui qui le leur diroit n'auroit pas de quoi ſe faire aimer. Elles ſont bien davantage; ce ſont toujours preſque les Dames qui font les premieres avances, & qui font les premieres priſes, parce qu'elles ſont les dernieres à être vûes des galans qu'elles voyent tous les jours dans les Egliſes, dans le cours, & de leurs balcons & jalouſies. Dorothée fit confidence à ſa ſœur Feliciane de la converſation qu'elle avoit eue avec Dom Sanche, & lui avoua que cet étranger lui plaiſoit davantage que tous les Cavaliers de Séville; & ſa ſœur approuva fort le deſſein qu'elle avoit fait ſur ſa liberté. Les deux belles-ſœurs moraliſerent longtems ſur les priviléges avantageux qu'avoient les hommes par-deſſus

les femmes, qui n'étoient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parens, qui n'étoit pas toujours à leur gré; au lieu que les hommes se pouvoient choisir des femmes aimables. Pour moi, disoit Dorothée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir; mais je suis aussi bien résolue de ne me marier jamais avec un homme qui ne possédera pas lui seul tout ce que j'aurois à chercher en plusieurs autres; & j'aime bien mieux passer ma vie dans un Couvent, qu'avec un mari que je ne pourrois pas aimer. Feliciane dit à sa sœur, qu'elle avoit pris cette résolution-là aussi-bien qu'elle, & elles s'y fortifierent l'une l'autre par tous les raisonnemens que leurs beaux esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvoit de la difficulté à tenir à Dom Sanche la parole qu'elle lui avoit donnée de se faire connoître à lui, & elle en témoignoit à sa sœur beaucoup d'inquiétude. Mais Feliciane qui étoit heureuse à trouver des expédiens, fit souvenir à sa sœur qu'une Dame de leurs parentes & de plus

de leurs intimes amies (car toutes les parentes n'en sont pas), la serviroit de tout son cœur dans une affaire où il y alloit de son repos. Vous sçavez bien, lui disoit cette bonne sœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a servies si longtems, est mariée à un Chirurgien qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne, & que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre. Elles sont dans un quartier éloigné : & quand on remarqueroit que nous irions visiter notre parente plus souvent que nous n'aurions jamais fait, on ne prendra pas garde que ce Dom Sanche entre chez un Chirurgien, outre qu'il y peut entrer de nuit & déguisé. Pendant que Dorothée dresse à l'aide de sa sœur le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa parente à la servir, & instruit Marine de ce qu'elle a à faire, Dom Sanche songe à son inconnue, ne sçait si elle lui a promis de lui faire sçavoir de ses nouvelles pour se moquer de lui, & la voit tous les jours sans la connoître, ou dans les Eglises, ou à son bal-

con recevant les adorations de ſes galans ; qui ſont tous de la connoiſſance de Dom Sanche, & les plus grands amis qu'il ait dans Séville. Il s'habilloit un matin ſongeant à ſon inconnue, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandoit. On la fit entrer, & il en reçut le Billet que vous allez lire.

BILLET.

JE vous aurois plutôt fait ſçavoir de mes nouvelles, ſi je l'avois pû. Si l'envie que vous avez eue de me connoître vous dure encore, trouvez-vous au commencement de la nuit où celle qui vous a donné un billet vous dira, & d'où elle vous conduira où je vous attendrai.

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut. Il embraſſa avec emportement la bien-heureuſe ambaſſadrice, & lui donna une chaîne d'or, qu'elle prit après quelque petite cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit en un lieu écarté, qu'elle lui marqua, où il ſe devoit rendre ſans ſuite, & prit congé de lui, le laiſſant

l'homme du monde le plus aiſe & le plus impatient. Enfin la nuit vint ; il ſe trouva à l'aſſignation embelli & parfumé, où l'attendoit l'ambaſſadrice du matin. Il fut introduit par elle dans une petite maiſon de mauvaiſe mine, & enſuite en un fort bel appartement, où il trouva trois Dames, toutes le viſage couvert d'un voile. Il reconnut ſon inconnue à ſa taille, & lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas ſon voile. Elle ne fit point de façons, & ſa ſœur & elle ſe découvrirent au bienheureux Dom Sanche pour les belles Dames de Montſalve. Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant ſon voile, que je diſois la vérité, quand je vous aſſurois qu'un étranger obtenoit quelquefois en un moment, ce que les galans qu'on voyoit tous les jours, ne méritoient pas en pluſieurs années : & vous ſeriez, ajouta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes, ſi vous n'eſtimiez pas la faveur que je vous fais, ou ſi vous en faiſiez des jugemens à mon déſavantage. J'eſtimerai toujours tout ce qui me viendra de vous, comme s'il me

venoit du Ciel, lui dit le passionné Dom Sanche; & vous verrez bien par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez, que si jamais je le perds, ce sera plutôt par mon malheur, que par ma faute.

Ils se dirent en peu de tems,
Tout ce que l'amour nous fait dire,
Quand il est maître de nos sens.

La maîtresse du logis & Féliciane, qui sçavoient bien vivre, s'étoient éloignées d'une honnête distance de nos deux amans; & ainsi ils eurent toute la commodité qu'il leur falloit pour s'entre-donner de l'amour encore plus qu'ils n'en avoient, quoiqu'ils en eussent déja beaucoup; & prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvoit, encore davantage. Dorothée promit à Dom Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour se voir souvent avec lui. Il l'en remercia le plus spirituellement qu'il put. Les deux autres Dames se mêlerent en même tems dans leur conversation, & Marine les fit souvenir de se séparer quand il en fut tems.

Dorothée en fut triſte ; Dom Sanche en changea de viſage : mais il fallut pourtant ſe dire adieu. Le brave Cavalier écrivit dès le jour ſuivant à ſa belle Dame, qui lui fit une réponſe telle qu'il la pouvoit ſouhaiter. Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux ; car il n'en eſt point tombé entre mes mains. Ils ſe virent ſouvent dans le même lieu, & de la même façon qu'ils s'étoient vûs la premiere fois, & vinrent à s'aimer ſi fort, que ſans répandre leur ſang comme Pyrame & Tiſbé, ils ne leur en dûrent gueres en tendreſſe impétueuſe. On dit que l'amour, le feu & l'argent ne ſe peuvent longtems cacher. Dorothée, qui avoit ſon galant étranger dans la tête, n'en pouvoit parler petitement ; & elle le mettoit ſi haut au-deſſus de tous les autres Gentilshommes de Séville, que quelques Dames qui avoient leurs intérêts cachés auſſi-bien qu'elle, & qui l'entendoient inceſſamment parler de Dom Sanche, & l'élever au mépris de ce qu'elles aimoient, y prirent garde, & s'en piquerent. Féliciane l'avoit ſouvent avertie

en particulier d'en parler avec plus de retenue ; & cent fois en compagnie, quand elle la voyoit se laisser emporter au plaisir qu'elle prenoit de parler de son galant, lui avoit marché sur les pieds, jusqu'à lui faire mal. Un Cavalier amoureux de Dorothée en fut averti par une Dame de ses intimes amies, & n'eut point de peine à croire que Dorothée aimoit Dom Sanche, parce qu'il se souvint que depuis que cet étranger étoit dans Séville, les esclaves de cette belle fille, desquels il étoit le plus enchaîné, n'en avoient pas reçu le moindre regard favorable. Ce rival de Dom Sanche étoit riche, de bonne maison, & étoit agréable à Dom Manuel, qui ne pressoit pourtant pas sa fille de l'épouser, à cause que toutes les fois qu'il lui en parloit, elle le conjuroit de ne la marier pas si jeune. Ce Cavalier (je viens de me souvenir qu'il s'appelloit Dom Diegue) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne faisoit encore que soupçonner. Il avoit un valet-de-chambre, de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'aussi beau linge

que leurs maîtres, ou qui portent le leur, qui sont les modèles entre les autres valets, & qui en sont autant enviés, qu'estimés des servantes. Ce valet se nommoit Guſman; & ayant eu du ciel une demi-teinture de Poësie, faisoit la plûpart des Romances de Séville, ce qui est à Paris des chansons du Pont-Neuf; il les chantoit sur sa guitarre, & ne les chantoit pas toutes unies, & sans y faire de la broderie des lévres ou de la langue. Il dansoit la sarabande, n'étoit jamais sans castagnettes, avoit eu envie d'être Comédien, & faisoit entrer dans la composition de son mérite quelque bravoure; mais pour vous dire les choses comme elles sont, un peu filoutiere. Tous ces beaux talens joints à quelque éloquence de mémoire que lui avoit communiquée celle de son maître, l'avoient rendu sans contredit le blanc (si je l'ose ainsi dire) de tous les desirs amoureux des servantes qui se croyent aimables. Dom Diegue lui commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servoit les Dames de Montsalve. Il obéit à son

maître ; Isabelle s'en apperçut, & se crut heureuse d'être aimée de Guſman, qu'elle aima en peu de tems, & qui de son côté vint aussi à l'aimer, & à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit commencé que pour obéir à son maître. Si Guſman éveilloit la convoitise des servantes de la plus grande ambition ; Isabelle étoit un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle étoit aimée de ses maîtresses, qui étoient fort libérales, & avoit quelque bien à attendre de son pere, qui étoit un honnête Artisan. Guſman songea donc sérieusement à être son mari ; elle l'agréa pour tel : ils se donnerent mutuellement la foi de mariage, & vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été mariés. Isabelle avoit bien du déplaisir de ce que Marine, la femme du Chirurgien chez qui Dorothée & Dom Sanche se voyoient secrettement, & qui avoit servi sa maîtresse devant elle, étoit encore sa confidente dans une affaire de cette nature, où la libéralité d'un amant se faisoit toujours paroître. Elle avoit eu

connoissance de la chaîne d'or que Dom Sanche avoit donnée à Marine, de plusieurs autres présens qu'il lui avoit faits, & s'imagina qu'elle en avoit reçû bien d'autres. Il en haïssoit Marine à la mort; & c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille étoit un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner si à la premiere priere que lui fit Gusman de lui avouer s'il étoit vrai que Dorothée aimoit quelqu'un, elle fit part du secret de sa maîtresse à un homme à qui elle s'étoit donnée toute entiere. Elle lui apprit tout ce qu'elle sçavoit de l'intrigue de nos jeunes amans, & exagéra long-tems la bonne fortune de Marine, que Dom Sanche enrichissoit, & ensuite pesta contre elle, d'emporter ainsi des profits qui étoient mieux dûs à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorothée se trouveroit avec son galant. Elle le fit; & il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidele Isabelle. Dom Diegue, habillé en pauvre, se posta auprès de la porte du logis de Ma-

rine la nuit que lui marqua son valet, y vit entrer son rival, & à quelque tems de-là arrêter un carrosse devant la maison de la parente de Dorothée, d'où cette belle fille & sa sœur descendirent, laissant Dom Diegue dans la rage que vous pouvez vous imaginer. Il fit dessein dès-lors de se délivrer d'un si redoutable rival, en l'ôtant du monde ; s'assura d'assassins de louage ; attendit Dom Sanche plusieurs nuits de suite, & enfin le trouva & l'attaqua secondé de deux braves bien armés aussi-bien que lui. Dom Sanche de son côté étoit en état de se bien défendre, & outre le poignard & l'épée, avoit deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord comme un lion, & connut bien que ses ennemis en vouloient à sa vie, & étoient couverts à l'épreuve des coups d'épées. Dom Diegue le pressoit plus que les autres, qui n'agissoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçû. Il lâcha quelque tems le pied devant ses ennemis pour tirer le bruit du combat loin de la maison où étoit sa Dorothée ; mais enfin, crai-

gnant de se faire tuer à force d'être discret ; & se voyant trop pressé de Dom Diegue, il lui tira un de ses pistolets, & l'étendit par terre demi-mort & demandant un Prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet, les braves disparurent ; Dom Sanche se sauva chez lui, & les voisins sortirent dans la rue, & trouverent Dom Diegue, qu'ils reconnurent, tirant à la fin, & qui accusa Dom Sanche de sa mort. Notre Cavalier en fut averti par ses amis, qui lui dirent que quand la Justice ne le chercheroit pas, les parens de Dom Diegue ne laisseroient pas la mort de leur parent impunie, & tâcheroient assurément de le tuer en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Il se retira donc dans un Couvent, d'où il fit sçavoir de ses nouvelles à Dorothée, & donna ordre à ses affaires pour pouvoir sortir de Seville, quand il le pourroit faire sûrement. La Justice cependant fit ses diligences, chercha Dom Sanche, & ne le trouva point. Après que la premiere ardeur des poursuites fut passée, & que tout le monde fut persuadé qu'il s'étoit

sauvé, Dorothée & sa sœur, sous un prétexte de dévotion, se firent mener par leur parente dans le Couvent où s'étoit retiré Dom Sanche, & là, par l'entremise d'un bon Pere, les deux amans se virent dans une Chapelle, se promirent une fidélité à toutes épreuves, & se séparerent avec tant de regret, & se dirent des choses si touchantes, que sa sœur, sa parente & le bon Religieux, qui en furent témoins, en pleurerent, & en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont songé. Il sortit déguisé de Séville, & laissa avant que de partir des Lettres au Facteur de son pere, pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces Lettres, il lui faisoit sçavoir l'accident qui l'obligeoit à s'absenter de Séville, & qu'il se retiroit à Naples. Il arriva heureusement, & fut bien venu auprès du Viceroi, à qui il avoit l'honneur d'appartenir. Quoiqu'il en reçût toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples, pendant une année entiere, puisqu'il n'avoit point de nouvelles de Dorothée. Le Viceroi arma

six

six Galeres qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de Dom Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer ; & celui qui commandoit ces Galeres, le reçut dans la sienne, & le logea dans la chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition & de son mérite. Les six Galeres de Naples en trouverent huit Turques, presque à la vûe de Messine, & n'hésiterent point à les attaquer. Après un long combat les Chrétiens prirent trois Galeres ennemies, & en coulerent deux à fond. La patronne des Galeres Chrétiennes s'étoit attachée à celle des Turcs, qui pour être mieux armée que les autres, avoit fait aussi plus de résistance. La mer cependant étoit devenue grosse, & l'orage s'étoit augmenté si furieusement, qu'enfin les Chrétiens & les Turcs songerent moins à s'entre-nuire, qu'à se garantir de l'orage. On déprit donc de part & d'autre les crampons de fer dont les Galeres avoient été accrochées, & la patronne Turque s'éloigna de la Chrétienne, dans le tems que le trop hardi Dom

Sanche s'étoit jetté dedans, & n'avoit été ſuivi de perſonne. Quand il ſe vit ſeul au pouvoir des ennemis, il préféra la mort à l'eſclavage, & au haſard de tout ce qui en pourroit arriver, ſe lança dans la mer, eſpérant en quelque façon, comme il étoit grand nageur, de gagner à la nage les Galeres Chrétiennes : mais le mauvais tems empêcha qu'il n'en fût apperçu, quoique le Général Chrétien, qui avoit été témoin de l'action de Dom Sanche, & qui ſe deſeſpéroit de ſa perte, qu'il croyoit inévitable, fit revirer ſa Galere du côté qu'il s'étoit jetté dans la mer. Dom Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ſes bras ; & après avoir nagé quelque tems vers la terre où le vent & la marée le portoient, il trouva heureuſement une planche des Galeres Turques, que le canon avoit briſées, & ſe ſervit utilement de ce ſecours venu à propos, qu'il crut que le Ciel lui avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieue & demie du lieu où le combat s'étoit fait, juſqu'à la côte de Sicile, & Dom Sanche y aborda plus vîte

qu'il ne l'eſpéroit, aidé, comme il étoit, du vent & de la marée. Il prit terre ſans ſe bleſſer contre le rivage; & après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un péril ſi évident, il alla plus avant en terre, autant que ſa laſſitude le pût permettre, & d'une éminence qu'il monta, apperçut un Hameau habité de pêcheurs, qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit faits pendant le combat, qui l'avoient fort échauffé, & ceux qu'il avoit faits dans la mer, & le froid qu'il y avoit ſouffert, & enſuite dans ſes habits mouillés, lui cauſerent une violente fiévre, qui lui fit long-tems garder le lit : mais enfin il guérit ſans y faire autre choſe que de vivre de régime. Pendant ſa maladie, il fit deſſein de laiſſer tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de ſa mort, pour n'avoir plus tant à ſe garder de ſes ennemis les parens de Dom Diegue, & pour éprouver la fidélité de Dorothée. Il avoit fait grande amitié en Flandres avec un Marquis Sicilien de la Maiſon de Montalte, qui s'appelloit Fabio. Il donna or-

dre à un pêcheur de s'informer s'il étoit à Messine, où il sçavoit qu'il demeuroit; & ayant sçû qu'il y étoit, il y alla en habit de pêcheur, & entra la nuit chez ce Marquis, qui l'avoit pleuré avec tous ceux qui avoient été affligés de sa perte. Le Marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avoit crû perdu. Dom Sanche lui apprit de quelle façon il s'étoit sauvé, & lui conta son avanture de Séville, sans lui cacher la violente passion qu'il avoit pour Dorothée. Le Marquis Sicilien s'offrit d'aller en Espagne, & même d'enlever Dorothée, si elle y consentoit, & de l'amener en Sicile. Dom Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié; mais il eut une extrême joie de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Espagne. Sanchez, valet de Dom Sanche, avoit été si affligé de la perte de son maître, que quand les Galeres de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un Couvent pour y passer le reste de ses jours. Le Marquis Fabio l'envoya demander au Supérieur, qui l'avoit reçû

à la recommandation de ce Seigneur Sicilien, & qui ne lui avoit pas encore donné l'habit de Religieux. Sanchez pensa mourir de joie quand il revit son cher maître, & ne songea plus à retourner dans son Couvent. Dom Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies, & pour lui faire sçavoir des nouvelles de Dorothée, qui cependant avoit crû avec tout le monde, que Dom Sanche étoit mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes : le pere de Dom Sanche en mourut de regret, & laissa à un autre fils qu'il avoit quatre cens mille écus de bien, à condition d'en donner la moitié à son frere, si la nouvelle de sa mort se trouvoit fausse. Le frere de Dom Sanche se nommoit Dom Juan de Peralte, du nom de son pere. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent, & arriva à Séville un an après l'accident qui y étoit arrivé à Dom Sanche. Ayant un nom différent du sien, il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frere : ce qu'il lui étoit important de tenir secret, à cause du long séjour que ses affaires l'obligerent de faire

dans une ville où son frere avoit des ennemis. Il vit Dorothée, & en devint amoureux comme son frere, mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aimer après son cher Dom Sanche : tout ce que Dom Juan de Peralte faisoit pour lui plaire, l'importunoit ; & elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Séville, que son pere Dom Manuel lui proposoit. Dans ce tems-là Sanchez arriva à Séville, & suivant les ordres que lui avoit donnés son maître, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il sçut du bruit de la ville qu'un Cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en étoit amoureux, & faisoit pour elle toutes les galanteries d'un amant bien raffiné. Il l'écrivit à son maître, & lui fit le mal plus grand qu'il n'étoit, & son maître se l'imagina encore plus grand que son valet ne le lui avoit fait. Le Marquis Fabio & Dom Sanche s'embarquerent à Messine sur les Galeres d'Espagne qui y retournoient, & arriverent heureusement à Saint Lucar, où ils prirent la poste jusqu'à Séville. Ils

y entrerent de nuit, & descendirent dans le logis que Sanchez leur avoit arrêté. Ils garderent la chambre le lendemain ; & la nuit Dom Sanche, & le Marquis Fabio, allerent faire la ronde dans le quartier de Dom Manuel. Ils ouirent accorder des instrumens sous les fenêtres de Dorothée, & ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un théorbe, se plaignit longtems des rigueurs d'une tygresse déguisée en ange. Dom Sanche fut tenté de charger Messieurs de la sérénade ; mais le Marquis Fabio l'en empêcha, lui représentant que c'étoit tout ce qu'il pourroit faire si Dorothée avoit paru à son balcon pour obliger son rival, ou si les paroles de l'air qu'on avoit chanté étoient des remercimens de faveurs reçûes, plutôt que des plaintes d'un amant qui n'étoit pas content. La sérénade se retira peut-être assez mal satisfaite, & Dom Sanche & le Marquis Fabio se retirerent aussi. Cependant Dorothée commençoit à se trouver importunée de l'amour du Cavalier Indien. Son pere

Dom Manuel avoit une extrême passion de la voir mariée ; & elle ne doutoit point que si cet Indien Dom Juan de Peralte, riche & de bonne maison, comme il étoit, s'offroit à lui pour son gendre, il ne fût préféré à tous les autres, & elle plus pressée de son pere qu'elle n'avoit encore été. Le jour qui suivit la sérénade, dont le Marquis Fabio & Dom Sanche avoient eu leur part, Dorothée s'en entretint avec sa sœur, & lui dit qu'elle ne pouvoit plus souffrir les galanteries de l'Indien, & qu'elle trouvoit étrange qu'il les fît si publiques devant que d'avoir fait parler à son pere. C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Féliciane ; & si j'étois en votre place, je le traiterois si mal la premiere fois que l'occasion s'en présenteroit, qu'il seroit bien-tôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plû, ajouta-t-elle, il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la Cour ; & la grande dépense qu'il fait dans Séville, n'a rien de poli, & rien qui ne sente son étranger. Elle s'efforça ensuite de

de faire une fort desagréable peinture de Dom Juan de Peralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville, elle avoit avoué à sa sœur, qu'il ne lui déplaisoit pas, & que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler, elle l'avoit fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorothée remarquant sa sœur si changée, ou qui feignoit de l'être dans les sentimens qu'elle avoit eus autrefois pour ce Cavalier, la soupçonna d'avoir de l'inclination pour lui autant qu'elle lui vouloit faire croire de n'en avoir point; & pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'étoit point offensée des galanteries de Dom Juan par l'aversion qu'elle eût pour sa personne, & qu'au contraire, lui trouvant dans le visage quelque air de celui de Dom Sanche, il auroit été plus capable de lui plaire qu'aucun autre Cavalier de Séville; outre qu'elle sçavoit bien qu'étant riche & de bonne maison, il obtiendroit aisément le consentement de son pere: mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien aimer après Dom Sanche; & puisque je n'ai pû

être sa femme, je ne la ferai jamais d'un autre, & je passerai le reste de mes jours dans un Couvent. Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein, lui dit Féliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point; ma sœur, lui répondit Dorothée, vous serez bien tôt le plus riche parti de Séville; & c'est ce qui me faisoit avoir envie de voir Dom Juan, pour lui persuader d'avoir pour vous les sentimens d'amour qu'il a pour moi, après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'épouser: mais je ne le verrai que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galanteries, puisque je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. En vérité, continua-t-elle, j'en ai du déplaisir; car je ne vois personne dans Séville, avec qui vous puissiez être aussi bien mariée que vous le seriez avec lui. Il m'est plus indifférent que haïssable, lui dit Féliciane; & si je vous ai dit qu'il me déplaisoit, ç'a été plutôt par quelque complaisance que j'ai voulu avoir pour

vous, que par une véritable averſion que j'euſſe pour lui. Avouez plutôt, ma chere ſœur, lui répondit Dorothée, que vous ne me parlez pas ingénuement ; & quand vous m'avez témoigné peu d'eſtime pour Dom Juan, que vous ne vous êtes pas ſouvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué, ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop, que découvert qu'il ne vous plaiſoit guere. Féliciane rougit à ces dernieres paroles de Dorothée, & ſe défit extrêmement : elle lui dit, l'eſprit fort troublé, quantité de choſes mal arrangées, qui la défendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce que l'accuſoit ſa ſœur ; & enfin, elle lui confeſſa qu'elle aimoit Dom Juan. Dorothée ne déſaprouva pas ſon amour, & lui promit de la ſervir de tout ſon pouvoir, dès le jour même. Iſabelle qui avoit rompu tout commerce avec ſon Guſman, depuis l'accident arrivé à Dom Sanche, eut ordre de Dorothée d'aller trouver Dom Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de Dom Manuel, & de lui dire que

Dorothée & sa sœur l'y attendroient, & qu'il se rendît à l'assignation à minuit, quand leur pere seroit couché. Isabelle, qui avoit été gagnée de Dom Juan, & qui avoit fait ce qu'elle avoit pû pour le mettre bien dans l'esprit de sa maîtresse, sans y avoir réussi, fut fort surprise de la voir si changée, & fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avoit encore porté que de mauvaises, & de qui elle avoit déja reçu beaucoup de présens. Elle vola chez ce Cavalier, qui eût eu peine à croire sa bonne fortune, sans la fatale clef du jardin qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur pleine de cinquante pistoles, dont elle eut pour le moins autant de joie, qu'elle venoit de lui en donner. Le hazard voulut que la même nuit que Dom Juan devoit avoir entrée dans le jardin du pere de Dorothée, Dom Sanche, accompagné de son ami le Marquis, vînt encore faire la ronde à l'entour du logis de cette belle fille, pour s'assurer davantage des desseins de son rival. Le Mar-

quis & lui étoient sur les onze heures dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armés s'arrêterent auprès d'eux. L'amant jaloux crut que c'étoit son rival. Il s'approcha de ces hommes, & leur dit que le poste qu'ils occupoient lui étoit commode pour un dessein qu'il avoit, & qu'il les prioit de le lui céder. Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez n'étoit absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, & qui sera exécuté assez tôt pour ne retarder pas longtems l'exécution du vôtre. La colere de Dom Sanche étoit déja au plus haut point où elle pouvoit aller : mettre donc l'épée à la main, & charger ces hommes qu'il trouvoit incivils, fut presque la même chose. Cette attaque imprévûe de Dom Sanche les surprit, & les mit en désordre ; & le Marquis les chargeant d'aussi grande vigueur qu'avoit fait son ami, ils se défendirent mal, & furent poussés plus vîte que le pas jusqu'au bout de la rue. Là Dom Sanche reçut une légere blessure dans un

bras, & perça celui qui l'avoit bleſſé d'un ſi grand coup, qu'il fut longtems à retirer ſon épée du corps de ſon ennemi, & crut l'avoir tué. Le Marquis cependant s'étoit opiniâtré à pourſuivre les autres, qui fuirent devant lui de toute leur force auſſi-tôt qu'ils virent tomber leur camarade. Dom Sanche vit à l'un des deux bouts de la rue des gens avec de la lumiere, qui venoient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la Juſtice, & c'étoit elle. Il ſe retira en diligence dans la rue où le combat avoit commencé, & de cette rue dans une autre, au milieu de laquelle il trouva tête pour tête un vieux Cavalier qui s'éclairoit d'une lanterne, & qui avoit mis l'épée à la main au bruit que faiſoit Dom Sanche, qui venoit à lui en courant. Ce vieux Cavalier étoit Dom Manuel, qui revenoit de jouer chez un de ſes voiſins, comme il faiſoit tous les ſoirs, & alloit entrer chez lui par la porte de ſon jardin, qui étoit proche du lieu où le trouva Dom Sanche. Il cria à notre amoureux Cavalier : Qui va-là ? Un homme, lui répon-

dit Dom Sanche, à qui il importe de paſſer vîte, ſi vous ne l'en empêchez. Peut-être, lui dit Dom Manuel, vous eſt-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un aſile; ma maiſon qui n'eſt pas éloignée, vous en peut ſervir. Il eſt vrai, lui répondit Dom Sanche, que je ſuis en peine de me cacher à la Juſtice, qui peut-être me cherche; & puiſque vous êtes aſſez généreux pour offrir votre maiſon à un étranger, il vous fait ſon ſalut en toute aſſurance, & vous promet de n'oublier jamais la grace que vous lui faites, & de ne s'en ſervir qu'autant de tems qu'il lui eſt néceſſaire, pour laiſſer paſſer outre ceux qui le cherchent. Dom Manuel là-deſſus ouvrit la porte d'une clef qu'il avoit ſur lui; & ayant fait entrer D. Sanche dans ſon jardin, le mit dans un bois de lauriers, en attendant qu'il iroit donner ordre à le cacher mieux dans ſa maiſon, ſans qu'il fût vû de perſonne. Il n'y avoit pas longtems que D. Sanche étoit caché entre ces lauriers, quand il vit venir à lui une femme, qui lui dit en l'approchant: Venez, mon Cavalier, ma

maîtresse Dorothée vous attend. A ce nom-là D. Sanche pensa qu'il pouvoit bien être dans la maison de sa maîtresse, & que le vieux Cavalier étoit son pere. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné assignation dans le même lieu à son rival, & suivit Isabelle, plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la Justice. Cependant Dom Juan vint à l'heure qu'on lui avoit donnée, ouvrit la porte du jardin de Dom Manuel avec la clef qu'Isabelle lui avoit donnée, & se cacha dans les mêmes lauriers d'où Dom Sanche venoit de sortir. Un moment après il vit venir un homme droit à lui; il se mit en état de se défendre, s'il étoit attaqué, & fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour Dom Manuel, qui lui dit qu'il le suivît, & qu'il l'alloit mettre en un lieu où il n'auroit pas à craindre d'être pris. Dom Juan conjectura des paroles de Dom Manuel, qu'il pouvoit avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la Justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre, en le remerciant du plaisir qu'il lui faisoit, & l'on peut

croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il couroit, que fâché de l'obstacle qui faisoit manquer son amoureux dessein. Dom Manuel le conduisit dans sa chambre, & l'y laissa pour s'aller faire dresser un lit dans une autre. Laissons-le dans la peine où il doit être, & reprenons son frere Dom Sanche de Silva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse qui donnoit sur le jardin, où Dorothée & Féliciane attendoient Dom Juan de Peralte, l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre, pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer, & qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Dom Sanche entra donc où étoient les deux belles sœurs, qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment, comme une personne morte ; & si sa sœur ne l'eût soutenue & ne l'eût mise dans une chaise, elle seroit tombée de sa hauteur. Dom Sanche demeura immobile ; Isabelle pensa mourir de peur, & crut que Dom Sanche mort leur apparoissoit pour venger le tort que lui faisoit sa maîtresse. Féliciane, quoique

fort effrayée de voir Dom Sanche reſſuſcité, étoit encore plus en peine de l'accident de ſa ſœur, qui reprit enfin ſes eſprits, & alors Dom Sanche lui dit ces paroles : Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorothée, n'excuſoit en quelque façon votre inconſtance, le déſeſpoir qu'elle me cauſe ne me laiſſeroit pas aſſez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étois mort, pour être oublié de mes ennemis, & non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, & qui avez ſi-tôt manqué à votre promeſſe. Je me pourrois venger, & faire tant de bruit par mes cris & par mes plaintes, que votre pere s'en éveilleroit, & trouveroit l'amant que vous cachez dans ſa maiſon : mais, inſenſé que je ſuis, j'ai peur encore de vous déplaire, & je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer, que de ce que vous en aimez un autre. Jouiſſez, belle infidelle, jouiſſez de votre cher amant ; ne craignez plus rien dans vos nouvelles amours : je vous délivrerai bien-tôt d'un

homme qui vous pourroit reprocher toute votre vie que vous l'avez trahi, lorſqu'il expoſoit ſa vie pour vous venir revoir. Dom Sanche voulut s'en aller après ces paroles : mais Dorothée l'arrêta, & alloit tâcher de ſe juſtifier, quand Iſabelle lui dit fort effrayée, que Dom Manuel la ſuivoit. Dom Sanche n'eut que le tems de ſe mettre derriere la porte : le vieillard fit une réprimande à ſes filles de ce qu'elles n'étoient pas encore couchées : & pendant qu'il eut le dos tourné vers la porte de la chambre, Dom Sanche en ſortit, & gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'étoit déja mis, & où préparant ſon courage à tout ce qui lui pourroit arriver, il attendit une occaſion de ſortir quand elle ſe préſenteroit. Dom Manuel étoit entré dans la chambre de ſes filles pour y prendre de la lumiere, & pour aller de-là ouvrir la porte de ſon Jardin aux Officiers de la Juſtice, qui y frappoient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avoit dit que Dom Manuel avoit retiré dans ſa maiſon un homme qui pou-

voit être de ceux qui venoient de se battre dans la rue. Dom Manuel ne fit point de difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir sa chambre, & que le Cavalier qu'ils cherchoient y étoit enfermé. Dom Sanche voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être trouvé par le grand nombre de sergens qui s'étoient répandus par le jardin, sortit du bois de lauriers où il étoit, & s'approchant de Dom Manuel, qui étoit fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille qu'un Cavalier d'honneur gardoit sa parole, & n'abandonnoit jamais une personne qu'il avoit prise en sa protection. Dom Manuel pria le prévôt, qui étoit son ami, de lui laisser Dom Sanche en sa garde ; ce qui lui fut accordé aisément, & à cause de sa qualité, & parce que le blessé ne l'étoit pas dangereusement. La Justice se retira, & Dom Manuel ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avoit tenus à Dom Sanche quand il le trouva, & que ce Cavalier lui redit, que c'étoit véritablement celui qu'il avoit reçu dans son jardin, ne douta point

que l'autre ne fût quelque galant introduit dans sa maison par ses filles ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer Dom Sanche de Silva dans une chambre, & le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avoit laissé Dom Juan de Peralte, à qui il feignit que son valet étoit entré en même tems que les Officiers de la Justice, & qu'il demandoit à parler à lui. Dom Juan sçavoit bien que son valet-de-chambre étoit fort malade & peu en état de le venir trouver, outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre, quand il eût sçû où il étoit; ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit Dom Manuel, à qui à tout hasard il répondit, que son valet n'avoit qu'à l'aller attendre dans son logis. Dom Manuel le reconnut alors pour ce jeune Gentilhomme Indien, qui faisoit tant de bruit dans Séville; & étant bien informé de sa qualité & de son mérite, résolut de ne le laisser point sortir de sa maison, qu'il n'eût épousé celle de ses filles avec qui il auroit le moindre commerce. Il s'entretint quelque tems avec

lui, pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avoit l'esprit agité. Isabelle, du pas de la porte, les vit parlant ensemble, & l'alla dire à sa maîtresse. Dom Manuel entrevit Isabelle, & crut qu'elle venoit de faire quelque message à Dom Juan de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle, dans le tems que le flambeau qui éclairoit la chambre acheva de brûler, & s'éteignit de lui-même. Pendant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorothée & à Feliciane que Dom Sanche étoit dans la chambre de leur pere, & qu'elle les avoit vûs parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothée ne craignoit point de trouver son cher Dom Sanche avec son pere, résolue qu'elle étoit de lui confesser qu'elle l'aimoit, & qu'elle en avoit été aimée, & de lui dire à quelle intention elle avoit donné assignation à Dom Juan. Elle entra donc dans la chambre qui étoit sans lumiere; & s'étant rencontrée avec Dom Juan dans le tems qu'il en sortoit, elle le prit pour Dom San-

che, l'arrêta par le bras, & lui parla en cette sorte : Pourquoi me fuis-tu, cruel Dom Sanche ! & pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pû répondre aux injustes reproches que tu m'as faits ? J'avoue que tu ne m'en pourrois faire d'assez grands, si j'étois aussi coupable que tu as en quelque façon sujet de le croire : mais tu sçais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même, & qu'elle se découvre toujours avec le tems : donne-moi donc celui de te la faire voir, en débrouillant la confusion où ton malheur & le mien, & peut-être celui de plusieurs autres, nous vient de mettre. Aide-moi à me justifier, & ne hasarde pas d'être injuste pour être trop précipité à me condamner devant que de m'avoir convaincue. Tu peus avoir oui dire qu'un Cavalier m'aime ; mais as-tu oui dire que je l'aime aussi ? Tu peus l'avoir trouvé ici : car il est vrai que je l'y ai fait venir : mais quand tu sçauras à quel dessein je l'ai fait, je suis assurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offen-

sée, lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puis donner. Que n'est-il en ta présence, ce Cavalier, dont l'amour m'importune ? tu connoîtrois par ce que je lui dirois, si jamais il a pû dire qu'il m'aimât, & si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur qui me l'a toujours fait voir quand sa vûe m'a pû nuire, m'empêche de le voir quand il me pourroit servir à te désabuser. Dom Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne lui en devoit découvrir. Enfin, il alloit peut-être la quereller, quand Dom Sanche qui cherchoit de chambre en chambre le chemin du jardin qu'il avoit manqué, & qui ouit la voix de Dorothée qui parloit à Dom Juan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put, & fut pourtant ouï de Dom Juan & des deux sœurs. Dans ce même tems Dom Manuel entra dans la même chambre avec de la lumiere que portoient devant lui quelques-uns de ses domestiques. Les deux rivaux se virent, & furent vûs, se regardant fierement

fierement l'un l'autre, la main sur la garde de leurs épées. Dom Manuel se mit au milieu d'eux, & commanda à sa fille d'en choisir un pour mari, afin qu'il se battît contre l'autre. Dom Juan prit la parole, & dit que pour lui il cedoit toutes ses prétentions, s'il en pouvoit avoir, au Cavalier qu'il voyoit devant lui. Dom Sanche dit la même chose : & ajoûta, que puisque Dom Juan avoit été introduit chez Dom Manuel par sa fille, il y avoit apparence qu'elle l'aimoit & en étoit aimée : que pour lui il mourroit mille fois, plutôt que de se marier avec le moindre scrupule. Dorothée se jetta aux pieds de son pere, & le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'étoit passé entre elle & Dom Sanche de Silva, devant qu'il eût tué Dom Diegue pour l'amour d'elle. Elle lui apprit que Dom Juan de Peralte étoit ensuite devenu amoureux d'elle ; le dessein qu'elle avoit eu de le désabuser, & de lui proposer de demander sa sœur en mariage. Et elle conclut, que si elle ne pouvoit persuader son innocence à Dom Sanche, elle vouloit dès

le jour suivant entrer dans un Couvent pour n'en sortir jamais. Par sa relation, les deux freres se reconnurent : Dom Sanche se raccommoda avec Dorothée, qu'il demanda en mariage à Dom Manuel : Dom Juan lui demanda aussi Feliciane ; & Dom Manuel les reçut pour ses gendres, avec une satisfaction qui ne se peut exprimer. Aussi-tôt que le jour parut, Dom Sanche envoya querir le Marquis Fabio, qui vint prendre part à la joie de son ami. On tint l'affaire secrette jusqu'à tant que Dom Manuel & le Marquis eurent disposé un cousin, héritier de Dom Diegue, à oublier la mort de son parent, & à s'accommoder avec Dom Sanche. Pendant la négociation, le Marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce Cavalier, & la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joie une proposition si avantageuse à sa sœur ; & dès-lors se laissa aller à tout ce qu'on lui proposa en faveur de Dom Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour ; tout y alla bien de part & d'autre, & même long-tems ; ce qui est à considérer.

CHAPITRE XX.

De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.

L'AGREABLE Inezilla acheva de lire sa nouvelle, & fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'étoit pas plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin, qui, au lieu de l'écouter s'étoit mis à entretenir son mari sur le sujet de la Magie, s'endormit dans une chaise basse où il étoit, ce que l'Opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'étoit pas tout-à-fait volontaire, & s'il eût pû résister aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangées en grande quantité, il eût été attentif par bienséance à la lecture de la nouvelle d'Inezilla. Il ne dormoit donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux, & la relevant tantôt demi-endormi, & tantôt se réveillant en sursaut, comme on fait plus souvent qu'ailleurs, au Sermon, quand on s'y ennuye. Il y avoit un bélier

dans l'hôtellerie, à qui la canaille qui va & vient d'ordinaire en de semblables maisons, avoit accoutumé de présenter la tête, les mains devant, contre lesquelles le bélier prenoit sa course, & choquoit rudement de la sienne, je veux dire de sa tête comme tous les béliers font de leur naturel. Cet animal alloit sur sa bonne foi par toute l'hôtellerie, & entroit même dans les chambres, où l'on lui donnoit souvent à manger. Il étoit dans celle de l'Opérateur, dans le tems qu'Inezilla lisoit sa nouvelle. Il apperçut Ragotin, à qui le chapeau étoit tombé de la tête, & qui (comme je vous ai déja dit) la haussoit & la baissoit souvent. Il crut que c'étoit un champion qui se présentoit à lui, pour exercer sa valeur contre la sienne. Il recula quatre ou cinq pas en arriere, comme l'on fait pour mieux sauter, & partant comme un cheval dans une carriere, alla heurter de sa tête armée de cornes celle de Ragotin qui étoit chauve par en-haut. Il la lui auroit cassée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua; mais par bonheur pour Rago-

tin, il la prit dans le tems qu'il la haussoit, & ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage. L'action du bélier surprit tellement ceux qui la virent, qu'ils en demeurerent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le bélier, qu'on faisoit toujours choquer plus d'une fois, put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il lui en falloit pour une seconde course, & vint inconsidérement donner dans les genoux de Ragotin, dans le tems que tout étourdi du choc du bélier, & le visage écorché, & sanglant en plusieurs endroits, il avoit porté ses mains à ses yeux qui lui faisoient grand mal, ayant été également foulés l'un & l'autre chacun de sa corne en particulier, parce que celles du bélier étoient entr'elles à la même distance, qu'étoient entr'eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette seconde attaque du bélier les lui fit ouvrir ; & il n'eut pas plutôt reconnu l'auteur de son dommage, qu'en la colere où il étoit, il frappa de la main fermée le bélier par la tête, & se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea

beaucoup, & encore plus d'ouir rire toute l'assistance, qu'il querella en général, & sortit de la chambre en furie. Il sortoit aussi de l'hôtellerie; mais l'hôte l'arrêta pour compter, ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du bélier.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *QUI ne sert que d'introduction aux autres,* page 5
CHAP. II. *Des Bottes,* 10
CHAP. III. *L'Histoire de la Caverne,* 19
CHAP. IV. *Le Destin trouve Léandre,* 41
CHAP. V. *L'Histoire de Léandre,* 45
CHAP. VI. *Combat à coups de poing. Mort de l'hôte ; & autres choses mémorables,* 53
CHAP. VII. *Terreur panique de Ragotin, suivie de disgraces. Aventure du Corps mort. Orage de coups de poing, & autres accidens surprenans dignes d'avoir place en cette véritable Histoire,* 62
CHAP. VIII. *Ce qui arriva au pied de Ragotin,* 78
CHAP. IX. *Autre disgrace de Ragotin,* 89

CHAP. X. *Comment Madame Bouvillon ne put réſiſter à une tentation, & eut une boſſe au front,* 94

CHAP. XI. *Des moins divertiſſans du préſent Volume,* 103

CHAP. XII. *Qui divertira peut-être auſſi peu que le précédent,* 113

CHAP. XIII. *Méchante action du ſieur de la Rappiniere,* 122

CHAP. XIV. *Nouvelle. Le Juge de ſa propre cauſe,* 130

CHAP. XV. *Effronterie du ſieur de la Rappiniere,* 194

CHAP. XVI. *Diſgraces de Ragotin,* 201

CHAP. XVII. *Ce qui ſe paſſa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere,* 218

CHAP. XVIII. *Qui n'a pas beſoin de titre,* 229

CHAP. XIX. *Nouvelle. Les deux freres rivaux,* 233

CHAP. XX. *De quelle façon le ſommeil de Ragotin fut interrompu,* 283

Fin de la Table des Chapitres de la Seconde Partie.

Cleaned & Oiled

February 1987